PASSÉ-PRÉSENT

La Moselle dévoilée

Pour un tourisme de proximité

SOMMAIRE

nº 17

Trimestriel GRATUIT

Le coin des livres

Promenades dans les rues de Metz

Chouettes Balades arrivent

Les châteaux en Moselle :
Le château de Lutzelbourg

Rues de Metz :
Commençons par la lettre A

Vieux métiers :
12 métiers qui appartiennent au passé

Les articles de nos sociétés d'histoire

Saveurs du terroir et Plantes médicinales

Pays messin	Pays des 3 Frontières	Pays de Nied	Pays minier	Sarreguemines Bitche	Pays de Sarrebourg	Pays du saulnois
Amanvillers	Algrange	Créhange	Carling	Blies-Guersviller	Bickenholtz	Aulnois-sur-Seille
Bronvaux	Fontoy	Arriance	Boucheporn	Bliesbruck	Fleisheim	Ajoncourt
Plesnois	Havange	Elvange	Diesen	Blies-Ebersing	Hangviller	Craincourt
Ste-Marie-aux-Chênes	Nivange	Flétrange	Ham-sous-Varsberg	Frauenberg	Metting	Fossieux
Saulny	Tressange	Guinglange	Hombourg-Haut	Rémelfing	Schalbach	Malaucourt-sur-Seille

Un plat local pour le plaisir
une plante locale pour la santé

pour en savoir plus cliquez

Plat et Plante

Association d'Edition : Association : PASSE-PRESENT
Directeur de la publication : Claude SPITZNAGEL
Adresse : 2-4 rue de la Basse-Seille - 57000 METZ
Dépôt légal : ISSN 2428-0291
Contact : passe-present@numericable.fr
Site : www.passe-present.com
Tél. : 06 07 26 12 82

EDITO

Chers lecteurs et chères lectrices

Passé-Présent change de présentation pour vous apporter plus de plaisir et surtout plein de nouveautés.

La convivialité, l'accès rapide aux rubriques, une interractivité et bientôt des séquences vidéos sont autant de plus que cette nouvelle formulation vous apportera.

Une nouveauté en entrainant une autre, pour le printemps, Passé-Présent, vous proposera :

"Chouette-Balade"

qui, au moyen de votre téléphone, vous permettra de choisir un ensemble de promenades commentées en audio sur le lieu même de votre visite.

Nous sommes toujours à votre écoute pour améliorer, sans cesse, cette revue qui est avant tout la vôtre.

Chouette Balade

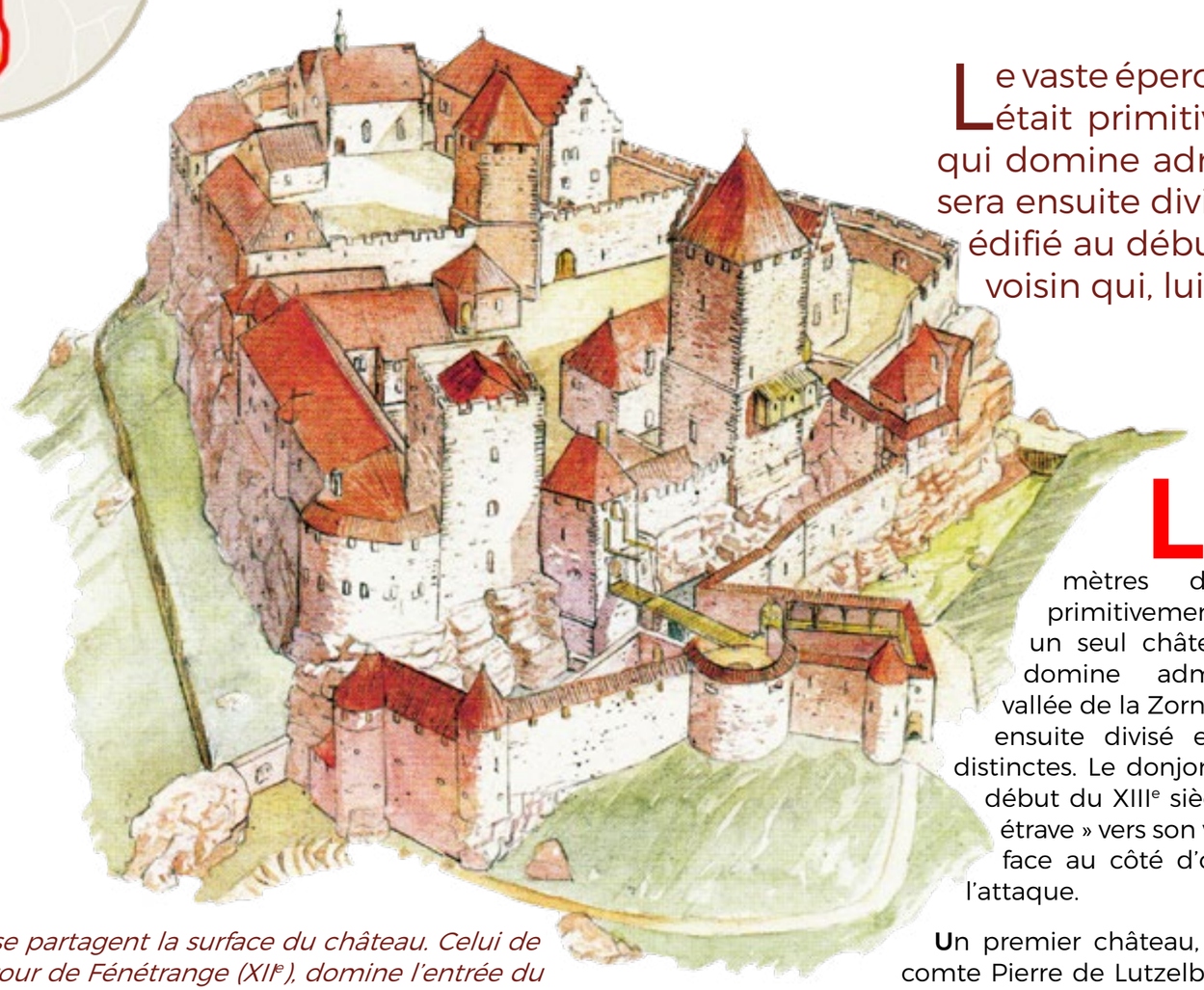
Tout vous sera dit
dans le numéro de
PASSE-PRESENT
de mars

ACCÈS

À la sortie ouest de Lutzelbourg, prendre la direction Hultehouse. Après le deuxième lacet, s'ouvre sur votre gauche le chemin d'accès au château. Suivre le panneau indicateur qui vous amènera au parking du château.

Le château de Lutzelbourg

Le vaste éperon de grès, qui culmine à 320 mètres d'altitude, était primitivement occupé par un seul château. Le site, qui domine admirablement la vallée de la Zorn et le bourg, sera ensuite divisé en deux parties distinctes. Le donjon nord, édifié au début du XIII[e] siècle, tourne son « étrave » vers son voisin qui, lui fait face du côté d'où l'attaque pouvait venir.



Deux donjons se partagent la surface du château. Celui de droite, dit la tour de Fénétrange (XII[e]), domine l'entrée du château défendue par une barbacane qui vient d'être remarquablement restaurée. Un pont-levis, reposant sur une pile, permettait le franchissement du fossé et débouchait devant une tour-porte. La tour de Fénétrange conserve toute sa hauteur sur les flancs nord-est et sud-est.

Le vaste éperon de grès, qui culmine à 320 mètres d'altitude, était primitivement occupé par un seul château. Le site, qui domine admirablement la vallée de la Zorn et le bourg, sera ensuite divisé en deux parties distinctes. Le donjon nord, édifié au début du XIII[e] siècle, tourne son « étrave » vers son voisin qui, lui, fait face au côté d'où pouvait venir l'attaque.

Un premier château, construit par le comte Pierre de Lutzelbourg, est cité en 1126. Sa lignée liée aux grandes familles (Montbéliard, Mousson, Savoie), engagée en Italie auprès des empereurs saliens, est revenue fin du XI[e] siècle sur ses terres alsaciennes et lorraines et le château qu'elle édifie sera sa résidence.

Pierre, comte de Lutzelbourg, est le premier cité sous ce titre et comme fondateur, avec son épouse Ida, de l'abbaye de Saint-Jean-Saverne (1127). La lignée s'éteint déjà en 1142 et l'héritage est capté par l'évêque de Metz.

Le « castrum Lucelborc » sera donné en fief au comte Hugues de Metz-Lunéville, mais dès 1151 le duc de Lorraine s'en empare, mais devra y renoncer peu après.

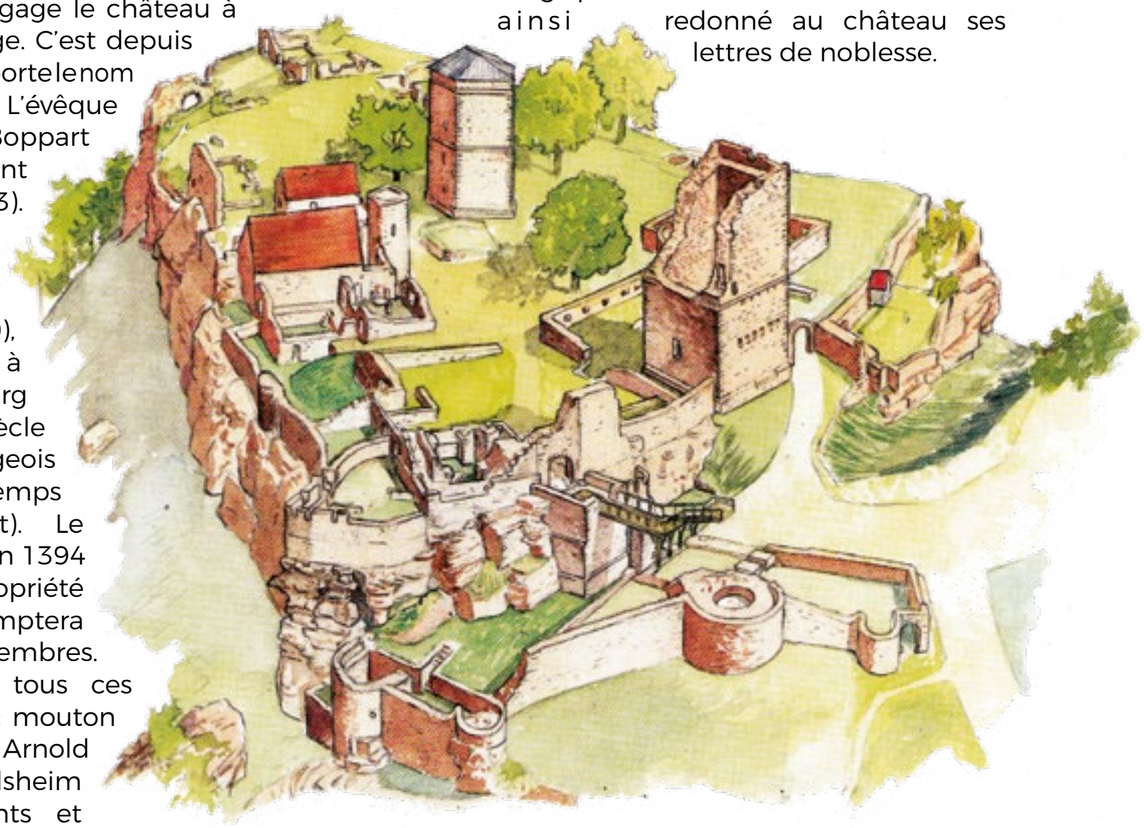
Le château fera retour à l'évêque malgré les prétentions d'un autre prétendant à l'héritage, Volmar de Sarrewerden. Lui sera finalement capturé et retenu pendant plusieurs années comme prisonnier au

château. Son fils s'empare du burg (1175), mais en sera chassé par les troupes de l'évêque (1179). Fin du XIIe siècle, l'évêque transforme alors le château et en accorde le fief à une lignée de ministériels qui s'intitulera de Lutzelbourg.

En 1235, Bourcard de Geroldseck, avoué de l'abbaye de Marmoutier, qui à l'origine est propriétaire du terrain saisi par le comte de Lutzelbourg, s'empare du château. L'évêque de Metz va lancer la reconquête et reprend la place après de durs combats. Bourcard de Geroldseck est capturé et devra payer pour lui et ses hommes une lourde rançon avant de retrouver la liberté !

En 1345, l'évêque engage le château à Bourcard de Fénétrange. C'est depuis que la tour du front sud porte le nom de « Tour de Fénétrange ». L'évêque Dietrich Bayer de Boppart rachète progressivement l'engagère (1381-83). Le Lutzelbourg sera à nouveau engagé (un quart) au duc de Lorraine (1390), un second quart est à l'évêque de Strasbourg et tout début XVe siècle le prélat strasbourgeois y réside même un temps (Guillaume de Diest). Le château était devenu en 1394 un « Ganerbinat » (copropriété et colocation) qui comptera jusqu'à quinze membres. Et justement, parmi tous ces membres se glisse le « mouton noir », les frères Jean et Arnold Krantz de Geispolsheim qui capturent passants et marchands et les enferment au château jusqu'au paiement de rançons. Enfin, en 1523, les troupes des princes palatins et hessois viennent mettre le siège au château dont une partie était possédée par François de Sickingen. La garnison se rend sans combat, son seigneur et maître, François, étant déjà mort au cours du siège de son château de Nanstein, le Lutzelbourg sera incendié.

La ruine passera au prince palatin Frédéric, puis par héritage au comte palatin Georges-Jean de Veldenz (1580). Après la Révolution la ruine changea maintes fois de propriétaire. Au XIXe siècle, le Docteur Koeberlé fera effectuer de vastes travaux qui sauveront la ruine. Le site est devenu depuis propriété de la commune de Lutzelbourg qui a totalement rénové le site et ainsi redonné au château ses lettres de noblesse.



Au centre du site se dresse le second donjon, cette fois de forme pentagonale, « l'étrave » pointée vers le château antérieur. Cette tour couvrait les bâtiments d'habitation construits du côté de la Zorn.

Sur l'extrémité nord-est de l'éperon se dresse un vaste bâtiment (XIIe) de plus de 15 mètres de long sur 13 mètres de large, aux pierres soigneusement taillées. Sur le mur est se dessinent les traces d'une cheminée. La pièce, sans doute une salle d'apparat, était éclairée par des fenêtres à niche avec bancs. La porte a conservé ses sculptures. Un étage couronnait la grande salle.

Pont de l' Abattoir

SITUATION

De la rue de l'Abattoir au boulevard de Trèves

GÉNÉRALITES

Anciens noms :

1741-1789 :pont en Chambière ;

1833-1887 : pont de l'Ile Chambière ;

1888-1918 et 1940-1944 : Schlachthausbrücke (pont de l'Abattoir).

Nommé par Délibérationdu Conseil municipal des 6 octobre 1919 et 27 avril 1962.

HISTOIRE

Pont sur la Moselle construit en 1741, en dehors de l'enceinte de la ville et reliant l'île Chambière à la rive droite de la rivière. Il remplace un pont de bâteaux, situé un peu plus bas que le « bac de l'évêqe » (à qui appartenait la pêche de la rivière), où étaient attestés deux gués en 1552. Ce pont sur pilotis en bois, peint en rouge, est surnommé le « pont rouge » (à ne pas confondre avec celui de Plantières !). Emporté par les glaces en 1789, il n'est remplacé qu'en 1833 par un pont suspendu en fer, auquel succède un nouveau pont en pierre en 1888. Un port s'est développé à proximité de1815 à 1875.

Le grand abattoir de Chambière fonctionna de 1852 à 1982. Jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle, les animaux destinés à la boucherie étaient abattus et traités par les bouchers détaillants eux-mêmes, dans les deux abattoirs de la ville (rue Vigne-Saint-Avold et la tuerie place de la Préfecture). Devenus exigus, ils sont transférés, pour des raisons d'hygiène, dans l'île Chambière. Conçu par Vandernoot (le concepteur de l'aduction de l'eau à Metz et du château d'eau dans les Récollets) et construit de 1852 à 1855, « en dur » sur un terrain échangé avec l'armée (contre la plaine du Ban Saint-Martin appartenant à la ville de Metz), l'abattoir comporte aussi un marchéaux bestiaux, destiné à remplacer celui de la place Mazelle. La construction de la Neue Stadt (nouvelle Ville) entraîne la reconstruction complète et l'agrandissement de l'abattoir de 1910 à 1914, que la guerre interrompt. Modernisé à la fin des années 1950, l'abattoir est finalement déplacé au nouveau port de Metz, rue du Trou aux Serpents, les lieux était ensuite occupée par les transports en commun de la région messine. De nos jours, les bâtiments accueillent des pouponnières d'entreprises aux développements de technique nouvelles.

Sommaire Revue
5
PAGE +

Rue de l'Abattoir

SITUATION

Du boulevard de Trèves à la rue du Fort Gambetta

GÉNÉRALITES

Nommée par Délibération du Conseil municipal du 27 avril 1962.

HISTOIRE

Destinée à relier la route d'Allemagne par Bouzonville au pont du même nom et à l'île Chambière, cette voie est en limite du ban communal avec Saint-Julien-lès-Metz. Depuis le XVIIIe siècle, elle s'arrêtait à l'actuelle avenue de Blida. Au début des années 1960, elle est prolongée afin de rejoindre la nouvelle voie d'accès à Devant-les-Ponts et à la zone des Deux Fontaines en longeant le chemin de fer.

Rue de l'Abreuvoir

SITUATION

De la place Saint-Louis à la place de l'Abreuvoir.

HISTOIRE

En réalité il s'agit de la rue qui conduisait à l'abreuvoir située sur la place du même nom. . Sur un plan de 1737, cette rue est appelée rue Derrière la Monnaie

Autrefois, l'entrée de cette rue, du côté de la place Saint-Louis, était couverte par un bâtiment suspendu, s'appuyant sur les maisons de chaque côté. Ce bâtiment a été démoli en 1862.

Sur la maison à gauche, on voyait une pierre armoriée et la date 1693.

L'Hôtel du Petit-Versailles était l'une des plus anciennes hôtelleries de Metz qui n'avait pas changé d'enseigne dans les années 30. Cet établissement existait déjà en 1770.

Allée Alexis de Tocqueville

SITUATION

De la place Gabriel Hocquard à la place Saint-Clément

GÉNÉRALITES

Nommée par Délibération du Conseil municipal des 29 mars 1960, 14 décembre 1984 et 26février 1988.

HISTOIRE

Créée en partie sur l'emplacement d'en Vincentrue, disparue lors des opérations d'urbanisme du Pontiffroy dans les années 1960 et 1970, le schéma de cette voie est plusieurs fois modifié : d'abord prévue comme rue, puis comme square, et enfin allée, elle borde l'actuel Hôtel de région.

Rue d'Alger

SITUATION

Ruelle à l'origine, cette rue très raide (d'où sa première appellation) aboutissait des rues Chèvremont et Boucherie Saint-Georges au quai Félix Maréchal (et à sa caserne Saint-Pierre). Le percement de la rue des Jardins en 1755 lui ouvre un nouveau débouché et lui permet de réduire sa pente. L'opération de rénovation du quartier Saint-Ferroy* à partir de 1958 la prive de son côté ouest.

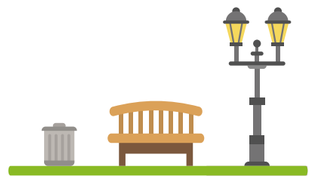
GÉNÉRALITES

Nommée par Délibération du Conseil municipal des 4 janvier 1840 et 6 octobre 1919.

HISTOIRE

Le nom actuel rappelle la conquête d'Alger (el-Djézair) les 4-5 juillet 1830 par les troupes de Charles X, début de la colonisation d'un territoire qui allait devenir l'Algérie, à laquelle plusieurs régiments de Metz (dont le premier régiment du Génie caserné à la citadelle de Metz) et de nombreux Messins (dont les frères Monard) vont participer. Cette appellation se retrouve aussi à Moulins-lès-Metz et à Chesny (hameau).

Anciens noms :



1269 : ruelle Stancul;
1281 ruelle Tancul ;
1419: ruelle de Stanrue, ruelle de Stranleur ;
1491 : ruelle de Stanceu;
1531: en Stoncul;
1690: rue Staku ;
1722: en Stoncul;
1749: rue Jetendscul ;
1754: rue de Stancul;
4 janvier 1840: rue dAlger;
1875-1891 : Algierstrasse ;
9 avril 1891-1918 et 1940-1944: Bergstrasse (rue de la Montagne) ;
1918-1919 ; rue de la Montagne.

Amanvillers

SURNOM

Lés sacs à brayes d' Emanvlé
=
Les sacs à braies d' Amanvillers

Une braie (lat. bracae) est une espèce de large pantalon, serré par le bas, que portaient déjà plusieurs peuples de l'antiquité, notamment les Celtes.

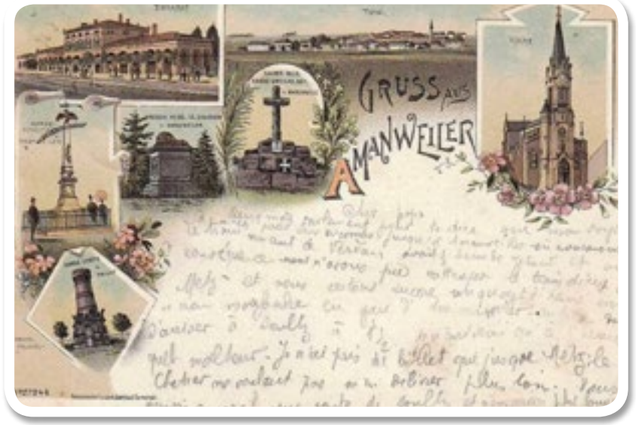
« Brayes « se dit aussi des linges qu'on met dans le pantalon des petits enfants, qui ne sont pas toujours propres, afin de pouvoir les changer plus aisément.

Certains affirment qu'il n'y a pas si longtemps, les mamans de ce lieu confectionnaient une sorte de caleçon, fermé en bas, ressemblant à un vaste sac, nommé «braye», pour leurs bambins. Certes, c'était commode et pratique, mais pénible pour les pauvres gosses, surtout lorsque les sacs étaient mouillés et lourdement «chargés» dont certaines mamans, paraît-il, ne se souciaient guère.

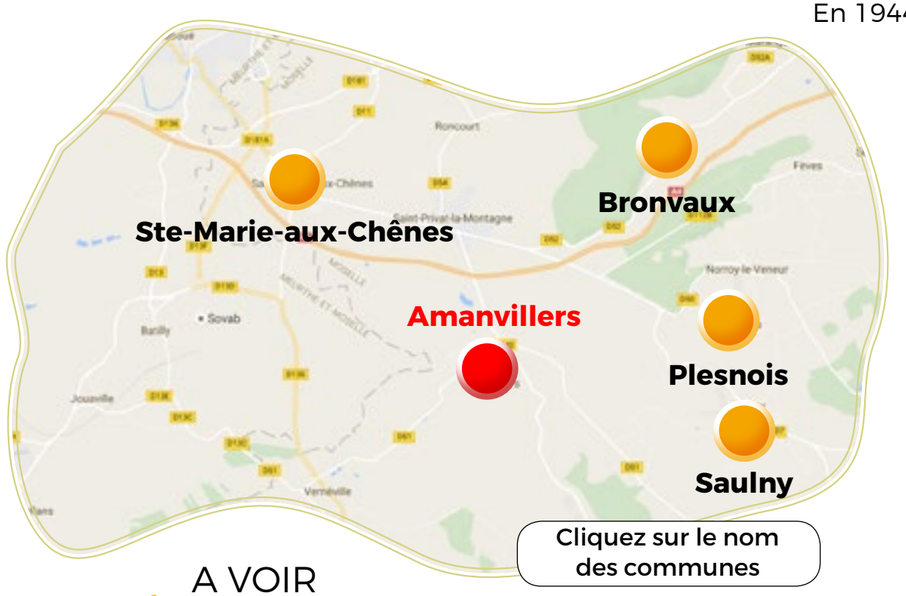
On raconte que lorsque des jeunes gens d'autres villages venaient à Amanvillers, ils ne manquaient jamais d'y voir de près, de compter les sacs mouillés et de se moquer de ceux qui n'en portaient plus ...

Ajoutons aussi que « braies « se trouve dans la locution « Il s'en est tiré les braies nettes» pour : Il s'est tiré heureusement d'une mauvaise affaire.

Réf. Dusanus, Volkshumor
Zéliqzon, Dictionnaire. p. 86



Multi-vues



A VOIR

- Vestiges romains dans la forêt d'Amanvillers
- vestiges de la ferme de Champenois sur la route de Vernéville, XII[e] siècle
- Traces du château de Montigny-la-Grange (mur de soutènement), détruit en 1944
- statue «Le Géant» réalisée par André Forfert devant le stade de football
- Église Saint-Clément de style néogothique, (1895)

HISTOIRE

Le nom de la localité apparaît pour la première fois dans une bulle du pape Alexandre III en 1177 sous la forme de Almanviller, du nom propre germanique Almona et du suffixe latin villare, ferme. Possession de l'évêché de Metz, Amanvillers est alors une seigneurie de l'abbaye messine de Saint-Vincent. Le village a à sa tête un chef choisi par les habitants mais nommé par le père abbé, et qui, dès le XVI[e] siècle, porte le titre de maire.

Au Moyen Âge, le village est souvent victime d'invasions, de pillages, d'épidémies et d'incendies. Il eut à souffrir des invasions de 1300 qui le détruisirent une première fois. Reconstruite par les religieux, elle est à nouveau détruite, en 1502 et en 1517, victime cette fois d'incendies, et durant la guerre de Trente Ans (1618-1648). En 1854, une épidémie de choléra décime la population. En 1944, le village connaît la destruction à plus de 85 %.

BLASON

De gueules à la fleur de lys d'argent d'où naissent deux palmes de sinople, accompagnées de trois molettes d'or, deux en chef, une en pointe.

Armes de l'abbaye de Saint-Vincent, qui possédait Amanvillers, et de la famille Gauvain (molettes), à laquelle appartenaient les voués de l'abbaye à Amanvillers.

Monuments aux morts de 1870 des tirailleurs de la garde

Bronvaux

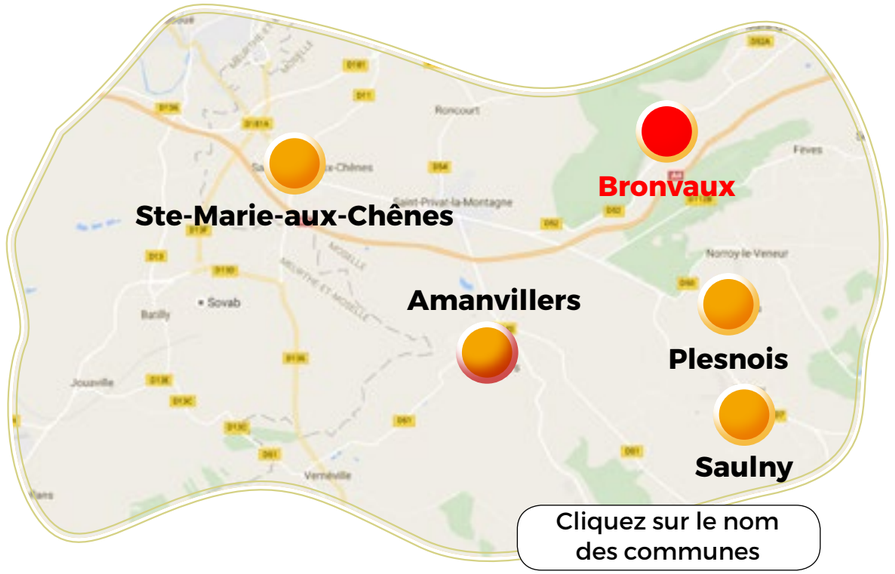
SURNOM

Les gocants (gaugands)
=
les individus à l'allure décidée

C'est un terme péjoratif du patois messin qu'on applique à des personnes de réputation douteuse. Autrefois, il y avait, sans doute, à proximité ou dans le village des familles nomades, très mal vues dans la contrée, dont le mauvais souvenir a rejailli sur toute la population.

Réf. de M. E. B.
Zéliqzon, Dictionnaire. p. 299

Restauration à Brovaux-Thal



Cliquez sur le nom des communes

A VOIR

- L'église Saint-Laurent de Bronvaux, première moitié du XIX[e] siècle.

HISTOIRE

Au Moyen Âge, Bronvaux relevait du duché de Bar.L'abbaye de Saint-Martin-lès-Metz au Ban-Saint-Martin, était propriétaire de la seigneurie) puis la primatiale de Nancy entre en possession de la commune.

Le martyre de Saint Martin, saint patron de l'église, diacre de l'Église de Rome eut lieu en 250 à Rome, pour avoir proclamé à l'empereur que «les pauvres étaient les seuls trésors de l'Église» ,

L'église Saint-Laurent a été construite en 1802. Elle a été restaurée et agrandie en 1823 car elle menaçait ruine comme le stipule l'ordonnance du roi qui avait autorisé une coupe de bois de dix hectares pour financer ces travaux. Sur plusieurs maisons de la partie basse du village sont gravées au frontispice les dates de 1809, 1812, etc.

BLASON

D'argent au grill d'azur, chapé d'azur à deux bars adossés d'or.

Les deux bars d'or sur fond d'azur sont les armes du duché de Bar, dont relevait Bronvaux, le chappé d'azur (chape de Saint Martin) évoque l'abbaye de Saint Martin les Metz (Ban Saint Martin) qui possédait la seigneurie, enfin le gril rappelle Saint Laurent, patron de la paroisse.

Vue générale

Plesnois

SURNOM

Lés règots
=
les grenouilles mâles

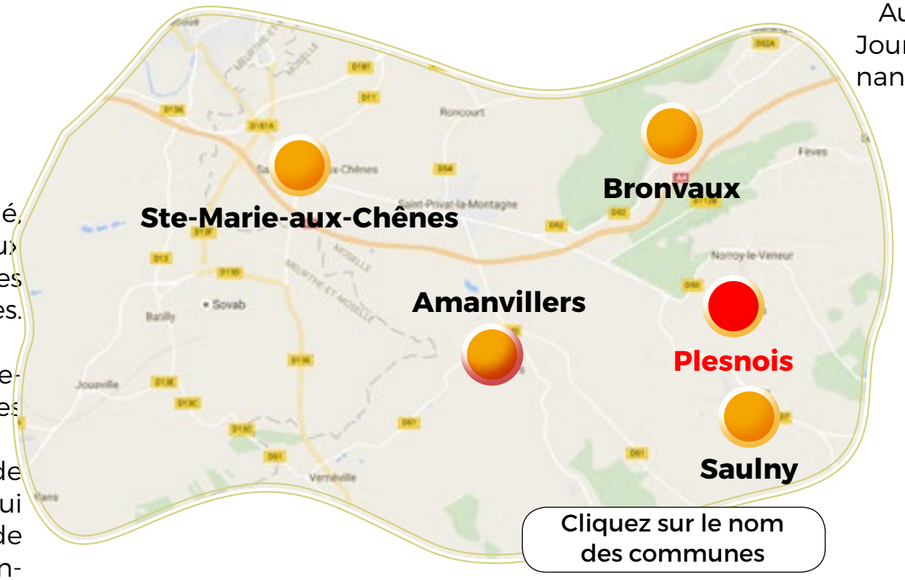
A notre avis, cet appellatif moqueur fut donné, quand la lèpre régnait dans la contrée, aux personnes (cagots) souffrant de tubercules qui ont causé une déformation des oreilles.

Selon l'esprit du Moyen âge, l'épaississement des oreilles est l'un des six signes équivoques de la cagoterie (lèpre).

Il se manifeste par la formation de petits tubercules ou grains qui s'infiltrent dans le pavillon de l'oreille, riche en capillaires sanguins. L'organe ainsi atteint se rétrécit et s'épaissit; le lobule parait se résorber et le pavillon prend une forme arrondie anormale, ressemblant à un petit sac.

Le tubercule lépreux a été longtemps confondu par le peuple avec les grains de ladrerie de la race porcine. Guillaume Bouche (1598), parlant des cagots, c'est-à-dire des lépreux non reclus, les assimile aux malades qui « n'ont de lèpre que deux ou trois grains «.

Café-Hôtel-Restaurant Arnould fils



Cliquez sur le nom des communes

A VOIR

- Maisons anciennes en tout ou en parties : millésimes 1580, 1700.

- La tuilerie de Villers : ferme.

HISTOIRE

Plesnois dépendait de l'ancienne province du Barrois, dans la prévôté puis le bailliage de Briey. Au XVIII[e] siècle, Plesnois dépendait de la commune de Norroy-le-Veneur. C'est vers1840 que Plesnois devint autonome, crée sa propre commune, élit son conseil municipal et son maire. Le village comptait 180 habitants.

Le principal revenu des habitants provenait du travail de la terre. La principale culture était la vigne. S'ajoutaient les cultures maraîchères et les arbres fruitiers (mirabelles, cerises, pommes, poires et surtout les noix).

Il n'y a pas d'église sur le ban communal. La commune est propriétaire des 5/11e de l'église de Norroy-le-Veneur et participe donc à son entretien et aux travaux dans ces proportions.

Au XIX[e] siècle la commune avait pour annexes : le Point-du-Jour, Tourne-Bride, Villers-lez-Plesnois, Wasnanque (ou Wassenanque) et la tuilerie de Villers.

BLASON

D'azur à deux bars adossés d'or, accompagnés de quatre roses du même.

Les deux bars sur fond d'azur sont les armes du duché de Bar, dont relevait Plesnois (prévôté de Briey). Les roses rappellent l'abbaye de Saint-Pierremont, qui possédait la seigneurie.

Vue générale

Ste-Marie-aux-Chênes

Monuments aux morts

HISTOIRE

La commune dépendait de l'ancien duché de Bar, prévôté puis bailliage de Briey. Elle fut le fief des le Hungre, la Cour, Gournay, des Armoises, Heu.

Sainte-Marie-aux-Chênes devint Française en 1766.

Occupé en 1870 par les armées prussiennes et saxonnes, le village servit de base arrière lors de la bataille de Saint-Privat (18 août 1870)

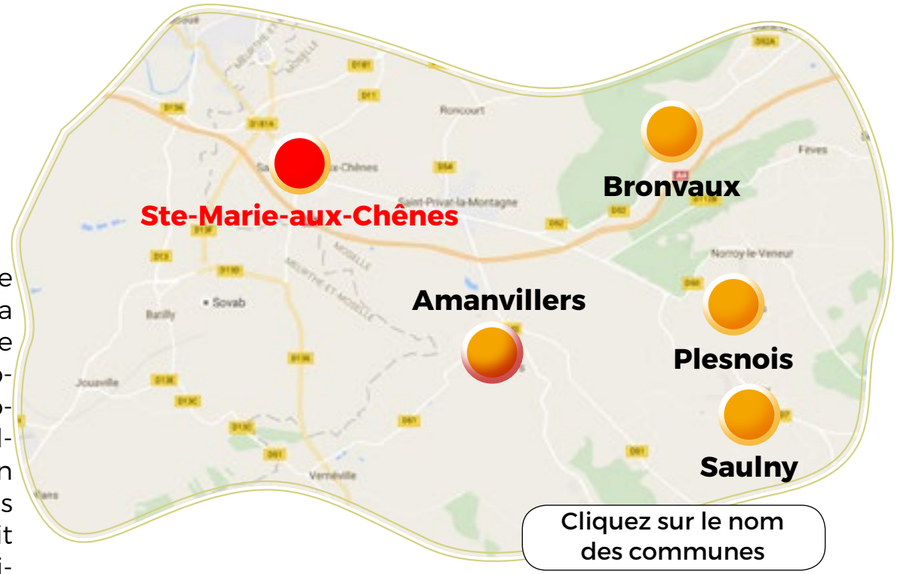
SURNOM

Die Kalmäus' (Kalmäuser)
=
les pattes-pelues, casaniers, pince-mailles

Il est très rare de trouver dans la région de langue française une appellation folklorique en langue allemande. Celle en question est, sans doute, le produit de quelques immigrants germaniques d'Outre-Rhin à l'adresse de la population indigène qui a voulu garder ses distances vis-à-vis des nouveaux-venus et qui vivait, pour ainsi dire, sur elle-même.

Disons aussi que ce terme, n'existant pas dans nos dialectes mosellans, nous autorise à ne pas examiner la signification de cette expression d'importation qui n'est guère connue des Anciens de cette cité industrielle.

Réf. Liste du Dr. F.



Cliquez sur le nom des communes

A VOIR

- Vestiges gallo-romains.
- Cimetière militaire franco-allemand sur la route de Saint-Privat-la-Montagne
- Ossuaire (1870)
- Église Sainte-Marie : nef 1773, chœur gothique tardif, clocher roman XIIe ; fragment d'une Vierge en bois XVe.

BLASON

D'azur au chêne arraché d'or, accosté. des lettres S et M à l'antique.

Armes parlantes (chêne) avec les initiales des mots Sainte et Marie. L'or et l'azur sont les couleurs du duché de Bar, auquel appartenait Sainte-Marie-aux-Chênes (prévôté de Briey).

L'église sous un autre angle

Saulny

La jeunesse lorraine de Saulny

HISTOIRE

Dépendait de l'ancienne province du Barrois, dans la prévôté puis le bailliage de Briey. Donnée en fief aux familles messines : Baudoche, Papperel, Gournay, le Hungre, d'Esch.

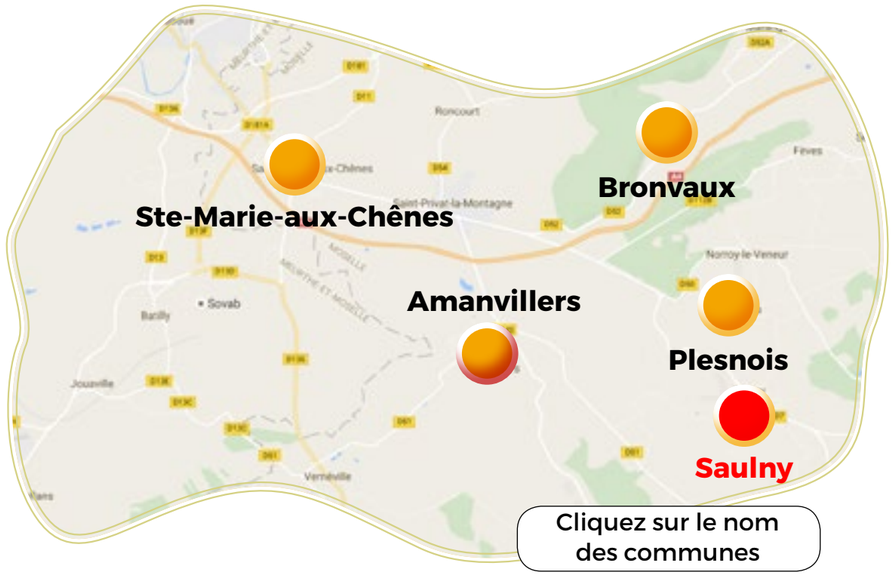
En 1681, 1683 et 1687, trois sorcières sont « brûlées à cause du mauvais temps ou parce que des veaux étaient morts ». Les exécutions ont lieu à l'époque en dessous de la tuilerie sur la route de Vigneulles.

SURNOM

Les Sauniats et les Sauniates de Saunin

C'est le nom des habitants de ce village qui n'ont pas de sobriquet.

Réf. Zéliqzon, Dictionnaire, p. 611
de Westphalen, Petit Dictionnaire, p. 679



A VOIR

- Vestiges des fortifications autour du cimetière
- Plusieurs calvaires
- Le Club vosgien a balisé deux sentiers circulaires sur la commune
- le moulin, construit avant la Révolution, le mécanisme a été conservé quasiment comme d'origine

BLASON

Loupé d'argent plein et échiqueté d'or et d'azur, à la bordure denchée de gueules.

Armes des seigneurs de Saulny au Moyen âge.

Vestiges des fortifications

Algrange

SURNOM

Les « Kolatsch »

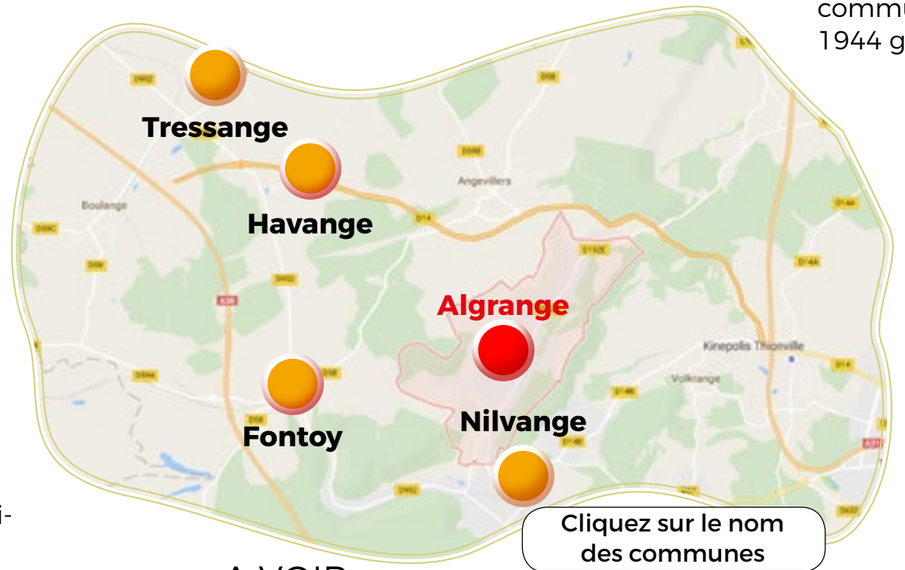
Le terme de Kolatsch a, selon les régions, plusieurs significations :

C'est une tarte ronde. faite de pâte friable, couverte de poires acides qu'on a fait sécher.

Dans les anciennes familles de cette ville il était coutume de présenter à leurs hôtes aux deux fêtes patronales de fin juin et de début décembre cette tarte, faite selon une recette russe. Kolatsch est le nom d'une ville dans la province de Woronesh en Ukraine.

Réf. « Le Petit Lorrain « suppl. de la « Gazette de Lorraine «, 1886
Heckscher, Die Volkskunde des germanischen Kulturkreises, tome II, p. 405

Vue panoramique



A VOIR

- Fresque monumentale de Greg Gawra à la gloire des quatre mines et de ses travailleurs
- Pierre dite des Croates, 1650
- Stèle des mineurs des quatre mines
- Église catholique Saint-Jean-Baptiste, néo-gothique, 1892
- Temple protestant réformé, rue Foch construit entre 1890 et 1891

HISTOIRE

Algrange dépendait de la province luxembourgeoise ; possession des abbayes Saint-Vanne de Verdun, Villers-Bettnach, Saint-Pierre de Metz etJustemont. Cet endroit a été rattaché de la seigneurie de Florange ; il fut après la confiscation de celle-ci réuni à la « landmairie prévôtale » d'Oetrange.

En 1817, Algrange, village de l'ancienne province des Trois-Évêchés (depuis 1659), avait pour annexe la ferme de Batzenthal. À cette époque, il y avait 228 habitants répartis dans 52 maisons et fermes. Le moulin de Gourstal, donné en 1205 par Wirric, seigneur de Vallecour, à l'abbaye de Justemont.

Algrange fut l'une des trois premières municipalités de Moselle, avec Hagondange et Amnéville, à être dirigée par un maire communiste, en La commune sera libérée dès le 10 septembre 1944 grâce à la IIIe armée de Patton.

BLASON

De gueules au marteau d'argent, chargé d'un dragon contourné d'or, les ailes éployées en fasce et la queue tortillée autour du marteau.

Le marteau et la couleur rouge symbolisent l'industrie métallurgique. Le dragon, qui est aussi un emblème du feu, tiré des armes de l'abbaye de Saint-Vanne de Verdun, rappelle qu'Algrange apparaît dans l'histoire comme une très ancienne possession de ce monastère.

Vue panoramique

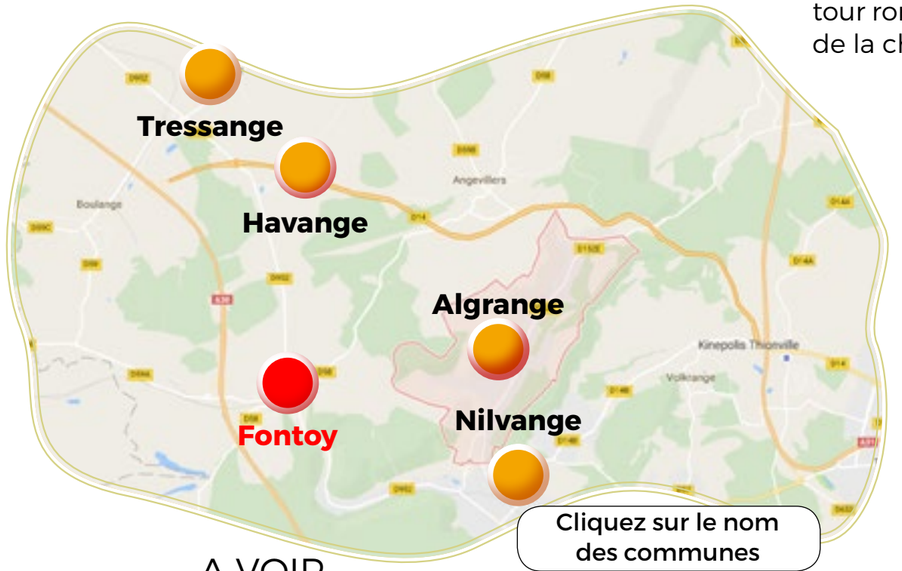
SURNOM

Les bouquineurs

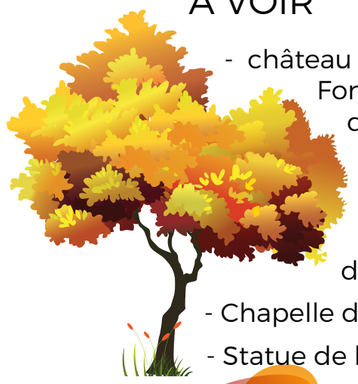
Les anciens habitants de cette ville jouissaient de la réputation d'être des intellectuels. Ils cherchaient de préférence des livres anciens ou d'occasion et accordaient beaucoup de temps à la lecture.

Réf. Gazette de Lorraine, 1886 Liste du Dr. M. F. Ceux de Fontoy, Fins et courtois Réf. Liste du Dr. M. F.

Vue panoramique



A VOIR



- château féodal du XII[e] siècle des seigneurs de Fontoy ; ne subsistent aujourd'hui que quelques traces- Pierre dite des Croates, 1650
- moulin Brûlé, moulin Gustal
- Église Saint-Pierre néo-romane 1857 : deux bas-reliefs
- Chapelle de Haut-Pont
- Statue de la Vierge tenant Jésus dans ses bras

HISTOIRE

Fontoy dépendait de la prévôté de Thionville, donc du comté, puis duché de Luxembourg et ce, vraisemblablement jusqu'au XVII[e] siècle. Fontoy parait avoir eu jusqu'en 1270 la nature d'un alleu et ses propriétaires avoir été seigneurs immédiats de cette seigneurie. Ce ne fut qu'en l'an 1270 que Wiric de Fontoy prit sa seigneurie en fief du comte Henri II de Luxembourg.

Fontoy devient français en 1643. La famille de Fontoy fait son apparition au XIIIe siècle et XIVe siècle et vivait dans le château construit sur une butte qui dominait le village. D'autres familles, seigneurs et propriétaires élurent domicile dans ce château tels les Bauffremont, Rodemack et Brandenbourg.

Le château fut détruit lors de la guerre de Trente Ans. Une grosse tour ronde subsiste encore de nos jours ainsi que l'emplacement de la chapelle castrale et des éléments de murs..

BLASON

D'or à l'aigle de gueules becquée et membrée de sable au lambel à quatre pendants d'azur brochant sur le tout.

Ce sont les armes attribuées, à la suite de Pierret et de Blanchart, par Bertholet et Calmet et les armoriaux luxembourgeois et lorrains à une ancienne maison noble de nom et d'armes, très ancienne et distinguée, dès le XIIe siècle, titrée de baronnie, qui a eu son berceau dans le village de Fontoy.

Vue générale

Havange

SURNOM

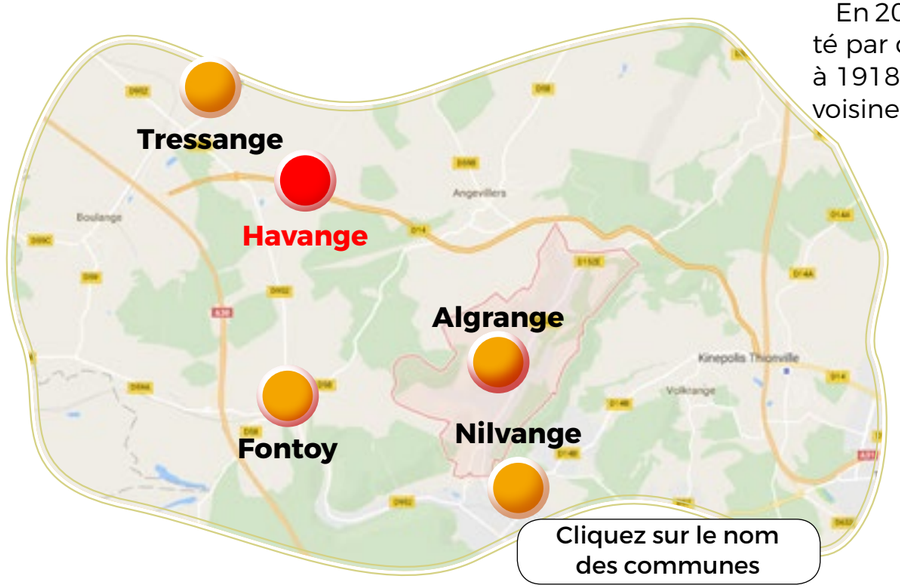
Les fous de Havange

Ce sobriquet prouve le grand nombre de ces mollusques herbivores, pullulant dans les buissons et jardins, qui fournissaient aux anciennes générations un bon régal, surtout pendant le Carême.

Il est aussi possible que cette appellation populaire s'applique, au figuré, aux anciens habitants qui, paraît - il, étaient parfois mous et endormis et apportaient beaucoup de lenteur dans tout ce qu'ils entreprenaient.

Réf. Renseignement de M. E. S.

Rue Principale



A VOIR

- Église Saint-Jean-Baptiste (1843).
- L'autel gallo-romain

L'un des plus beaux monuments conservés par le musée de Metz provient de Havange. D'époque gallo-romaine, cet autel comporte huit faces : sept de ces faces évoquent les dieux de la semaine, la huitième porte la dédicace « IOM - Iovi Optimo Maximo » soit « à Jupiter le meilleur et le plus grand ».

HISTOIRE

À l'époque gallo-romaine, et pendant de nombreux siècles. Havange fut un hameau de Gondrange ainsi qu'en témoignent des cartes anciennes de la région. C'est de cette époque que date la présence assez insolite du cimetière au milieu des champs et assez éloigné du village actuel. En effet, il était situé, comme dans pratiquement tous les villages, juste à côté de l'église paroissiale. Or, l'église de la paroisse de Gondrange était située à cet endroit. Le lieu-dit porte encore le nom de la Haute Église.

Il semble que la guerre de Trente Ans et ses cohortes de Suédois ait eu raison de cette église et provoqué le déclin de Gondrange au profit de Havange.

En 2007, Gondrange, hameau de Havange, est encore représenté par deux fermes. Havange fut annexée à l'Allemagne de 1871 à 1918. Cette annexion de dernière minute, avec les communes voisines, se fit en échange contre Belfort et ses environs.

BLASON

D'argent à trois chevrons de gueules accompagnés en chef de deux serres d'aigle de sable.

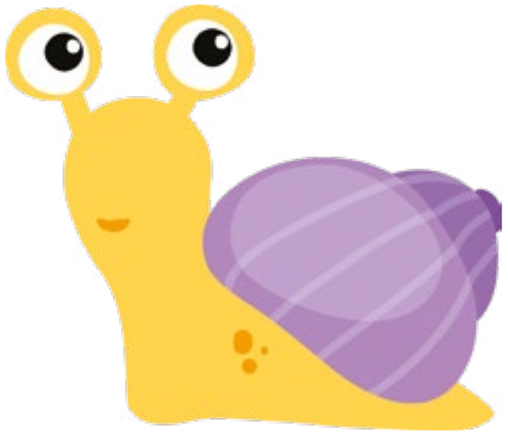
Les chevrons sont les armes des Bassompierre, anciens seigneurs ; les serres d'aigle rappellent l'abbaye de Villers-Bettnach, qui avait des possessions à Havange.

Vue générale

Nilvange

SURNOM

Die Schlecken
=
les escargots, (les endormis)

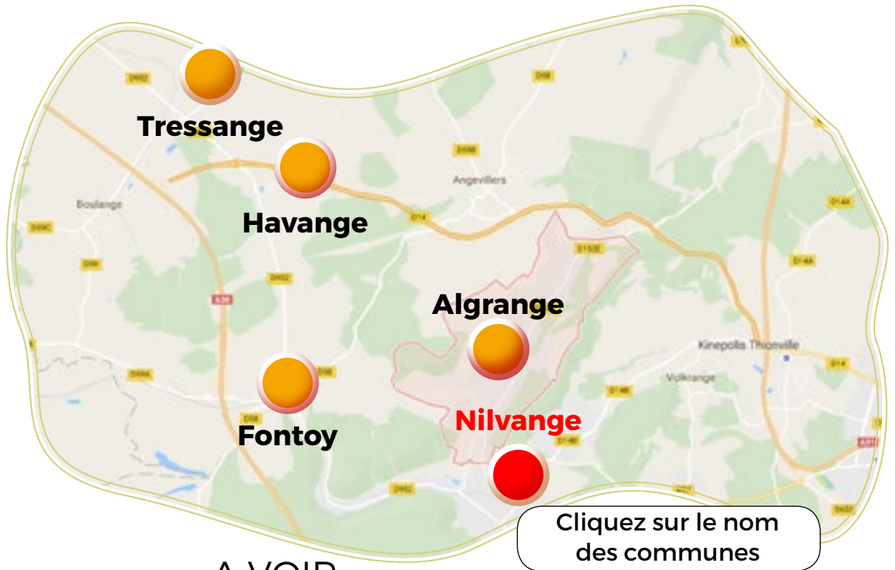


D'habitude, cette appellation s'applique, au figuré, à des gens qui font des extravagances en ce qui concerne le train de vie, la toilette et la manière de se comporter en public.

Mais bien souvent, il faut comprendre sous ce surnom collectif, une population d'origine nomade qui, vivant à l'écart des villageois sédentaires, exerce sous le travestissement de « fou « le métier ambulant de comédiens, musiciens, bateleurs, jongleurs, etc.

Réf. Renseignement de M. C. L.

Avenue du maréchal Foch



A VOIR

- Maison de maître des directeurs de la Société Métallurgique de Knutange (XXe s.)
- Parc du Château, classé jardin de France
- Pelouse calcaire
- Église Saint-Jacques de 1925
- Temple protestant réformé (1909-1910)
- Église orthodoxe russe de la Sainte-Trinité

HISTOIRE

La commune dépendait de l'ancien duché de Luxembourg, seigneurie de Florange.

Elle faisait partie de la paroisse de Hayange jusqu'en 1860.

En 1817, Nilvange, village sur la Fensch, avait 123 habitants répartis dans dix-sept maisons.

BLASON

D'argent au lion de gueules, à la bordure du même, en sautoir deux marteaux d'azur brochant sur le tout.

Armes des anciens seigneurs : le lion de Florange et la bordure, symbole du voile de sainte Glossinde, rappelant l'abbaye messine de ce nom. Les marteaux évoquent la métallurgie.

Le Gueulard Plus

Tressange

SURNOM

Les polûches d'porettes
=
les éplucheurs de poireaux

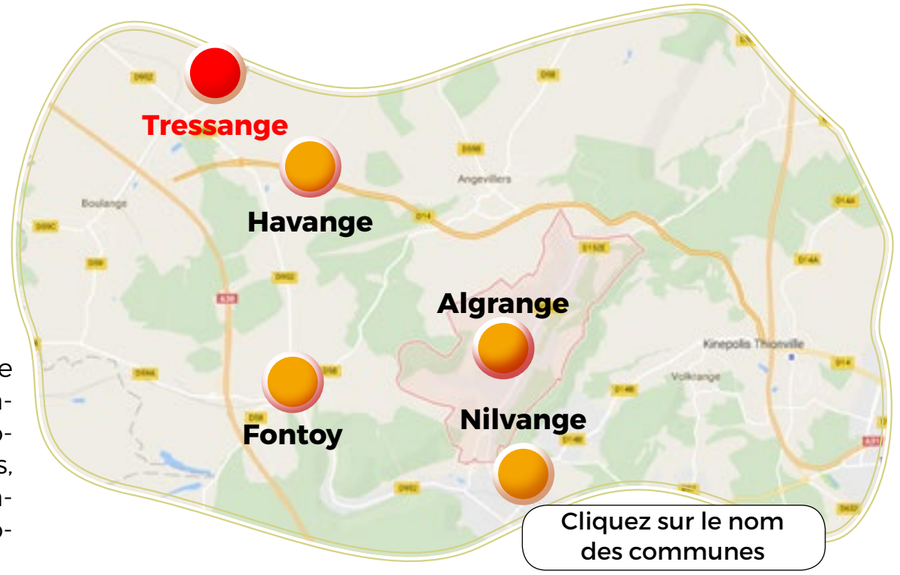
Le poireau est une plante potagère de la famille des liliacées qui aime les sols frais et profonds. On utilise les feuilles larges, plates et pliées en gouttières, et la racine longue et cylindrique dans les potages et comme légume.

Selon la tradition, les ménagères des anciennes générations du village employaient beaucoup ce légume dans la préparation de leurs mets. Elles étaient assises chaque jour pendant des heures entières sur un banc devant leur habitation pour éplucher des poireaux.

Cette occupation journalière avait fait jaser les passants des environs qui les ont alors gratifiées du sobriquet en question.

Réf. Liste du Dr. M. F.

Cantine de la nouvelle ligne de chemin de fer



A VOIR

- Ligne Maginot
- Fontaine souterraine 1747 à Bure
- Église paroissiale Saint-Pierre 1716
- Chapelle Notre-Dame de Bure datant de Charlemagne
- Calvaire XVII[e] siècle

HISTOIRE

Tressange dépendait de l'ancienne province du Barrois, dans la seigneurie de Bassompierre. Le hameau de Ludelange fut rattaché à la commune entre 1790 et 1794. Même chose pour l'ancienne commune de Bure en 1811.

À cette époque, il y avait 188 habitants répartis dans 31 maisons. À Bure, il y avait 109 habitants répartis dans 24 maisons.

Fermeture de la mine de Bure en 1973.

BLASON

Parti d'azur à deux barbeaux d'or cantonnés de quatre croisettes recroisettées au pied fiché du même, mi-partie, et d'argent à trois chevrons de gueules.

Armes des anciens seigneurs : les ducs de Bar, représentés par les barbeaux, et les Bassompierre. Tressange faisait partie de la prévôté barroise de Longwy et de la seigneurie de Bassompierre.

Fontaine souterraine de Bure

Créhange

SURNOM

Die Kriechinger Brussaten
=
les « brussates « de Créhange

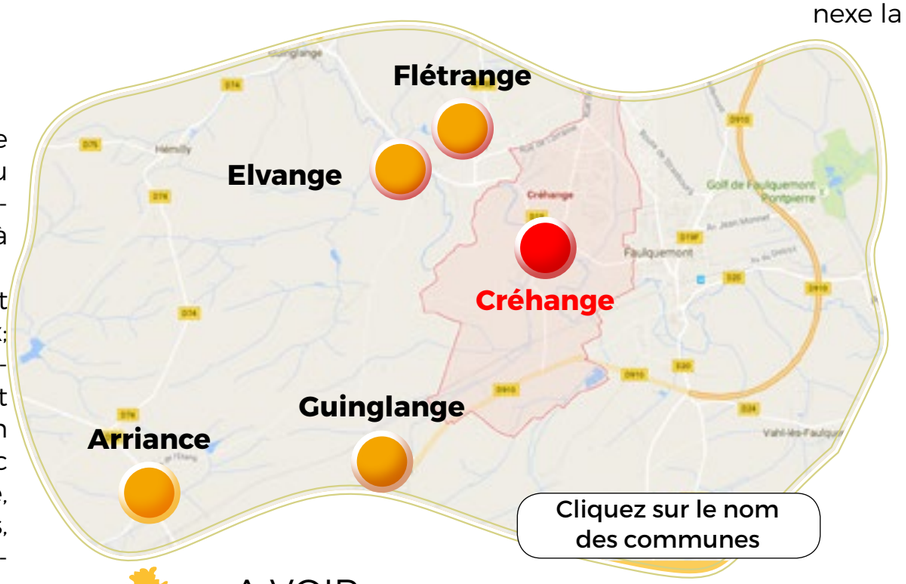
Ce sobriquet, dont le sens exact est inconnu à la génération d'aujourd'hui, donne lieu à deux explications :

— le radical « bruss « est synonyme de lépreux; le pluriel du substantif « Brussaten «, ayant le suffixe augmentif en -aten, exprimerait donc une idée accessoire, bien souvent de mépris, comme nous la trouvons, p. ex. dans les mots : fêtard, clochard.

— il est aussi possible que le radical soit tiré du verbe rotwelsch des professions ambulantes; prussen ou brussen, ayant la signification de braconner à l'aide de filets. Dans ce cas, le sens de « Brussaten « serait braconniers (Fallensteller, Strickler), ce qui n'est pas exclu en raison des grands bois giboyeux qui entourent cette localité.

Réf. Dusanus, Volkshumor Moscherosch, « Feld - Sprach « (1650), p. 286 Communication de M. L. G.

Café et cycles Lallouette



A VOIR

- Ruines d'une tour ronde

-Église Saint-Michel agrandie en 1760 : pierre tombale du comte Jean V de Créhange (1492)

- Emplacement du château comtal entouré de fossés

-Ancienne maison de justice, aujourd'hui fermée

HISTOIRE

Créhange fut le siège d'une seigneurie, puis d'un comté de Créhange, du XII[e] siècle au XVIII[e] siècle. Un château à triple enceinte y fut construit au XIII[e] siècle, dont des vestiges sont toujours visibles. En 1791, le comté de Créhange est érigé en seigneurie, mais les princes n'habitent plus le château qui a été détruit à la Révolution.

Créhange et son comté, lequel atteignit une dimension considérable, ressortissaient de l'Empire germanique, et ne furent rattachés qu'en 1793 à la France révolutionnaire par décret de la Convention nationale. L'annexion du comté à la France fut confirmée par le traité de Lunéville du 9 février 1801.

En 1817, la commune comptait 743 habitants et avait pour annexe la localité de Guindringen.

BLASON

Ecartelé aux 1 et 4 d'argent à la fasce de gueules, aux 2 et 3 de gueules à la croix ancrée d'or.

Armes des comtes de Créhange I et 4 Créhange-2 et 3 Pittange).

Ruines du chateau de Créhange.

Arriance

L'épicerie Vévet - Le haut du village

HISTOIRE

Anciennement «Argentha», mentionné en 1121. Fief lorrain acquis en 1457 par le chapitre de la cathédrale de Metz. Relevait de deux seigneuries : celle de l'abbaye de Saint-Pierre et celle de la famille de Varsberg.

A fait partie du bailliage de Boulay. Cédée à la France en 1766.

Annexe jusqu'en 1753 de la paroisse de Herny, puis érigée en paroisse de l'archiprêtré de Haboudange.

SURNOM

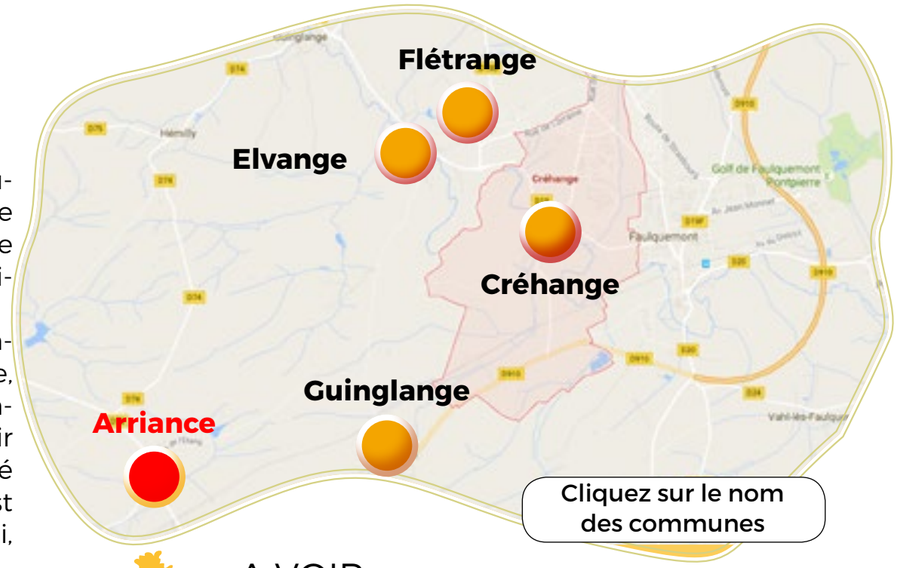
Die Kriechinger Brussaten
=
les « brussates « de Créhange

C'est le juron rustique qui autrefois jaillissait tellement de la bouche des habitants de ce lieu qu'il est devenu leur sobriquet.

Sa vraie signification a sombré dans l'oubli. A l'origine, il se prononçait « pa la changé «, c'est-à-dire : par la chair (de) Dieu. La terminaison — gé (qu'il faut prononcer gué) est une abréviation de la forme « guienne « ou « dienne « qui, dans les jurons, signifie : Dieu.

Cette transformation lente du mot : « Dieu « est donc une corruption voulue, car les gens d'autrefois, par un reste de foi et de respect pour le nom de Dieu et aussi pour s'éviter de graves ennuis, hésitaient toujours à « faire des jurements «, voilà pourquoi elles les défiguraient, croyant ainsi atténuer la gravité de leur irrévérence.

A.S.H.A.L. 1909
Emmery, Recueil des Edits, Déclarations, etc., Metz, 1774 - 1778
Demaze, Les Pénalités, p. 33



A VOIR

- Moulin du Gravelot : il servait autrefois à moudre le grain et filer la laine disparu de la secvonde guerre mondiale
- Église Saint-François-d'Assise XVIII[e] siècle, remaniée XIX[e] siècle
- Oratoire
- Passage de la voie romaine Metz-Keskastel.

BLASON

De gueules à la clef d'or, flanquée d'une croix de Lorraine d'argent, parti de sable au lion d'argent, armé, lampassé et couronné d'or.

A dextre, armes de l'abbaye de Saint-Pierre-aux-Nonnains de Metz, à sénestre, armes de la famille de Varsberg. Arriance était partagée en deux seigneuries, appartenant l'une à Saint-Pierre, l'autre à la baronnie de Varsberg.

Rue Principale

Elvange

L'église et le restaurant Morviller

HISTOIRE

Elvange dépendait de l'ancienne province de Lorraine. Partage de la seigneurie entre le duc de Lorraine et Jean Hartmann Seltzer jusqu'en 1662.

En 1677, la peste et la guerre avaient réduit le village à quatre habitants. Pour le repeupler, on fit appel à des soldats et leurs familles.

La seigneurie d'Elvange est passé dans la famille de Mory en 1703 et y resta jusqu'à la révolution.

Le hameau disparu de Edlingen était sur le ban de la commune.

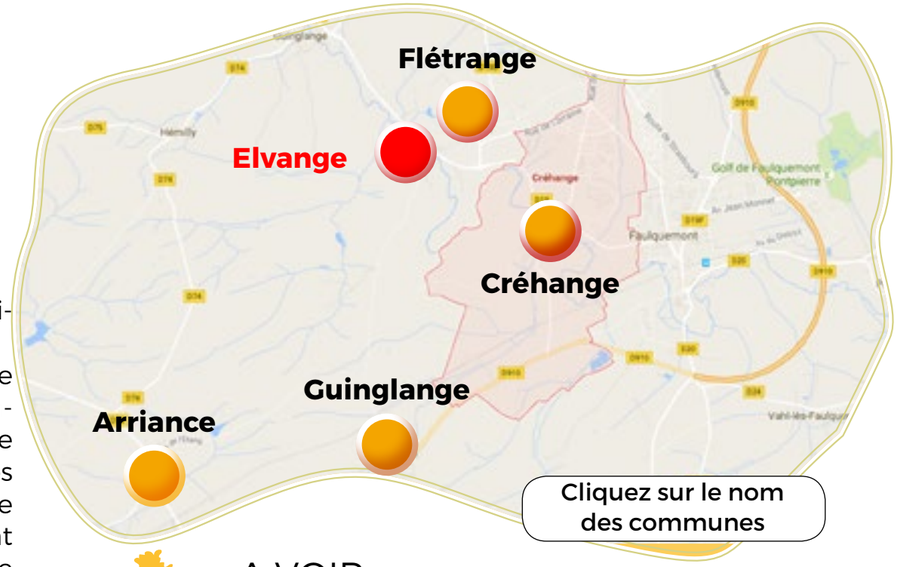
SURNOM

L'ancien droit de grenouillage

Le record de justice de 1433 contient la stipulation suivante :

« Madame (l'abbesse de Saint-Pierre-aux-Nonnains) a encore en ladite ville telles seigneuries et telles hauteurs que chaque fois qu'elle vient en ladite ville et qu'elle y a tenu ses plaids et s'il lui plaît de se reposer, le maire et la justice doivent aller battre les raines et les faire taire jusqu'à tant que ladite Dame ait reposé ».

Réf. Pays Lorrain, 1953



A VOIR

- Église Sainte-Catherine 1846
- Chapelle Notre-Dame de Plinthre, ancien pèlerinage (la statue XV[e] siècle de la Vierge à l'Enfant a été volée)
- Chapelle Notre-Dame-de-Pitié au cimetière, construite en 1867
- Vestiges gallo-romains

BLASON

Bandé contre-bandé ondé d'or et d'azur.

Armes de la famille de Mory d'Elvange.

BIBLIOGRAPHIE : Dom PELLETIER, p. 586. Selon B. (p. 74), la maison d'Elvange, de nom et d'armes, portait d'argent à un loup rampant de sable.

Chapelle Notre-Dame de Plinthre

Flétrange

Vue panoramique et la rue Principale

HISTOIRE

Flétrange dépendait de l'ancien duché de Lorraine. Ancien alleu du bailliage d'Allemagne.

(Alleu, Alloux ou franc-alleu : du francique alôd, latin allodium, héritage libre de tous devoirs féodaux, y compris de droits de mutation appelés lods (d'ailleurs toujours appelés ainsi de nos jours dans le canton de Neuchâtel en Suisse)).

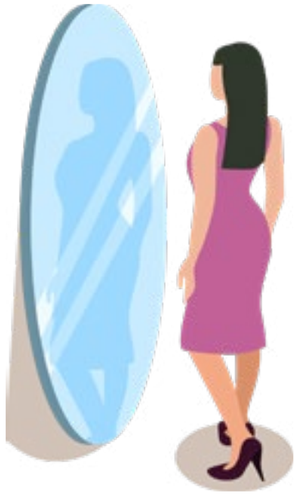
Ma commune absorbe Dorviller en 1810.

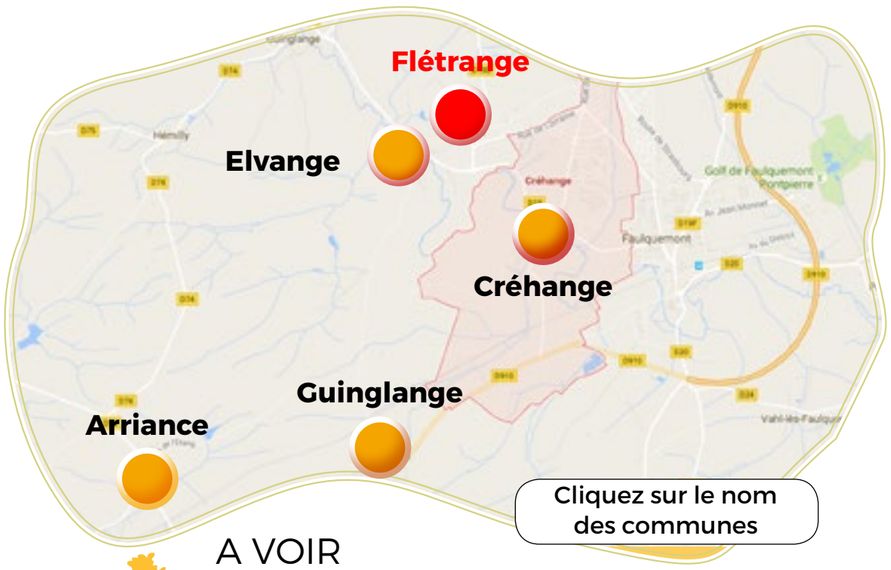
SURNOM

Die Flötringer Sterren - Giggerten
=
les regardeurs d'étoiles de Flétrange

Dans le langage populaire, ce sobriquet est employé pour stigmatiser des personnes hautaines, vaniteuses ou ayant un excès de bonne opinion d'elles-mêmes.

Réf. Dusanus, Volkshumor Follmann, Wörterbuch, pp. 220 et 497.



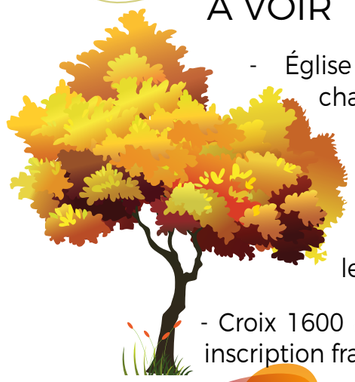


BLASON

Parti d'or à la bande de gueules chargée de trois alérions d'argent et d'argent à cinq fusées de gueules accolées en fasce, à une clef de sable brochant.

La commune de Flétrange comprend les sections de Flétrange et de Dorvillers. A dextre, armes simples de Lorraine, pour Flétrange, qui appartenait au domaine ducal. A sénestre, pour Dorvillers, armes des Le Duchat, qui possédaient la seigneurie, brisées de la clef de saint Pierre, patron de l'ancienne paroisse.

A VOIR



- Église Saint-Martin 1766 à Flétrange: chaire XVIII[e] siècle ; orgue XIX[e] siècle
- Église Saint-Pierre de Dorviller XIV[e] siècle : oculus XV[e] siècle ; autel XVII[e] siècle
- Chapelle Saint-Léonard à Dorviller lieu-dit le Haut du Village
- Croix 1600 avec inscription allemande ; croix 1623 avec inscription française

Callvaire rue Saint Martin

Guinglange

SURNOM

Die Genglinger Trippenschleiferten
=
les traine-tripes de Guinglange

C'est un très ancien terme local, tiré du vocabulaire des pratiques superstitieuses, où les boyaux du loup jouent un certain rôle.

Autrefois, lorsque ce dangereux carnassier était abattu et vidé, on sortait soigneusement sa graisse pour en faire une pommade salutaire et ses intestins pour un autre usage. On nettoyait ces derniers à grande eau, les aérait et les séchait.

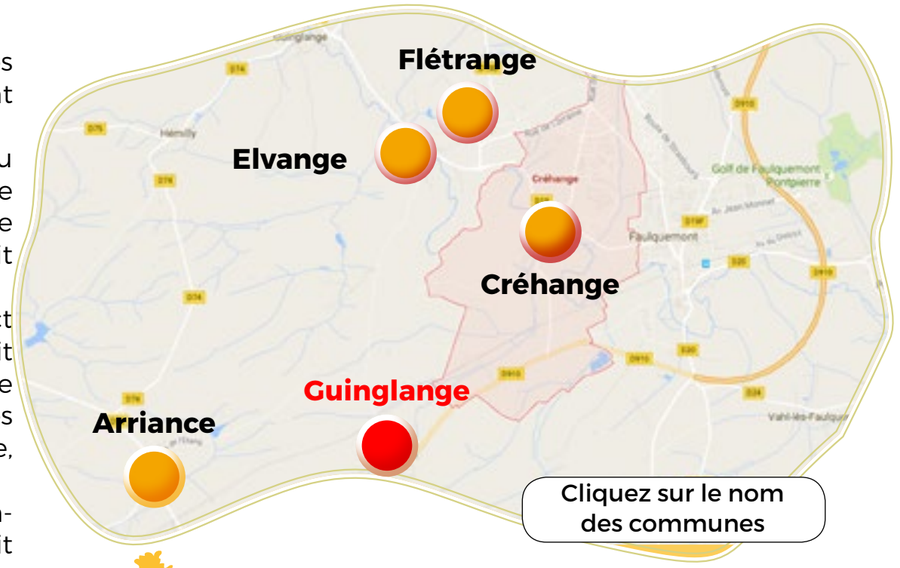
Alors, on applatissait les boyaux qui prenaient l'aspect d'un long ruban. Il servait d'amulette fort appréciée contre les esprits maléfiques qui « sèment « la colique, l'entérite et la dysenterie.»

Pour se garantir de leur influence néfaste, on n'avait qu'à porter un ruban de boyaux de loup autour de sa taille ou les lier sur sa chemise. Ils étaient particulièrement efficaces quand on prenait les boyaux de l'animal mâle pour une femme ou ceux d'une louve pour un homme.

On assure qu'en 1840, époque où les loups infestaient encore la région, il y avait des dizaines de « traîne-tripes « dans cette localité.

Réf. Follmann, Wörterbuch, pp, 102 et 104
Renseignement fourni par M. E. B.
Annuaire du département de la Moselle pour 1844, p. 45

L'église



A VOIR

- Église Saint-Pierre 1768
- Chapelle au lieu-dit Moulin Haut construite en 1914
- Croix de choléra

HISTOIRE

Le village fait partie de la seigneurie de Helfedange (évêché). Le château d'Helfedange a appartenu aux évêques de Metz, à la famille d'Helfedange, à Jean IV de Nassau-Sarrebruck qui fit construire un nouveau bâtiment et un pont sur la Sarre en 1546-1548.

Le parlement de Metz attribua en 1719 la seigneurie à Anne-Dorothée de Ribeaupierre et à Marie-Charlotte de Créhange. Était siège d'une cure dépendant de l'archiprêtré de Varize.

BLASON

Fascé de gueules et d'argent de huit pièces, la troisième fasce chargée d'une étoile d'argent.

Armes de la famille d'Helfedange.

Chapelle au lieu dit Moulin-Haut

Les vieux métiers

***E**mployé d'église*

***E**mployé de chemin de fer*

***E**pinglier*

***F**abricant de peignes*

***F**acteur d'instruments de musique*

***F**aiseur de bas*

***F**loteur sur bois*

***F**ondeur de cloches*

***F**romager*

***G**alérien*

***G**ardien de phare*

L'EMPLOYÉ D'ÉGLISE

Sacristains, bedeaux ou suisses, chantres et enfants de chœur sont autant de personnages oh I combien pittoresques qui animent les églises. Véritables chevilles ouvrières de la grand'messe paroissiale et de sa pompe, ils font partie du paysage familier des générations d'autrefois.

Des «employés d'église»

Au siècle dernier, la législation des fabriques, les traités d'administration des cultes considèrent les sacristains, bedeaux, suisses, chantres... comme des employés ou serviteurs d'église. Leur nomination ou révocation et leur rémunération relèvent des fabriques, c'est-à-dire d'une sorte d'association de clercs et de laïcs chargés de la gestion financière de l'église paroissiale. Composées de cinq à neuf membres élus ou nommés (dont le curé et le maire qui sont des membres de droit), elles sont dirigées par un ou plusieurs marguilliers. Ces fabriques sont officiellement supprimées par la loi de 1905 dite de séparation des Églises et de l'État.

Les employés, comme les sacristains ou les chantres, par exemple, sont en principe rétribués pour leur service d'église. Mais les études précises sur le sujet font défaut. En réalité, leurs fonctions comme leur rémunération dépendent des contraintes matérielles locales.

Des paroisses modestes peuvent se satisfaire d'une seule personne pour aider au chœur, chanter au lutrin, sonner les cloches, etc. D'autres possèdent tout un personnel : un sacristain, un ou plusieurs chantres au lutrin, un suisse, un sonneur... La grand'messe peut réquisitionner cinq ou six adultes de sexe masculin. Et ce noyau d'employés peut s'amplifier les jours de grandes cérémonies. Ailleurs encore, un sacristain, pensionné, invalide ou retraité, sert d'homme à tout faire du curé, voire de la commune. Son service d'église est compensé par un hébergement ou quelques dons en nature, avec une faible rétribution.

Cependant, quelles que soient les paroisses, une fonction cultuelle comme celle de chantre est rarement une activité salariée monopolisant un individu à plein-temps.

Une sous-cléricature de village

Sous l'Ancien Régime, ces employés, notamment le chantre, occupent en même temps la fonction de maître d'école. La lecture s'y apprend souvent à partir des textes des offices. Les fonctions d'enseignement des magisters ne prennent sens que rapportées à la religion. Ces magisters doivent enseigner entre autres le plain-chant.

Si l'on observe les contrats d'obligation qui lient ces magisters aux communautés paroissiales ou villageoises, on y constate que les fonctions cultuelles peuvent précéder celles d'enseignement : chanter les offices de la paroisse, assister le curé chaque fois qu'il est nécessaire, sonner les cloches ou distribuer le pain bénit sont alors des tâches tout aussi importantes que celles d'enseignement. Au demeurant, lorsqu'un magister se présente pour un poste, son examen de passage s'articule fréquemment autour d'une audition au lutrin pendant une messe ou des vêpres.

Le calembour au lutrin

Le chantre a pour fonction de chanter pendant les services religieux. Mais, comme il n'a souvent qu'une éducation sommaire, il a parfois du mal à apprendre par cœur les répertoires latins. Il utilise des techniques de mémorisation qui ne sont autres que des calembours, parfois volontairement mis en place comme tels ! Et les chantres de village se transmettent ces techniques en même temps que leur fonction.

Ainsi, tel passage du Veni creator, comme «Ascende lumen sensibus, Infunde amorem cordibus» devient «Asende lumen cent six boeufs, Im'faudrait encore dix bœufs».

Que l'on ne s'y méprenne pas : ces calembours constituent un véritable savoir transmissible. Mais le passage à une nouvelle prononciation du latin à la fin XIXe siècle va les faire disparaître.

Saviez-vous :

Le patronyme Requin, porté par 400 personnes aujourd'hui en France, n'évoque pas le squale des mers du Sud mais le chantre d'une église : celui qui chantait le requiem.

L'EMPLOYÉ DES CHEMINS DE FER

Le monde des chemins de fer est un univers à lui tout seul. La diversité des métiers y est presque aussi grande que celle des villes traversées par les rails les roulants sont les rois, mais ils ne peuvent rien faire sans les mécaniciens des enfers (les dépôts) et les employés au sol et dans les rames.

Du rêve de liaisons au rail universel

1823: c'est la date de la concession de la première ligne de voies ferrées, qui court sur quelques kilomètres d'Andrézieux à Saint-Étienne.

1842: c'est le vote d'une loi définissant la configuration d'un futur réseau national de chemins de fer et les modalités de sa réalisation.

Un véritable délire ferroviaire s'empare alors du pays : on dit que le rail va assurer la prospérité générale, l'unification nationale, la paix entre tous les peuples... même si des réflexes de peur se font aussi jour face au machinisme. Les

lignes vont bientôt serpenter dans toutes les campagnes et les compagnies de chemins de fer vont se multiplier... jusqu'à leur réunion par l'État dans le cadre de la SNCF en 1938.

C'est vers 1850 que se fixe l'organisation interne des compagnies de chemins de fer. Elle repose sur une division en services techniques (service central, exploitation, matériel et traction, travaux et surveillance) et sur une structure hiérarchique rigide au sein de chaque service.

Le poseur de voies

Dur métier que celui de poseur de voies, aujourd'hui quasi disparu (il ne reste que l'entretien). Les terrassiers déposent des pierres concassées (ballast) sur le sol pour le niveler. Par-dessus, ils placent des traverses en bois. À chaque bout de la traverse, on fixe des coussinets avec des tire-fond (grosses vis). Les rails (en acier à partir de 1880) s'emboîtent ensuite sur les coussinets et y sont maintenus par des cales en bois.

L'armateur négrier : un riche négociant

Le négrier n'est pas un bourreau. C'est un négociant qui inscrit son activité au sein d'autres activités négociantes, notamment à Bordeaux, Nantes ou La Rochelle, mais aussi à Marseille.

Le garde de barrières, de tunnels ou de voies

Il faut rapidement protéger la nouvelle activité contre les dangers externes (sabotage, vandalisme...) et les périls dus à l'activité (risques de collision frontale ou de rattrapage sur les voies uniques, fautes dans les manoeuvres, obstacles sur les voies...). La protection des trains est donc assurée par des gardes-lignes, gardes-barrières...

Les compagnies de chemins de fer font construire dès 1843, à proximité des passages à niveau les plus fréquentés, des maisons pour le gardien et sa famille. Sa présence permanente est nécessaire pour ouvrir de jour comme de nuit les barrières à la demande des cavaliers ou des conducteurs de véhicules.

L'aiguilleur

L'aiguilleur a un rôle essentiel, celui d'orienter les trains qui arrivent sur la bonne voie. Les premiers appareils d'aiguillage sont disposés en plein air et l'aiguilleur ne dispose alors que d'une cabane pour s'abriter et d'un brasero pour se chauffer.

Le chef de gare et le chef de train

Au début, le chef de gare est en uniforme et se voit même attribuer une épée I D'une esthétique toute militaire, les tenues cheminotes se déclinent en redingotes, cabans, pardessus et vestes aux boutons dorés ou argentés portant les initiales de la compagnie. Les casquettes portent des galons en or ou des entrelacs de feuilles de chêne, et le sigle de la compagnie en broderies rouges ou dorées. Après la création de la SNCF en 1938, seul le personnel en contact avec le public portera un uniforme.

Le chef de train est celui qui s'assure que tous les passagers sont bien montés et que les marchandises ont bien été chargées.

Saviez-vous :

En Europe, l'écartement des rails est standard (1, 435 m) sauf en Espagne (1, 676 m). Écart instauré afin d'éviter les invasions militaires par le rail.

L'ÉPINGLIER

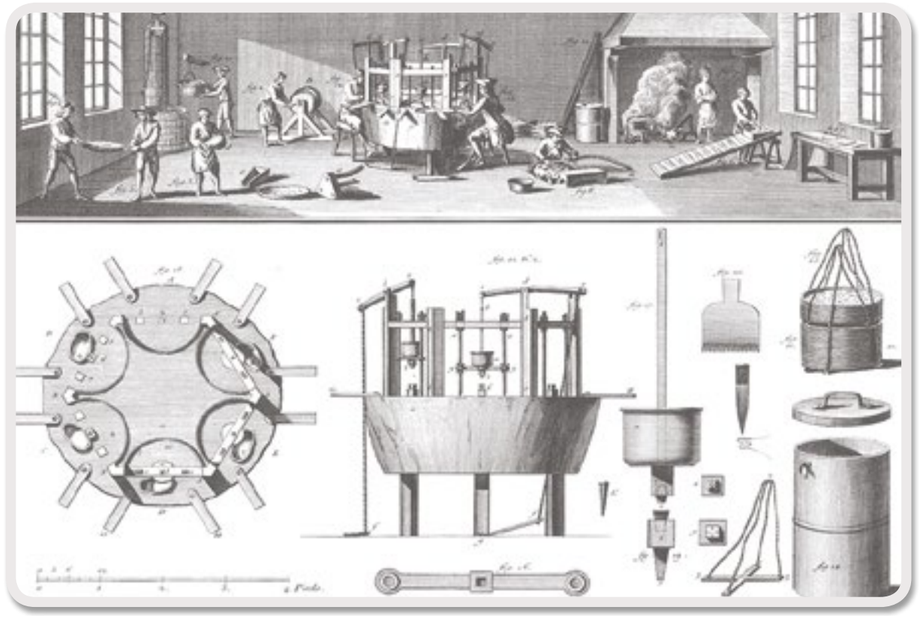
Connue depuis l'Antiquité, très utilisée par les Romains, l'épingle ne se répand en France qu'à partir du XVIe siècle. Elle reste fabriquée à la main pendant des siècles. Elle est longtemps vendue dans les rues, par des marchands ambulants qui en tirent bien peu de profits...

La fabrication complexe d'un objet simple

Quoi de plus simple en apparence qu'une épingle ? Pourtant, sa fabrication nécessite un nombre considérable d'opérations différentes, en même temps qu'une grande minutie, compte tenu de la petite taille de l'objet.

Sous l'Ancien Régime, chaque épingle est unique et tournée à la main : on compte jusqu'à trente mains et trente outils différents pour en fabriquer une I Dix-huit manipulations distinctes se succèdent : il faut d'abord, selon Savary, «jaunir un fil de laiton [importé en général d'Allemagne ou de Suède], le faire tremper dans un bain de gravelle ou de lie de vin blanc, le tirer au dévidoir, le dresser et le couper à la longueur voulue [on dit « à la dressée], empointer l'épingle, affiner la pointe, puis couper les tronçons». Pour finir, il faut tourner les têtes, une ultime opération qui s'avère très délicate, puisqu'elle doit être effectuée au millimètre près ! Or, les maîtres-épingliers travaillent sans instrument de mesure ; c'est leur seule expérience qui peut leur permettre d'achever correctement le travail, au jugé, sans gâcher la matière. Dans son ouvrage sur Les cris de Paris, publié à la fin du XVIIIème siècle, Louis-Sébastien Mercier se demande comment peuvent réussir à vivre les artisans fabricants d'épingles, sachant qu'on peut se procurer 1 000 épingles pour 12 sols...

A partir de la première moitié du XIXe siècle, la production s'industrialise progressivement (voir en page de droite la description du processus de fabrication en 1830).



Une vente ambulante

Les épingles sont ensuite vendues dans les rues par ces innombrables marchands ambulants qui «crient» leurs produits pour faire sortir les clientes de leurs maisons. Aussi les rues des villes d'autrefois sont-elles dès l'aube fort bruyantes, chacun y allant de sa petite phrase, chantée à tue-tête...

Les innombrables cris de Paris...

Pour Paris, Louis-Sébastien Mercier décrit tous ces petits métiers de rues. Le marchand d'épingles bien sûr, mais aussi le marchand d'oublies (voir ce chapitre), le marchand de balais qui crie : «Marchand de balais ! C'est moi qui les ai faits I Point d'argent, point de balais I» ; il porte ses grands balais sur les épaules ou dans une petite voiture à bras : «Des balais ! Des plumeaux !». Un petit commerce qui marche bien : en 1947 encore, on vent plus de 300 000 balais dans la seule capitale. On trouve aussi dans les rues la marchande des quatre-saisons qui vend (loin des marchés où elle n'a pas le droit de stationner) des fruits frais ou secs, des légumes, des fleurs et des herbes aromatiques. Elle porte sa marchandise dans une hotte ou une petite charrette à deux roues. D'autres métiers de rues peuvent sembler plus insolites aujourd'hui, comme les tondeurs de chiens, qui revendent parfois les poils coupés aux fabricants de matelas, les plus recherchés étant ceux des caniches. Le chiffonnier, à la limite de la mendicité, fait de la récupération dans les poubelles (en 1884, le préfet de sa Seine doit interdire aux chiffonniers «de vider les récipients sur la voie publique ou de faire tomber à l'extérieur une partie de leur contenu »). Il débarrasse aussi les caves et les greniers : «Chiffons, ferraille...Y a rien à vendre ?» En 1880, ils sont encore 30 000 à Paris à pratiquer ce métier de misère. A partir du XVIIIe siècle apparaissent aussi les décrotteurs, qui, dans des rues sans trottoir où se mêlent les eaux sales, les détritus et la paille répandue pour amortir les roues, proposent : «Deux liards pour se faire ôter la crotte des bas et souliers». Les crieurs de vin passent deux à trois fois par jour, en même temps que les marchands de peau de lapin : «Pô-pô-pô Pô de lapins» et bien d'autres encore.

Saviez-vous :

Au Moyen Age, on utilisait des lacets, des cordons ou des agrafes pour attacher tissus et vêtements. L'apparition de l'épingle de nourrice est une révolution qui va faciliter la vie quotidienne.

LE FABRICANT DE PEIGNES

Le peigne apparaît très tôt dans les besoins de l'humanité, lié au travail des tisserands aussi bien qu'à l'hygiène et à la toilette :des peignes en bois exhumés des palafittes néolithiques (cités lacustres préhistoriques), confirment cette double utilisation précoce dans l'histoire de l'homme.

Le buis au Moyen Âge

Au Moyen Âge, dans le sud de la France, les pencheniers (fabricants de peignes) utilisent comme matière première des plaques de buis.

Ces plaquettes sont probablement mises en forme dans la région de production : en 1357, un marchand toulousain, Guiraud Comte, vient acheter aux habitants d'Aspet, en Comminges, les fuzi de buis, c'est-à-dire les petites pièces de bois renflées au milieu, dans lesquelles on peut tailler des peignes courbes.

Il faut attendre le XV^e^ siècle pour que les régions productrices de cette matière première la transforment à leur tour en produit fini : peignes à épouiller, à décrasser et à soigner les chevelures.

Du bois à la corne

Au début du XIX^e^ siècle, de nombreuses fabriques de peignes utilisent encore le buis, bientôt supplanté par la corne, matériau beaucoup plus abondant.

D'abord d'origine locale, cette nouvelle matière première va provenir également des colonies françaises d'Afrique, mais aussi d'Amérique et d'Australie.

Même si les machines-outils ont investi les ateliers, quinze opérations sont toujours nécessaires pour arriver au produit fini à partir d'une corne de bovin : le sciage des extrémités, la découpe, l'ouverture à la serpette, le déroulage ou bisacayage à chaud, où la corne va être ramollie au-dessus du feu avant d'être fendue et aplatie avec le pressage, toujours à chaud, puis le tracé sur la plaque ainsi obtenue à l'aide d'un gabarit et d'une pointe sèche, la découpe, le rabotage, la mise en forme, la taille des dents, le surfaçage, le façonnage des dents, le meulage, le ponçage et, enfin, le polissage à la meule garnie de lanières de peau de chamois. Les déchets obtenus pendant ces opérations successives sont finement broyés pour entrer dans la composition d'engrais.

L'avènement des matières plastiques

De nos jours, ces nobles matériaux se sont vus insidieusement remplacés par d'autres moins coûteux et plus faciles à travailler : bakélite au début, puis matières plastiques en tous genres par la suite. Ceux-ci présentent l'avantage de réduire la fabrication du peigne à une seule opération : le moulage.

Mais les désavantages sont nombreux :

manque de souplesse et donc fragilité, arêtes vives, bavures cassant les cheveux et surtout induction d'électricité statique. En bref, une véritable agression pour notre capillarité crânienne, symbole s'il en est de la vitalité ou de la séduction des deux sexes. Le prix de revient de ces objets industriels synthétiques est deux fois moindre, mais ils ne remplaceront jamais les peignes en corne faits dans une matière si voisine chimiquement de notre chevelure (la kératine) et aux couleurs et au toucher si naturels.

Le témoignage d'un garçon coiffeur

«Ceux-là, monsieur, ce sont les meilleurs peignes du monde : ils sont faits en corne, et la corne, qu'est-ce que c'est, sinon des cheveux ? Je peux vous dire qu'avec de tels peignes, la chevelure n'est pas agressée par l'électricité statique de la matière plastique. Il n'y a pas mieux Malheureusement, on en trouve de moins en moins dans le commerce. Et c'est bien dommage...»

Saviez-vous :

Autrefois, une femme « en cheveux », c'est-à-dire sans coiffe, était vue comme : une femme de mauvaise vie.

LE FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

Facteur d'instruments : un artisanat plus rare (la musique n'est pas indispensable à la vie de tous les jours) mais présent un peu partout sur le territoire, certaines villes se donnant même une véritable spécialité, comme Mirecourt avec le luth. Le métier a plus évolué qu'on ne le croit.

Les instruments à vent

Au XIXe siècle, le terme « facteur d'instruments de musique » est très souvent utilisé dans le sens restrictif de facteur d'instruments à vent en cuivre, parfois aussi en bois. Les autres fabricants de la facture instrumentale sont désignés sous les appellations individuelles de facteur de pianos, facteurs d'accordéons, facteurs d'harmoniums, luthiers, etc.

Sous l'Ancien Régime, les fabricants d'instruments à vent sont rattachés à des corporations différentes selon les métaux qu'ils travaillent : à celle des forcetiers (s'ils utilisent du fer), à celle des chaudronniers (s'ils utilisent du cuivre) ou à celle des orfèvres (s'ils utilisent un métal noble comme l'argent). Ils pratiquent souvent plusieurs métiers et sont davantage des artisans que des industriels.

En 1805, Paris compte trois facteurs d'instruments à vent en cuivre (dont deux d'orgues) et huit en bois. La Révolution française a porté un rude coup au développement de la facture d'orgues, désormais en veilleuse, et les autres instruments à vent en cuivre n'occupent encore

qu'un rôle très secondaire dans les formations instrumentales. En 1820, on compte onze facteurs d'instruments à vent en cuivre et vingt-quatre en bois. En 1830, les proportions sont inversées : vingt fabricants d'instruments à vent en cuivre, quatre d'orgues et seulement six fabricants d'instruments à vent en bois.

Sous le Second Empire, les instruments de musique sont classés en second quant au nombre de brevets d'invention ou de perfectionnement déposés. Les trois quarts de ces recherches concernent les instruments à vent en cuivre. La préoccupation majeure des facteurs de cette spécialité est d'inventer sans cesse un nouveau système de pistons. C'est entre 1843 et 1846 par exemple qu'Adolphe Sax invente son saxophone.

Les instruments à percussion

Timbales, cloches et tambours sont les plus connus mais les modes de percussion sont innombrables : l'imagination des hommes dans ce domaine semble intarissable.

Les instruments à cordes

Parmi les instruments à cordes pincées, mentionnons l'épinette, la guitare et surtout le luth, qui occupe une place très importante dans la musique instrumentale des XVIe et XVIIe siècles.

Sous sa forme définitive, adoptée fin XIVe siècle, la caisse du luth a la forme d'une demi-poire. Son dos convexe est formé de neuf à quarante côtes en sycomore collées les unes aux autres. Dans la table, en sapin, est en général découpée une belle rose ornée. Le manche, à l'extrémité duquel le chevillier est placé perpendiculairement, est divisé en cases comme la guitare. Les artisans et les fabricants se regroupent parfois. La cité lorraine de Mirecourt est ainsi par excellence la ville de la lutherie.

Quant aux guitares anciennes, elles n'offrent qu'un intérêt de collection. La grande facture date de la seconde moitié du XIXe siècle, représentée par A. de Torrès.

Violes, violons, chifonies, vielles… se rapprochent dans leur facture des instruments à cordes pincées et sont souvent réalisés par les mêmes artisans. Les violes ont dominé la vie musicale européenne dès le XVe siècle. Malgré la concurrence du violon et de sa famille à partir du XVIIe siècle, la basse de viole continue d'être utilisée après 1750.

Les facteurs de pianos (à cordes frappées) et les facteurs de clavecins (à cordes pincées) forment au début du XIXe siècle une seule et même catégorie de fabricants. Il est vrai que le piano est alors un instrument récent (les premiers sont apparus vers 1760-1770) et encore imparfait. En 1805, Paris compte vingt-quatre facteurs de pianos, sur quatre-vingt-huit fabricants d'instruments de musique, toutes catégories confondues.

Saviez-vous :

Château-Thierry occupe en 1830 700 ouvriers, ce qui en fait la principale ville de fabrication des instruments à vent.

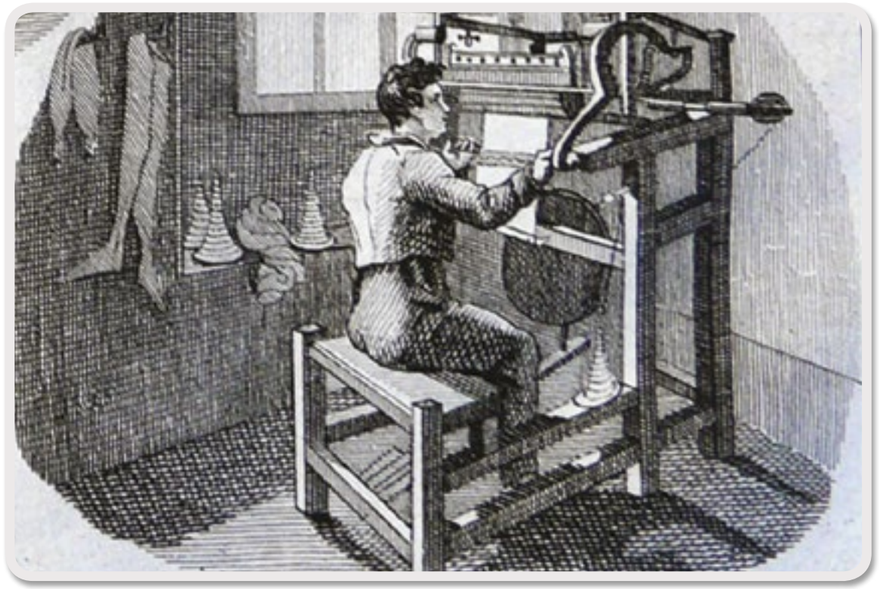
LE FAISEUR DE BAS

Lorsque l'on évoque les métiers de la soie, on pense aux tisserands et aux filateurs mais on oublie souvent ces artisans qui, pendant deux siècles, ont confectionné sur des métiers à bras cet accessoire indispensable à l'élégance tant masculine que féminine que fut le bas de soie.

L'apparition du « métier »

S'il est difficile de dater exactement l'apparition du bas de soie, on sait que, dans la première moitié du XVIe siècle, il est fort prisé et son port encouragé par François Ier. Il s'agit alors de bas faits en tissu de soie et ajustés. C'est entre 1540 et 1570 que, à la suite de l'évolution du costume masculin, on voit apparaître des bas plus longs s'attachant aux chaussures et tricotés, la maille donnant plus de souplesse et d'élasticité. Cette mode des bas de soie exécutés aux aiguilles par des ouvriers spécialisés se répand rapidement dans tout le royaume.

Une étape décisive pour le bas de soie est l'invention du «métier à faire les bas». Cette machine, découverte par les Anglais en 1 61 0, entraîne la naissance de la première manufacture de bas en 1656, puis aboutit en 1672 à la déclaration royale érigeant en maîtrise et communauté «le métier et manufacture de bas». La fabrique de bas de soie se développe de façon fulgurante. Les premiers métiers apparaissent à Nîmes en 1680 et l'on passe de 79 faiseurs de bas (maîtres et apprentis) à 3 920 en 1720 !



Dès 1700, un arrêt général va restreindre la liberté d'exercer à dix-huit villes seulement. Une réglementation réserve également le monopole du métier aux fabricants de bas proprement dits :

défense de travailler ou de faire travailler sans avoir été reçu maître, obligation pour les compagnons de se faire inscrire sur un registre et interdiction pour eux de vendre un ouvrage fait au métier, limitation du nombre des apprentis, interdiction aux femmes et aux filles de travailler au métier (sauf pour les filles de maîtres), règles concernant la taille des métiers, la qualité de la soie à employer et la précision du travail. Ces statuts excluent les facturiers de laine et les marchands de draps et de soie qui prétendaient travailler et vendre des bas pour leur compte, ce qui occasionne de nombreux conflits. Ils influent également sur les artisans de professions en rapport avec la fabrique de bas. Difficiles à respecter et sources de plusieurs procès, ces réglements sont régulièrement remis en cause et modifiés.

Le temps des crises

Au-delà des querelles du métier, la principale préoccupation est de satisfaire la demande et d'adapter la production aux goûts de la clientèle. Les bas fabriqués à Paris et consommés dans la capitale sont considérés comme très solides, tandis que ceux de Nîmes ont la réputation d'être moins résistants, la nécessité de faire des produits bon marché influant sur la qualité. En effet, la production cévenole est aussi destinée à l'exportation : Angleterre, Allemagne, Russie, Italie et principalement Espagne et Indes espagnoles. Pour plaire à leurs habitants, les faiseurs de bas reproduisent les broderies et les couleurs des bas de coton que les Péruviennes ont l'habitude de porter. Le commerce se fait aux foires d'Alès, de Beaucaire, de Marseille et de Bordeaux, les commerçants s'approvisionnant directement sur les lieux de production.

Dès 1780, la volonté de l'Espagne de se protéger contre les produits français et l'entrée de la France dans la guerre d'Amérique entraînent une baisse des exportations.

De nouvelles crises font chuter la production. La fabrique de bas dispersée va se maintenir tant bien que mal jusque vers 1880, date de l'apparition du métier mécanique, dit hollandais, mû par la vapeur. C'est la mort du métier à bras. L'artisan ne peut plus travailler chez lui, en famille, libre de gérer son temps.

Le travail sur ces nouveaux métiers se fait dans des ateliers regroupant jusqu'à vingt machines dans un bruit assourdissant. Le faiseur de bas abandonne son art pour l'atelier, s'engage comme employé ou surveillant dans les grandes filatures de soie qui se sont développées récemment, ou retourne au travail de la terre.

Saviez-vous :

Napoléon disait que Tayllerand n'était que «de la merde dans un bas de soie».

LE FLOTTEUR SUR BOIS

Depuis le XVIe siècle, le flottage du bois est utilisé pour « faire descendre » les troncs des forêts vers les villes, en particulier du Morvan vers Paris.

De la coupe aux ports d'arrivée, les bûches, emportées au fil du courant des rivières et des fleuves, sont sous la houlette du flotteur.

Au départ, le besoin de chauffer Paris

Au début du XVIe siècle, Paris manque de bois pour se chauffer. La population grandissante, l'usage croissant du bois pour les usages domestiques et économiques, la déforestation des forêts avoisinantes, à l'exception du Domaine royal obligent les pouvoirs politiques de l'époque à rechercher un espace boisé proche pour répondre à cette grande consommation de bois. Le nord de la France est alors sollicité (Oise et Aisne), mais surtout la région morvandelle.

Le seul problème est celui du transport. Les routes peu développées

excluent le transport par chariot. On a alors recours aux rivières pour acheminer les bûches aux portes de Paris. Le flottage est né I En 1449, J. Rouvet, négociant parisien, invente le flottage à «bûches perdues» industriel. L'idée est de déposer les bûches dans le lit des rivières qui, grossies en temps utile par le lâchage des eaux des étangs, les charrieront jusqu'à un point donné. Puis les premiers trains de bois sont perfectionnés. Enfin, vers 1550, on fait construire des écluses et pertuis afin de régulariser le cours de l'Yonne. Du XVIe siècle jusqu'au début du XXe siècle, l'exploitation des quelques 50 000 hectares de forêts du Morvan permet d'alimenter Paris en bois de chauffage.

Dans l'Est, ce mode est apparu plus tardivement et c'est seulement vers la fin du XVIIIe siècle qu'on commence à flotter à bûches perdues sur les rivières le bois des forêts vosgiennes.

Pléthore de bras

Le cheminement d'une bûche de sa coupe à son utilisation se déroule sur une période pouvant couvrir deux années. Le transport du bois par flottage génère un important besoin en main-d'œuvre et une profusion de métiers pour exécuter toutes les tâches s'y attenant : les jeteurs, les poules d'eau, les meneurs d'eau, les bachotiers, les lâcheurs, les facteurs des marchands de bois, les faiseurs de flottage, les garnisseurs, les tordeuses... Les femmes et les enfants participent aux activités sur les ports. Il faut également rajouter toute l'administration des ports.

Les marchands de bois de chauffage ont également un rôle à jouer. À Paris, par exemple, ils sont réunis en communauté. Ils ont la charge de l'entretien et du contrôle des voies navigables. Ils peuvent obtenir de sévères punitions à l'encontre de toute personne qui entrave ou gêne le flottage.

Un ouvrier qui veut rester à la surface

Les «compagnons de rivière» sont décrits comme un mélange de douceur et de violence, enclins à une perpétuelle révolte. En effet, tout au long du XIXe siècle, plus d'une dizaine de soulèvements et de grèves secouent cette corporation. Ils participent activement à l'insurrection de 1851. Ces revendications résultent peut-être du travail saisonnier qui s'échelonne de l'automne au milieu de l'été. Le reste de l'année, le flotteur reste livré à l'oisiveté. Il est également soumis aux conditions des compagnies et marchands de bois. Ces derniers se jouent de la crédulité et des rivalités entre les faiseurs de flottage pour imposer leurs conditions salariales. En 1856, on paye 65 francs la confection d'un train et, en 1862, 100 francs la conduite d'un train de Clamecy à Paris, dont 25 francs pour l'enfant. Le prix d'une journée est fixé à 4 francs.

Le flottage tombe à l'eau

A partir de 1870, la disparition du flottage s'amorce. Plusieurs facteurs contribuent à son élimination : la concurrence du charbon comme combustible, la concurrence du chemin de fer et des transports routiers comme moyen de transport, l'augmentation des frais généraux (salaire de la main-d'œuvre) et l'exportation du bois morvandiau en Suisse et en Italie. Ainsi, en 1847, il existe six compagnies ; en 1927, il n'en reste plus qu'une. Le dernier flot sur l'Yonne a lieu en 1923.

Saviez-vous :

Au Canada, pour le flottage sur bois, on parle aussi de draye.

LE FONDEUR DE CLOCHES

La cloche est au village ce que le pain est aux maisons. Objet coûteux, honoré, voire sacré, elle demeure l'expression vivante d'une civilisation et rythme la vie de la population. Le fondeur de cloches ou saintier, petit artisan itinérant, travaille sous l'œil même des villageois fascinés. Ding !

Les cloches à l'honneur

Le Bas Moyen Âge voit l'éclosion des cloches aux formes diverses et extravagantes. La plupart sont des cloches à main, dont le poids n'excède généralement pas 10 kilos et la hauteur totale 1,60 mètre. Elles sont sonnées à la main grâce à leur anse en bronze, fixée au sommet par des rivets. Ces premières cloches sont coulées en petit nombre en Écosse et en Irlande, puis en Italie.

Au XI^e siècle, le monde chrétien, conforté par les Croisades, encourage la fabrication des cloches. La première fonderie voit le jour à la fin du XV^e siècle, en Angleterre. L'ouvrier qui coule les cloches est itinérant. On l'appelle le clavellier, saintier, ou esquillier en Languedoc. Il fond les cloches sur place, à proximité de l'église ou du cloître.

La cloche est un élément indispensable pour tout village et les bourgades tiennent absolument à s'en procurer une. Dans cette attente, c'est au campanier du village d'annoncer les baptêmes et décès en agitant, sur la place principale du hameau, une clochette. La coutume de signaler le passage d'un cortège funèbre s'est conservée

jusqu'au début du XX^e siècle et le clocheteur des trépassés, vêtu de noir, précède le char du défunt en agitant une sonnette. La cloche rythme la vie de la population en sonnant à l'aube, à midi et le soir, l'angélus, mais aussi en signalant les événements :

baptêmes, décès, processions ou en appelant les habitants à lutter contre un incendie ou une épidémie. La cloche a ses heures de gloire, annonçant des fêtes chrétiennes ou la naissance d'un prince héritier, mais aussi les désastres.

Les cloches font partie intégrante du paysage français et, en 1370, on connaît quatre variétés de cloches : la cloche à l'église, l'esquelle au réfectaire, le timbre au cloître, le nole au choeur et la nolette dans l'horloge.

Le fondeur au travail

La décision d'avoir une cloche étant prise, le curé fait appel à un ouvrier. Mais la moindre cloche coûte cher et rares sont les paroisses capables d'en supporter entièrement les frais. Aussi, les paroissiens contribuent à sa fabrication en apportant, selon leurs possibilités, vieux sous, clous, suif de mouton, chanvre ou poil de chèvre, bois... A tous ces matériaux hétéroclites, l'ouvrier ajoute du vif argent ou du borax (salpêtre utilisé comme liant). L'homme travaille à même la terre battue protégeant seulement son aire de travail de la pluie à l'aide d'une toiture de fortune.

Le fondeur fabrique devant tout le monde le moule de la cloche. L'homme est logé et nourri, soit à la cure si l'église a les moyens, soit chez l'habitant.

L'homme travaille seul, ce qui explique le temps mis à l'élaboration de la cloche, excédant parfois un an. Chaque fondeur a son propre système de calcul. La cloche est garantie un an et le fondeur s'engage à la reprendre si un quelconque vice de fabrication est décelé.

Grandeur et décadence

Au XIV^e siècle, on fixe définitivement les procédés de fabrication des cloches. Parallèlement, on règle le son des cloches sur les notes de la gamme, en mettant en place l'échelle campanaire, appelée aussi bâton de Jacob. Les tonalités sont normalisées et lorsque l'une d'elles ne correspond pas, le fondeur doit la modifier.

Alors que du XV^e au XVII^e siècle la fabrication des cloches continue d'augmenter, la Révolution y met brutalement fin. En 1792, un décret stipule même leur destruction. Sous l'Empire, Napoléon voulant se concilier l'Église permet la reprise de la fabrication campanaire, qui connaît son apogée avec la vague cléricale du Second Empire.

Saviez-vous :

La plus grosse cloche d'Europe, la Savoyarde, est celle de la basilique du Sacré-Cœur. Elle pèse 18 835 kilos et fut coulée en 1891.

LE FROMAGER

Les origines du fromage remontent au Néolithique, il y a environ 10 000 ans, quand les hommes commencent à domestiquer les chèvres et les brebis pour faire de l'élevage et consommer le lait produit par les animaux.

Des techniques anciennes

Sous l'Antiquité déjà, les fromages de chèvre et de brebis sont largement fabriqués et consommés. Ils font l'objet d'un commerce entre le monde romain, la Grèce et la Gaule.

Au Moyen Âge, les monastères deviennent d'importants centres de fabrication de fromages. Certaines abbayes assurent même une relative fixité des principes de fabrication (Roquefort, Munster, Maroilles...). Au XIIIe siècle, apparaissent les premières coopératives de production (ou fruitières) tandis que les bergers prennent l'habitude dans les montagnes de fabriquer des fromages pendant toute la durée de la transhumance, à la fois pour conserver le lait et comme complément de revenu.

Des étapes bien définies...

Le processus de fabrication des fromages se déroule en six grandes étapes.

La première est la préparation éventuelle mais non systématique du lait qui va servir à fabriquer le fromage : écrémage par exemple ou bien, à partir de Louis Pasteur et de la fin du XIXe, pasteurisation du lait avant son utilisation.

La seconde est le caillage ou la coagulation du lait. Elle se fait par adjonction de présure, et de sel, mais peut aussi s'obtenir avec un acidifiant, comme du citron ou du vinaigre. La présure est une substance extraite de la caillette de jeunes ruminants et qui fait cailler le lait.Sa découverte remonterait à la préhistoire. La légende veut qu'un nomade transportant du lait dans une poche faite de l'estomac d'un mouton aurait remarqué que le lait avait caillé.

La troisième phase est l'égouttage, étape de séparation du caillé (solide, qu'on brise éventuellement avec un «tranche-caillé») et du lactosérum (liquide).

La quatrième est celle du moulage, c'est-à-dire pose du caillé (parfois après découpe, brassage voire même cuisson des grains de caillé) dans un moule qui va donner sa forme future au fromage.

La cinquième est le salage, qui peut être fait dans la masse (salage des grains de caillé avant même le moulage), en surface (salage à sec) ou dans un bain de saumure. Il complète l'égouttage et contribue à la formation de la croûte.

Enfin, la dernière étape est celle de l'affinage (digestion enzymatique du caillé sous l'action des agents coagulants et des microorganismes).

... pour des produits variés

Chaque région avait sa technique, chaque berger de haute montagne ses habitudes de fabrication. Ces techniques, mais aussi la saison de collecte du lait, le climat, la qualité des sols, des patûrages et des animaux laitiers influent sur l'apparence, le goût et la saveur du fromage, pour en créer une infinie variété.

A partir du XVIe siècle, on commence à appeler dans l'Est de la France «fruitière» l'endroit où se préparent les fromages. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, des coopératives agricoles se multiplient, collectant le lait des exploitations pour le transformer en beurre et en fromages, et prennent le nom de fruitière sur l'ensemble du pays. Les paysans (ou des itinérants que l'on appelle «collecteurs») y portent leur lait dans des bidons de vingt litres. L'apparition de fruitières de grande taille autour des années 1900 va industrialiser les processus et transformer la plupart des artisans fromagers en ouvriers.

Aujourd'hui, la production française de fromage est de près de 2 millions de tonnes par an, plus de 90 % de la production étant réalisée à partir de lait de vache, le reste se partageant entre lait de chèvre puis lait de brebis.

Saviez-vous :

Le mot fromage apparaît au XIIIe siècle mais ne commence à être d'usage courant pour désigner tout produit résultant du lait caillé et de la présure qu'à partir du XVIe siècle. Il vient du latin formaticum, signifiant qu'il est réalisé dans un moule (forme).

LE GALÉRIEN

En théorie, le galérien est un marginal puisqu'il est un criminel de droit commun condamné à ramer sur les galères du roi basées à Marseille ou à Toulon, suivant les époques, en attendant de devenir un bagnard. Dans la réalité, tous les rameurs ne sont pas des criminels...

Un malheureux enchaîné

Les galériens composent la chiourme des galères jusqu'à la réunion du corps des galères en France à celui des vaisseaux en 1748, date à laquelle le galérien français se mue en bagnard après avoir été un forçat contraint de ramer «par force» (Furetière). Pourtant, au départ, tous les rameurs ne sont pas criminels : il y a des esclaves, essentiellement musulmans, des Barbaresques (appelés à tort «Turcs»), que l'on punit ainsi de leurs razzias provençales et languedociennes, notamment à l'époque de la foire de Beaucaire. A ces pirates et corsaires des régences, Tripolitains, Tunisiens, Algériens, Salétins, s'ajoutent jusqu'à François Ier des hommes libres, rameurs volontaires : les bonnevoglies.

Une main-d'œuvre gratuite et robuste

Ce n'est qu'à partir de 1544 que les galériens sont des délinquants, le roi exigeant de ses parlements qu'ils condamnent aux galères plutôt qu'à mort afin de peupler les chiourmes levantines d'une main d'oeuvre gratuite, jeune, robuste et enchaînée (le plus souvent à vie) à son banc de souffrance et d'infâmie où l'effort déployé impose à chacun de consommer jusqu'à dix litres d'eau par jour !

Ces condamnés s'ajoutent aux esclaves et bonnevoglies mais ne remplacent ces derniers qu'à partir de Colbert. Les esclaves sont achetés à Majorque, à Gênes, à Marseille et surtout à Malte ou à Livourne où Anton-Paolo Franceschi de Cannelle de Centuri — le plus riche des Corses de son temps (dit-on) — possède en permanence quatre cents esclaves mis régulièrement en vente sur le marché livournais dans les années 1685/1695. Au sein d'une chiourme cosmopolite, aux crânes rasés, à la casaque rouge, on trouve également des chrétiens orthodoxes, Grecs, Albanais, Russes, Polonais, achetés à Constantinople ; des Lorrains, Savoyards, Suisses, Allemands, vendus par leurs pays ; des Noirs dont la couleur — inconnue d'elles — stupéfie les religieuses dunkerquoises lorsqu'une galère louis quatorzienne s'aventure en Ponant : elles ne purent s'empêcher de frotter leurs bras pour voir s'ils déteignaient I Au milieu de ces esclaves, de ces auteurs de crimes de sang, de ces déserteurs, voleurs, faux-monnayeurs, faux-saulniers et contrebandiers du tabac, quelques vagabonds, mendiants, déviants sexuels se demandent ce qu'ils sont « venus faire dans cette galère » ?

Mais que dire des trois mille protestants condamnés à ramer entre la révocation de l'édit de Nantes (1685) et la mort de Louis XIV (1715) ? Hommes de foi et du Désert, venus grossir les rangs des trente huit mille galériens qui arrivent à Marseille entre 1680 et 1715 à l'issue d'un éprouvant voyage — « la chaîne » —, ils ternissent d'une ombre douloureuse l'éclat du règne du Roi-Soleil.

Un monde à part

Contrairement à une idée reçue, les galériens et les officiers des galères n'appartiennent pas à la marine royale proprement dite. Ils constituent un monde à part placé sous l'autorité du général des galères. Celui-ci est grand officier de la Couronne, comme l'amiral de France sous l'autorité duquel il exerce sa charge. Ses pouvoirs, précisés en 1562 par Charles IX, sont beaucoup moins importants que ceux de l'amiral. Néanmoins, de par sa naissance (grand seigneur de Cour, voire prince légitimé ou maréchal de France), il est un personnage considérable, régulièrement en conflit avec son collègue, l'amiral du Levant. Il se prétend en effet amiral de Provence et du Levant et, sous Colbert encore, en 1669, porte le titre de lieutenant général ès mers du Levant comme ses prédécesseurs.

Le généralat des galères disparut en 1748 à la mort de son dernier titulaire, le grand prieur d'Orléans, fils naturel du Régent, resté en fonction plus de trente ans, et le corps des galères estimées obsolètes fut alors réuni à celui des vaisseaux.

Saviez-vous :

La galère reste dans les mentalités collectives synonyme d'effort (« une vie de galère », « quelle galère », « c'est la galère ») et de prison.

LE GARDIEN DE PHARE

Héros tragique de la lumière, bravant avec abnégation et courage les éléments déchaînés, le gardien de phare a souvent fait l'objet de légendes et de mythes. Cependant, la dure réalité de son métier et son existence quotidienne sont loin de cette image idéalisée.

Des feux dans la nuit

Les quelques phares romains de Gaule disparaissent au Moyen Âge où ne subsistent que des feux épisodiques. Sous l'Ancien Régime, on construit des phares aux endroits les plus dangereux (dont le somptueux phare de Cordouan). Mais c'est au XIXe siècle que le développement du trafic maritime et des techniques relance la construction : 24 feux en 1800, 361 en 1883. Les progrès portent surtout sur les modes de combustion. Les premiers foyers allumés en plein air avec des combustibles peu performants et chers (goémon, bois, huiles, charbon) sont remplacés par des feux sous lanterne avec des mèches à huile. La lentille de Fresnel, expérimentée en 1823 au phare de Cordouan, révolutionne l'éclairage.

L'occupation devient une profession

Les premiers gardiens apparaissent sous l'Ancien Régime. Auparavant, les feux sont allumés par les habitants des côtes ou par quelques moines qui entretiennent, sur les murs de leur abbaye, des feux intermittents. Les gardiens sont recrutés par des compagnies à qui l'État confie par adjudication la gestion des phares. Celles-ci paient très mal leurs employés… et ceux-ci économisent leur peine. Quand chaque nuit, il faudrait monter une tonne de bois sur son dos pour entretenir le foyer, le gardien se contente d'allumer le soir et d'aller se coucher… Les navires doivent alors tirer le canon pour le réveiller. En 1792, le service des Balises et des Phares rédige des règlements et demande la tenue de carnets de veille : les gardiens doivent alors savoir lire et écrire. Ils deviennent fonctionnaires en 1839. Agents inférieurs des Ponts et Chaussées en 1853, ils sont dirigés par le gardien-chef et contrôlés par les ingénieurs.

L'entretien d'un phare reste longtemps considéré comme une occupation plus qu'une véritable profession, et la notion de service public n'apparaît qu'à la fin du XVIIIe siècle. Bien que ce soit interdit, beaucoup de gardiens exercent une autre activité. D'où les difficultés constantes à imposer discipline, ponctualité et assiduité. Pour responsabiliser cette profession, on recrute prioritairement d'anciens militaires et on multiplie inspections, règlements et punitions.

La vie dans les phares

Alors que, jusqu'en 1850, les gardiens logent en dehors des phares, les nouveaux phares prévoient des logements pour les gardiens et parfois leur famille. L'obligation de résidence éloigne les familles des villages et des écoles. L'isolement reste un des problèmes majeurs du gardien, surtout en mer. Certains restent bloqués plusieurs mois dans un tête-à-tête parfois agressif avec leurs collègues. La plupart des «couples» de gardiens fonctionnent bien. La relève, synonyme de délivrance mais aussi d'accidents, est un temps fort de leur vie.

Le ravitaillement assuré par des pêcheurs payés au forfait est aléatoire et le manque de produits frais provoque scorbut et problèmes gastriques. L'humidité et le froid causent infections pulmonaires et rhumatismes. Mais le fléau principal reste l'alcool.

Malgré ces difficultés, les gardiens sont les plus mal payés des fonctionnaires. Quant à leurs femmes, qui souvent les secondent ou les remplacent à leur décès sans avoir droit au titre de gardien (Eugénie Matelot est la première à l'obtenir en 1911), elles touchent encore moins. Les ingénieurs accordent parfois des primes et des indemnités, auxquels s'ajoutent les pourboires des premiers touristes.

Les feux sont automatisés dès la fin du XIXe siècle, le nombre de gardiens de phare diminue sensiblement tandis que leur formation et leurs conditions de vie s'améliorent.

Saviez-vous :

À partir de 1850, les phares prévoient des logements. Mais exigus et trop remplis, ils engendrent promiscuité et tensions. Ainsi, en 1894, le phare de Creac'h n'abrite pas moins de six couples et trente enfants !

Carling

SURNOM

Die Karlinger Mistbauern
=
les paysans souillards

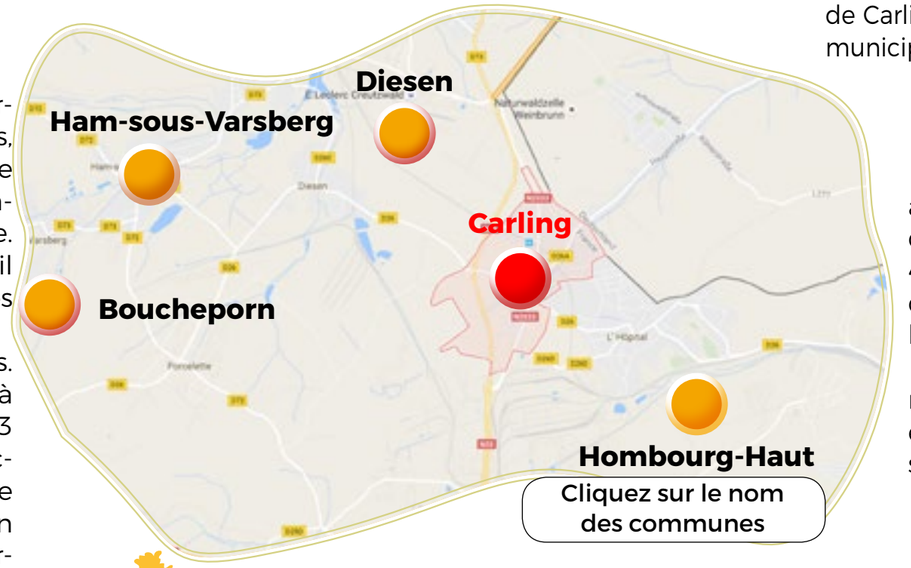
Ce village a été bâti au sud de la grande forêt du Warndt, en 1716, et concédé à des colons par Charles - Louis, comte de Nassau - Sarrebruck. Par le traité du 26 novembre 1770, il donna Carling à la France et reçut en compensation Emmersweiler et Baerendorf près de Fénétrange. Louis XV réunit ce village à la baronnie d' Uberherrn qu'il avait créée, en 1767, pour son médecin François - Charles Richard, né à Obersierck (+ 1789).

En 1728, on compta à Carling 12 et en 1756 22 maisons. En 1801, Carling était déjà une petite localité avec 203 habitants. Grâce à l'extraction de la houille, ce village avec ses 2.020 habitants en 1954, est devenu un important bourg.

Mais Carling a gardé très longtemps son aspect rural et ses habitudes paysannes; malgré l'industrie qui modernise tout, les tas de fumiers devant les maisons continuaient à exister. Voilà pourquoi, le voisinage a conféré aux gens de Carling le surnom « Die Mistbauern «, terme dépréciatif pour : paysans qui se souillent dans leur mare à fumier.

Réf. Liste de M. C. B.

Vue panoramique



A VOIR

- Église Saint-Pierre 1768
- Chapelle au lieu-dit Moulin Haut construite en 1914
- Croix de choléra

HISTOIRE

Carling est fondé en 1714 par le comte de Sarrebruck Charles-Louis de Nassau (Karl-Ludwig von Nassau en allemand), dont il porte le nom : Karlingen. Le 25 août 1716, il autorise six habitants19 à défricher ses terres, les mettre en culture et construire des maisons à un emplacement situé au lieu-dit du Flachsweyer (étang du lin).

Le roi de France Louis XV réunit Carling à la baronnie d'Überherrn, qu'il a créée en 1767 pour son médecin le baron François-Marie-Claude Richard de Hautesierck. Il percevait annuellement des impôts de la part des Carlingeois. La baronnie comprend les villages cédés par Sarrebruck en 1766, à savoir Wilhelmsbronn, Diesen et une partie de L'Hôpital.

En 1770, Louis, prince de Sarrebruck, cède à la France le village de Carling, Le décret impérial de Napoléon I[er], en 1812, réunit la commune de Carling à celle de L'Hôpital. Vingt-cinq ans plus tard, les conseillers municipaux demandent la séparation qui n'aboutira qu'en 1894.

BLASON

Ecartelé : au 1 d'azur à trois fleurs de lys d'or, au 2 de gueules au puits de mine d'or. au 3 de gueules à la tour de réfrigérateur d'or, au 4 d'azur semé de croisettes d'argent, au lion de même, armé, couronné et lampassé d'or brochant.

Au 1 et 4, les armes de France et de Nassau-Sarrebruck rappellent que le comte de Nassau céda Carling à la France, par échange, en 1770. Le puits de mine et la tour de réfrigérateur symbolisent les activités industrielles de Carling.

Chapelle au lieu dit Moulin-Haut

Boucheporn

Vue panoramique

SURNOM

Die hämbische Kepp (Hainbuchen-Köpfe)
=
les fortes têtes

L'épithète « hämbisch « vient de « Hainbuche « = charme, arbre plein d'expansion et de vitalité, dont le bois est très dur, solide et ne se fend que difficilement. On compare les habitants de ce village avec cette essence de bois en raison de leur comportement opiniâtre, inflexible et intraitable.

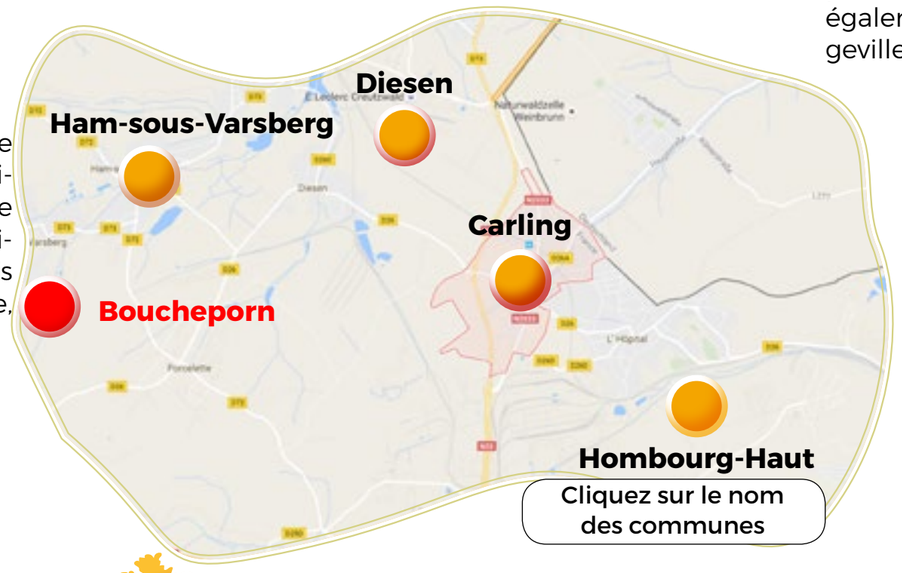
Réf. Dusanus, Volkshumor - Liste de M. G. B.

Une rebouteuse réputée

Dans son « Petit Dictionnaire des Traditions populaires du Pays messin «, page 636. R. de Westphalen cite une femme de Bouchepom qui se voue avec beaucoup d'habilité à la guérison des foulures, des déboitements, des cassures et dss nerfs sautés et foutus.

Ayant demandé le Maire de cette commune, M. Nicolas Colbus, de nous fournir quelques renseignements sur cette personne, il nous a très volontiers communiqué qu'il s'agit de Mme Marie-Thérèse Clément, née Humbert, décédée à Bouchepom le 24 avril 1912, à l'âge de 81 ans.

Réf. de Westphalen, Petit Dictionnaire, p. 636



A VOIR

- Traces de villa romaine

- L'église paroissiale Saint-Remi est construite en 1770 : un retable en pierre de Jaumont, qui date du XV[e] siècle

- La façade de l'ancien ossuaire du village, datant de 1846

HISTOIRE

Le site est occupé depuis l'Antiquité, il s'agit d'un centre important de production de céramique sigillée durant la période romaine.

Les terres de Boucheporn appartinrent, en partie, aux seigneurs de Créhange du xiv[e] siècle jusqu'en 1688, quand elles furent cédées à Abraham Mangin puis à la famille George, de Metz. À la suite du mariage de Nicole George, fille de Jean George, trésorier de France, avec Claude-François Bertrand, conseiller au parlement de Metz (1708), la moitié des terres de Boucheporn devinrent possession des Bertrand de Boucheporn, l'autre moitié appartenant à un frère de Nicole George, Jean Gabriel George de Lesseville .

Les armes de la famille Bertrand de Boucheporn sont rappelées dans le blason du village de Boucheporn, qui reprend également, au premier quartier, les armes de l'abbaye de Longeville-lès-Saint-Avold, dont le village dépendait au Moyen Âge

BLASON

Ecartelé : au I, -de gueules à trois glands d'argent, aux 2 et 3 d'azur à trois annelets entrelacés d'or, au 4 d'azur à la pomme de pin tigée et feuillée d'argent.

Armes de la famille Bertrand de Boucheporn, à laquelle appartenait la seigneurie au XVIII* siècle ; la brisure du premier quartier, aux armes de l'abbaye de longeville-lès-Saint-Avold, rappelle que Boucheporn dépendait de ce monastère.

Le monuments aux morts

Diesen

SURNOM

Die Wasserenten
=
les canards (nageurs)

Cette comparaison fait allusion au sport favori de la jeunesse de cette grande localité, érigée en commune le 1er janvier 1954.

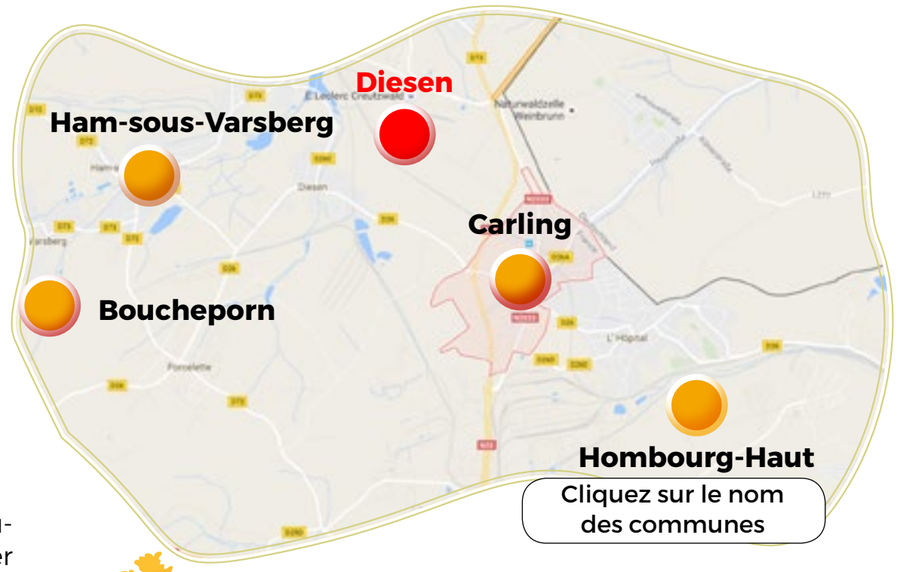
L'étang de Diesen au N.E. de Porcelette (23 ha.) est pendant la belle saison le rendez-vous de beaucoup de Diesenois.

Réf. Liste de M. Ch. B

Hargârter Wind, La hâblerie de Hargarten,
Krizwäller Hoffart, L'orgueil de Creutzwald,
Dies'ner Geld L'argent de Diesen
Reglere de ganze Welt. Gouvernent tout le monde.

Réf. Dusanus, Volkshumor

L'église Notre Dame de la Paix en 1958



A VOIR

- Église paroissiale Notre-Dame-de-la-Paix construite en 1958-1959 sur les plans de l'architecte Ch. Sommermatter

- Église évangélique mennonite

HISTOIRE

Diesen est citée pour la première fois en 1422. A l'origine elle était composée de deux communes : Diesen-Haut et Diesen-Bas.

Ces dernières faisaient partie de la baronnie d'Überhern située dans la Sarre dans l'actuel district de Sarrelouis.

En 1713, Diesen fait partie du comté de Sarrebruck créé en 1080 comme état vassal de l'évêché de Metz, démembré au XIV[e] siècle pour former entre autres le comté de Deux-Ponts et c'est en 1801 qu'il fut annexé par la France. Actuellement ce territoire est réparti entre l'Alsace, la Lorraine et la Sarre.

Diesen a été rattaché à Porcelette de 1811 à 1953.

BLASON

Ecartelé au 1 de gueules à la lampe de mineur d'argent, allumée du champ, au 2 d'azur semé de billettes d'or, au lion couronné du même brochant sur le tout, au 3 d'azur à une fleur de lys d'or, au 4 de gueules à la tour de réfrigérateur d'argent.

La lampe de mineur et la tour de réfrigérateur symbolisent l'extraction de la houille, et la centrale électrique Emile-Huchet. Le lion rappelle les comtes de Nassau-Sarrebruck, qui cédèrent Diesen à la France.

Le temple

Ham-sous-Varsberg

L'église- Restaurant Joh. Jager

HISTOIRE

Une occupation ancienne est attestée par la découverte d'une nécropole romaine. Au Moyen Âge, la région est le berceau de la puissante seigneurie de Warsberg, dès le xie siècle. Deux châteaux perchés permettaient de contrôler les vallées du Warndt. Le sire de Warsberg ayant soutenu Antoine de Vaudémont contre René d'Anjou lors de la bataille de Bulgnéville, René dévaste alors les deux châteaux.

Le vieux Warsberg, situé sur l'actuel ban du village voisin de Varsberg, n'est pas relevé. Devenu un repaire de brigands, il est détruit sur ordre de l'évêque Conrad II Bayer de Boppard. Lenouveau Warsberg est reconstruit pour sa part et demeure à la famille de Varsberg jusqu'en 1834, quand les sires de Varsberg se retirent en Autriche.

SURNOM

Die Mooken
=
les crapauds

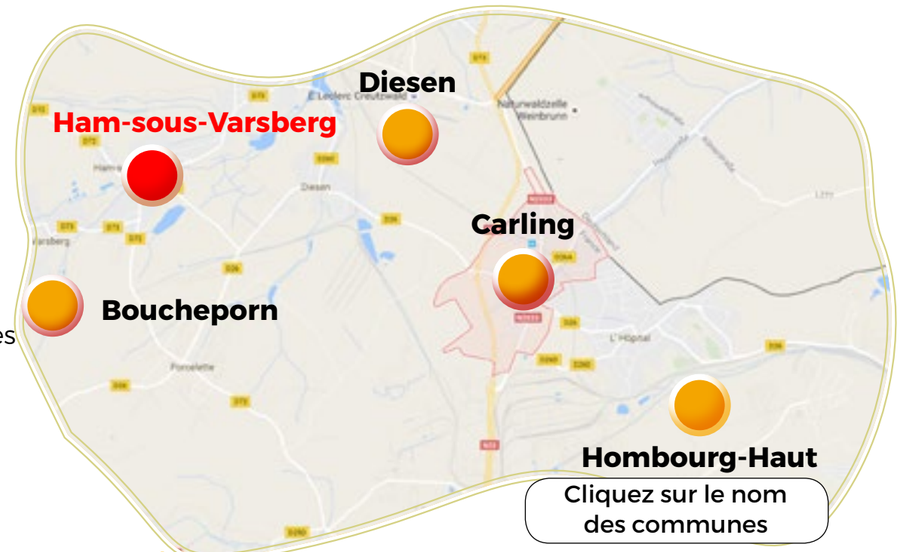
Ce surnom est donné habituellement à des personnes laides de petite taille, mais de forte corpulence.

Réf. Dusanus, Volkshumor

Hamer Mooken,	Les crapauds de Ham,
Die schissen in den Trogen,	Qui chient dans l'auge,
Die schissen in das Butterfass.	Qui chient dans la baratte.
Donner je !	Tonnerre de Dieu
Wie rappelt das	Comme ça fait du bruit

Il parait que cette strophe a pour origine un fait arrivé, il y a plus d'un siècle. — Un jour, une ménagère, un peu myope, a pris de l'eau dans son puits et en a rempli sa baratte afin d'expurger le petit-lait. Ce n'est que le lendemain qu'elle s'est aperçue que l'eau venant du puits était remplie de têtards de crapauds.

Réf. Dusanus, Volkshumor



Cliquez sur le nom des communes

BLASON

De sable au lion d'argent, couronné d'or, tenant un javelot d'or.

Armes des seigneurs de Varsberg, auxquels appartenait Ham, brisées du javelot de saint Lambert, patron de la paroisse.

A VOIR

- Le premier château, qualifié de Vieux château en 1258.Il se trouvait sur une colline allongée dite Geisberg

- Le deuxième château de Varsberg appelé aussi le grand Wernesperg

- L'église paroissiale, de style église-grange, est construite en 1820. Dédiée à saint Lambert

- La chapelle, située à proximité de l'église, date de 1663.

Monument aux morts

Hombourg-Haut

SURNOM

Die Humeriche Eicherte

les écureuils de Hombourg

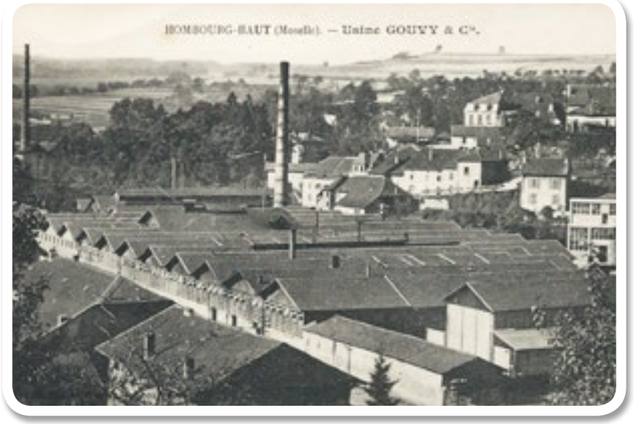
D'habitude, on applique ce surnom à des gens qui habitent dans une région forestière, où ces plaisants petits rongeurs sont très nombreux. Ajoutons que cette localité a la plus grande étendue boisée du canton.

Réf. Liste de M. J. R.

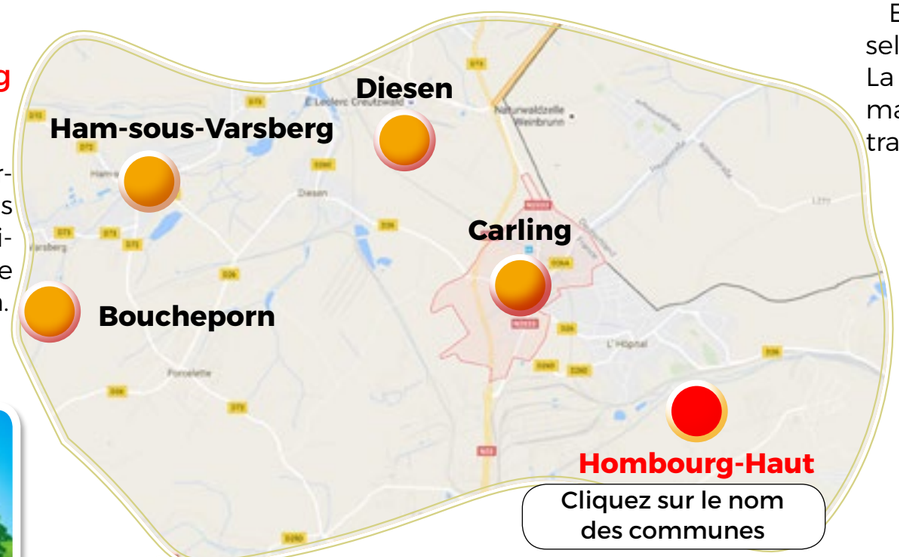
Bachwasser !
=
eau de ruisseau !

Cet appellatif veut rappeler que les anciennes générations de ce lieu ont bien souvent pris le petit ruisseau de la Rosselle comme décharge publique, ce qui a créé bien des inconvénients.

Réf. Liste de M. B. B.



Les usines Gouvy



A VOIR

- La «Vieille porte» : ancienne porte fortifiée vestige des fortifications de la ville
- Vestiges du château de Hombourg-Bas
- Château d'Hausen (XVIII[e] siècle) (Mairie)
- Tombe de Théodore Gouvy
- Chapelle Sainte-Catherine (vers 1260) ; travées gothiques

HISTOIRE

L'évêque de Metz Étienne de Bar posséda et le château, appelé Altburg et devint le siège d'une seigneurie épiscopale ou avouerie, qui restera la propriété des prélats messins jusqu'au XVI[e] siècle.

Obsolète, le vieux château fut vendu en 1270 à Jacques de Varsberg. Un nouvel évêque, Jacques de Lorraine, jeta son dévolu sur la longue colline voisine pour y construire, sans doute à partir de 1245, un nouveau et formidable château qui étonna les contemporains qui le nommèrent « la guérite du monde » ou « le miroir de beauté ».

En 1572, la seigneurie de Hombourg fut vendue à Henri, duc de Guise, mais en 1581 elle entra dans le giron du duché de Lorraine sous Charles III.

En 1758, Charles de Wendel installa une forge sur la Rosselle, point de départ de la vocation industrielle de la ville. La famille d'Hausen prit la relève sous le premier empire. Les maîtres de forge sarrois, Gouvy en rachetant l'usine en 1850, transformèrent leur établissement en une aciérie.

BLASON

De gueules à la crosse épiscopale d'or accompagnée de deux alérions d'argent.

Armes traditionnelles. La crosse et les alérions rappellent Jacques de Lorraine, évêque de Metz, fondateur de la ville.

Le Papermuhl

Blies-Guersviller

SURNOM

Ecart : Blies - Schweyen

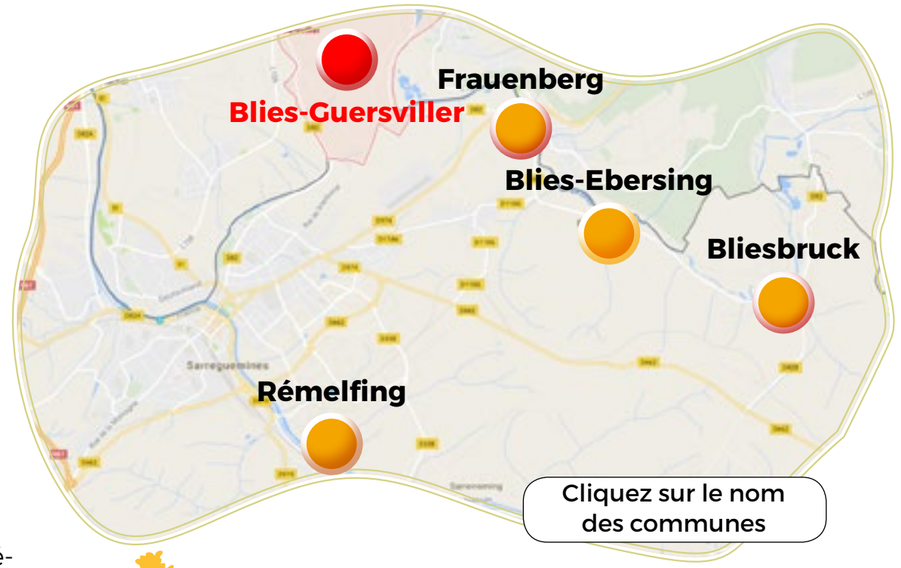
Die Schweyerer Kihdieb' (Kuhdiebe)
=
les voleurs de vaches de Schweyen

Parmi les troupes indisciplinées des Rustauds qui, au début de 1525, pillèrent le couvent des Wilhelmites à Gräfinthal, se trouvaient beaucoup de paysans de la plupart des villages de l'autre côté de la frontière. On leur reprochait, à cette époque, d'avoir fait sortir les bêtes à cornes des étables du couvent pour les conduire chez eux.

Après 5 siècles, cette opinion est si bien ancrée dans la mémoire, qu'on emploie encore de nos jours le terme précité non seulement pour caricaturer les gens de Blies-Schweyen, mais pour l'ensemble des Lorrains.

Réf. Dr. Lehnert, Von saarländischem Volkshumor
« Le Courrier de la Sarre « du 7 - 8 janvier 1956

Multi-vues



A VOIR

- Église Saint-Quirin ; sous la tour massive il y a l'ancien chœur XIV[e] siècle

- Église Saint-Eustache 1842 de Blieschweyen

HISTOIRE

Blies-Guersviller est un village de l'ancienne province de Lorraine, dépendant de la châtellenie de Sarreguemines et possession de l'abbaye des prémontrés de Wadgassen (Saarland).

L'ancien village de Blieschweyen, qui dépendait de la seigneurie de Blieskastel puis de la baronnie de Welferding, fut entièrement détruit au cours de la guerre de Trente Ans. Ce dernier est absorbé par Blies-Guersviller en 1811.

Le hameau de Blies-Schweyen est à lui seul plus grand que le chef-lieu.

BLASON

D'azur semé de fleurs de lys d'or, à la bande de gueules chargée de trois alérions d'argent.

Armes de l'abbaye de Saint-Denis qui possédait le village au VIIIe siècle. La bande de gueules évoque le duché de Lorraine, dont Blies-Guersviller a fait partie jusqu'à la Révolution.

Etang du Cygne

Bliesbruck

SURNOM

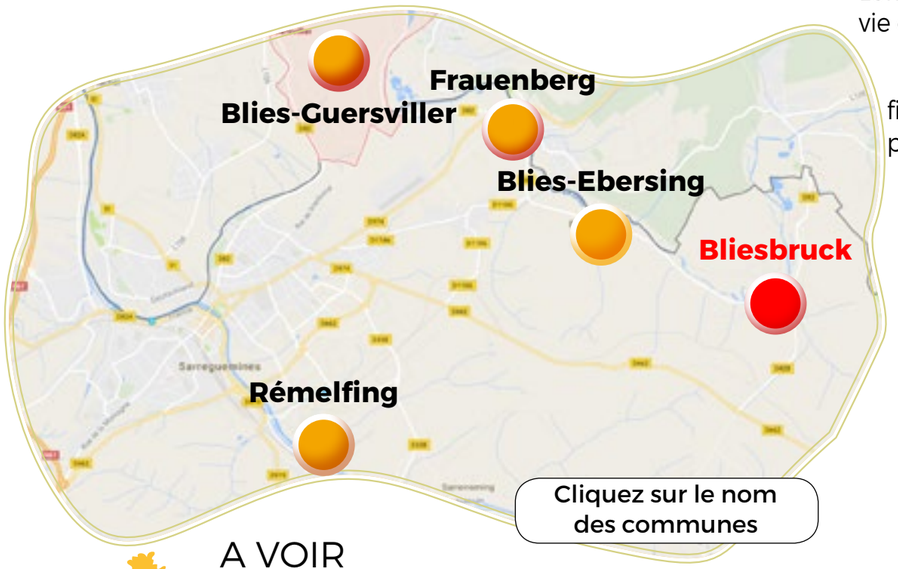
Ecart : Hermescappel

Die Kaïwle
=
les voleurs de vaches de Schweyen

L'origine exacte de cette appellation qu'il faut chercher dans une dispute d'avant 1870 à cause d'un veau perdu à Wiesviller et retrouvé dans cette agglomération n'est plus connue.

Réf. Renseignement donné par M. F. R.

L'église - L'épicerie - La gare



A VOIR

- Thermes de Bliesbruck, I[er] siècle
- Parc archéologique européen de Bliesbruck-Reinheim
- Ancienne gare
- Ermitage et chapelle de Hermeskappel XVII[e] siècle
- Église Sainte-Catherine

Sommaire Revue 40

HISTOIRE

Bliesbruck est traversé par plusieurs ruisseaux (Schlierbach, Steinbach, Muhlbach, Burbach et Huhnerbach) et la rivière appelée Blies, qui prend sa source en Allemagne et se jette dans la Sarre à Sarreguemines.

Si le nom du village n'apparaît qu'en 1131 (Blysebrucken, signifiant « pont sur la Blies). Une importante agglomération gallo-romaine a été découverte (notamment des thermes), étudiée au sein du Parc archéologique de Bliesbruck-Reinheim né en 1989.

Au XII[e] siècle, la famille des chevaliers de Brucken règne sur le village et y fait construire un château, surnommé Das Alte Schloss, située sur la colline de la Hardt, surplombant la vallée de la Blies. Territoire de la seigneurie de Bitche, Bliesbruck intègre le duché de Lorraine en 1570. La guerre de Trente Ans (1618-1648) bouleverse la vie du village (destructions, pillages, épidémie).

Après la Révolution, Bliesbruck devient un village-frontière. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, le village est détruit à 90 % par les bombardements de l'armée américaine.

BLASON

Losangé de gueules et d'argent.

Armes de la famille de Brücken, qui tire son nom du village de Bliesbruck et lui a donné ses premiers seigneurs au Moyen âge.

La Blies

Blies-Ebersing

Batterie fanfare de Blies-Ebersing

HISTOIRE

Blies-Ebersing était un village de l'ancienne province de Lorraine faisant partie du diocèse de Metz.

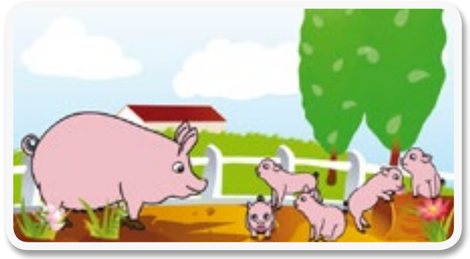
Le village fut détruit au cours de la guerre de Trente Ans.

Le village de Blies-Ebersing faisait partie jusqu'après la Révolution de la paroisse de Habkirchen, localité située aujourd'hui en Sarre.

En 1862, avait pour annexes les fermes de Wising-le-Grand et Wising-le-Petit.

SURNOM

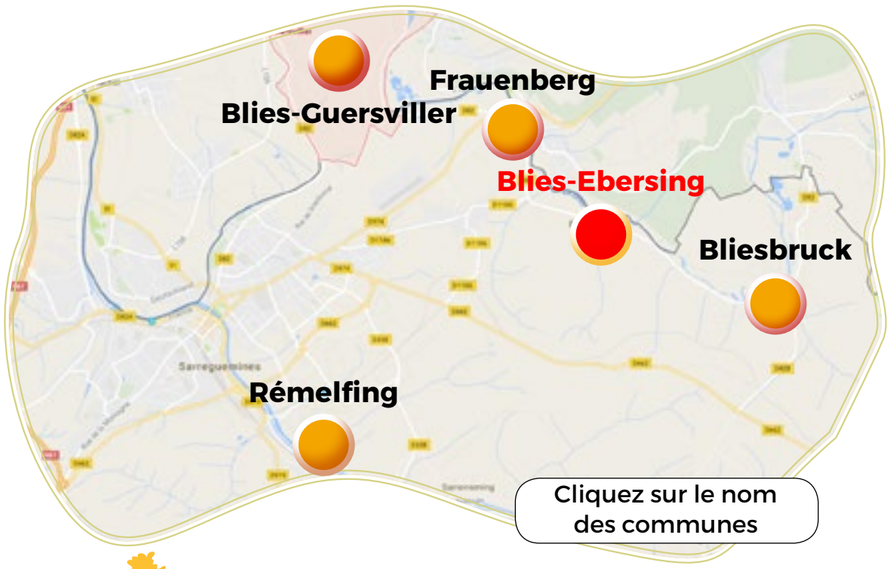
Die Mohren
=
les truies



C'est l'importance de l'élevage de porcs pratiqué autrefois dans ce village qui est à l'origine de cette appellation peu élégante.

Mentionnons aussi que le terme « Mohr « évoque, à part la voracité des truies, l'idée de la malpropreté ou du laisser - aller, comme ils se rencontrent fréquemment dans les porcheries.

Réf. Liste de M. Fr. R.

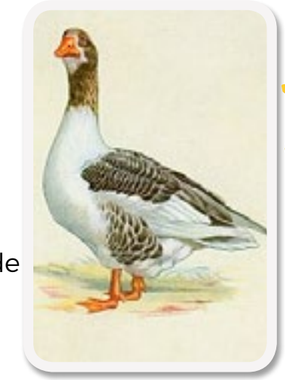


BLASON

Coupé ondé d'azur et d'or. ce dernier chargé d'un sanglier de sable, défendit d'argent.

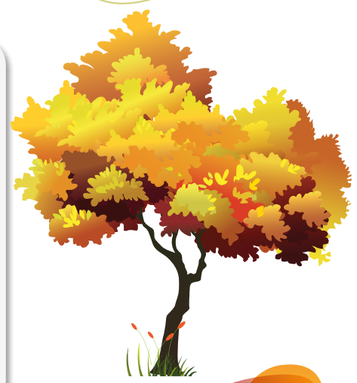
Armes parlantes inspirées par le nom de Blies-Ebersing: en haut la rivière de Blies, en bas un sanglier (eber).

Die Ganzerte (Ganse)
=
les oies



Cette appellation est synonyme de personnes niaises, ou sottes.

Réf. Liste de M. Fr. R.



A VOIR

- Nécropole du haut Moyen Âge
- Église Saint-Hubert 1874

Vue générale

Frauenberg

Vue sur la commune depuis le château

HISTOIRE

Frauenberg dépendait de l'ancien duché de Lorraine. La commune était une seigneurie dont le château s'appelait Frauenberg et le village Linterdingen.

Le château de Frauenberg (mentionné en 1370) appartint aux seigneurs de Sierck du XIVe siècle à 1471, puis aux seigneurs de Linange jusqu'au XVIe siècle. Il fut pris par les Suédois en 1633 et démantelé sur ordre de Richelieu.

La seigneurie fut donnée par la France aux seigneurs de Leyen (1681) ; achetée par Charles Gravier de Vergennes, le ministre de Louis XVI et baron de Welferding qui fut vendue en 1796.

SURNOM

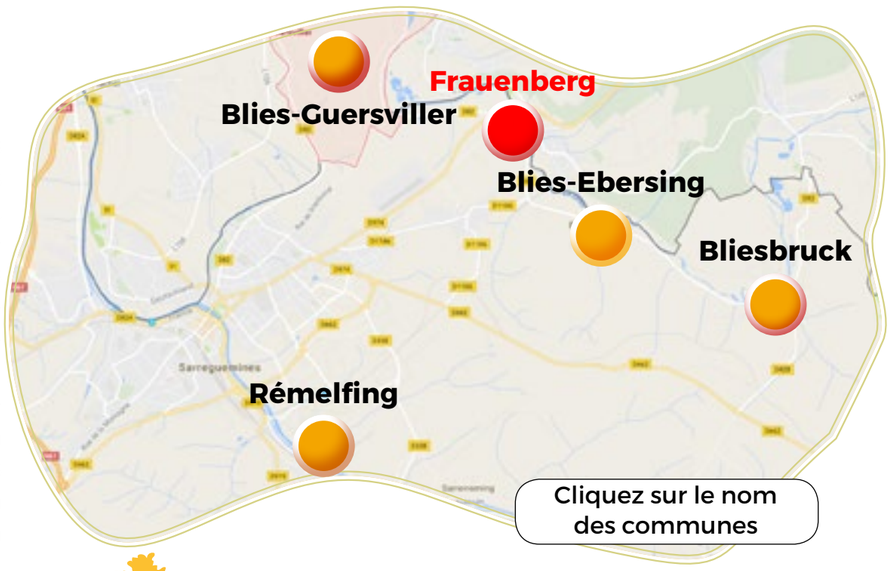
Hep! Hep! Hep!

C'est l'invective que les villageois des environs lançaient bien souvent au passage des marchands ambulants juifs de FRAUENBERG, reconnaissables à leur accoutrement distinctif.

Ce terme, encore employé, il y a près d'un siècle, est formé avec les initiales de « Hierosolyma est perdita « (Jérusalem a été perdue).

Il date du temps des premières croisades, où son inscription sur les fanions des guerriers constituait un moyen de stimulation et d'encouragement dans la lutte contre les Infidèles. Depuis longtemps ce mot est devenu injurieux à l'égard des Juifs.

Réf. Communication de M. G. S. Schrader, Bilderschmuck



BLASON

Ecartelé au 1 d'or à la bande de gueules chargée de trois coquilles d'argent; au 2, d'argent à la clé de gueules posée en pal; au 3, d'argent à la rose de gueules boutonnée d'azur barbée de sinople; au 4. d'or fretté de gueules.

Armes des anciens seigneurs: aux 1 et 2 les Sierck-Moncler, au 3 les Eberstein, au 4 les Dawn.

A VOIR

- Ruines du château de Frauenberg XIIIe siècle
- Église moderne Saint-Jacques-le-Majeur 1955 : pieta XVe siècle
- Chapelle de la Vierge (dite Haute)

Le cimetière israélite

Rémelfing

SURNOM

Die Igle (Igel)
=
les hérissons

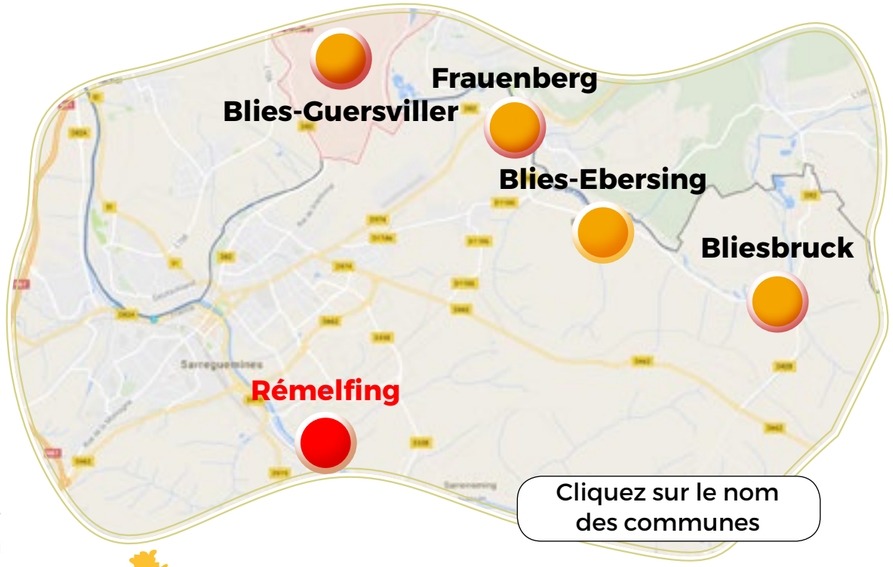
En langage populaire on désigne ainsi les personnes revêches, difficiles, peu abordables qu'on ne sait pas bien par où prendre.

Ce terme entre aussi dans des locutions qui s'appliquent à des buveurs : boire comme un hérisson; il a un hérisson dans le ventre, etc.

Le nom de cet insectivore se dit également d'un individu dont le nez « coule « et qui ne se mouche pas, car le hérisson, pour tenir la voie dans les broussailles, a l'habitude de faire couler du mucus nasal ou de la morve.

Réf. Dusanus, Volkshumor

Boulangerie Degou - Le château - Vue panoramique



HISTOIRE

Rémelfing dépendait de l'ancienne province de Lorraine, dans la châtellenie de Sarreguemines.

Steinbach était un écart de Remelfing, démoli en 1891 afin d'y construire une voie de triage.

BLASON

Ecartelé : aux 1 et 4 de gueules à deux clés adossées d'or accompagnées de deux croix de Lorraine d'argent; aux 2 et 3 d'azur à l'ancre d'argent accostée de deux étoiles du même.

Aux 1 et 4, abbaye de Saint-Pierre de Metz qui possédait anciennement Remelfing; aux 2 et 3, famille de Hausen, propriétaire au XVIII[e] siècle.

A VOIR

- Château du XVIIIe siècle construit à l'entrée du village, bel édifice, avec chapelle disparue au XIXe siècle le château et délabrés les dépendances transformés en logement

- Église Saint-Pierre 1853

L'écluse

Bickenholtz

SURNOM

Die Biwicken
=
les bouvreuils - les sots

En 1628, Louis de Guise, prince de Phalsbourg, fit essarter dans la forêt de Bickenholtz un large carré où il établit des colons venus de Fleisheim, Schalbach et d'autres localités. Le nouveau village fut dénommé en souvenir de son épouse, qui s'y était égarée à la chasse, d'abord Sainte Marie et plus tard Sainte - Marie de Bickenholtz. La Révolution française abrogea ce dernier nom en Bickenholtz.

Les « Accourus « furent gratifiés par leurs voisins du surnom de « Piwicken «, c'est-à-dire « bouvreuils «. Selon la terminologie allemande, les noms de « Piwicken « et « Gimpel « sont synonymes de dupe, niais, sot. — Or, ces colons, ayant quitté leurs habitations pour s'aventurer dans la forêt de Bickenholtz, méritaient-ils ce surnom ? Nous ne le savons pas.

Il est aussi possible qu'on a comparé les nouveaux habitants pauvres et misérables dans des accoutrements bigarrés aux « Piwicken «, c'est-à-dire aux bouvreuils, oiseaux au plumage multicolore qui peuplent les bois et taillis.

Réf. Liste de M. A. B.

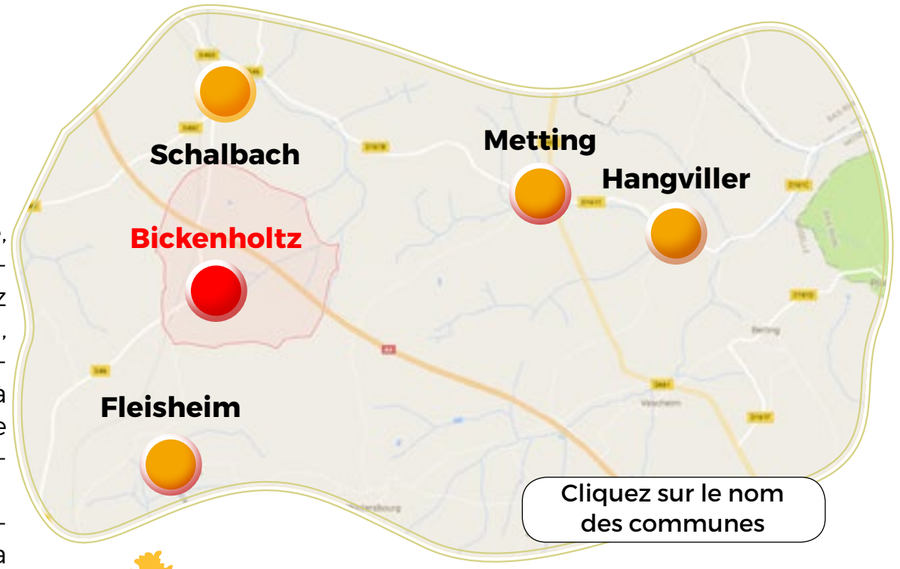
Restaurant Krummemacher - Ferme Kremer

HISTOIRE

Village créé en 1630 par le prince Louis de la principauté de Lixheim. Le lieu a subi de nombreuses appellations :

- Sainte-Marie (1630), Bictenkolz et Bickenholtz (1705),
- Pickholtz ou Bickerholtz (1719), Sainte-Marie dite Picholtz ou Bickenholtz (1779), Sainte-Marie-Bickenholtz (1782), Bukenholtz (1793), Sainte-Marie-de-Bickenholtz (1863).
- Bickeholz en francique lorrain.

Bickenholtz est desservi par les religieux Tiercelins de Lixheim en vertu d'un accord entre eux et le duc Léopold avec l'autorisation de l'évêque de Metz



BLASON

D'azur à la lettre M dl'argent, surmontée d'une couronne et accompagnée de trois roses, le tout d'or.

Emblèmes de la Sainte-Vierge, patronne de l'église, avec les roses de Lixheim, Bickenholtz ayant fait partie de cette principauté.

A VOIR

- Vestiges gallo-romains
- Église de la Nativité de la Vierge 1878
- Croix colonne 1744

Vue générale

Fleisheim

SURNOM

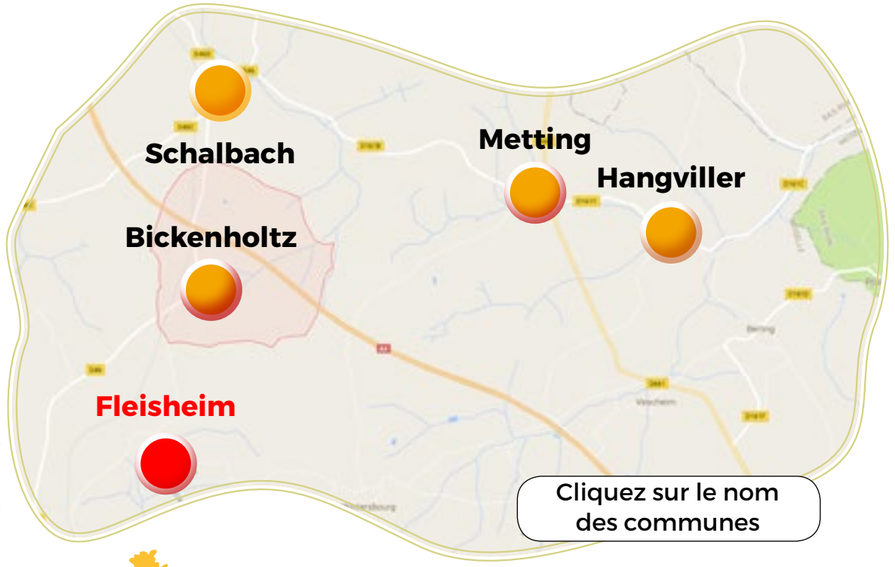
Quatrain

Nous les mendiants, nous les mendiants, avons la vie belle,
Si l'on nous donne beaucoup, nous la menons bien,
Si l'on nous donne peu, nous la menons avec rien;
Nous les mendiants, nous les mendiants, avons la vie belle.

Nous les mendiants, nous les mendiants, avons la vie belle,
A nous, on ne mange pas le seigle,
De nous, aucun bœuf ne casse ses cornes;
Nous les mendiants, nous les mendiants, avons la vie belle.

Ces strophes fort blessantes à l'égard des gens de Fleisheim sont le produit des rivalités religieuses entre villages voisins. Il se confirme que des colons, pour la plupart catholiques, s'établirent dans les ruines du village dévasté pendant la guerre de Trente ans et abandonné de ses habitants décimés par la peste. Ils végétaient, pour ainsi dire, au milieu d'une région protestante ce qui explique bien l'animosité d'autrefois qu'ils rencontraient un peu partout.

Restaurant Marschal - L'église



HISTOIRE

Domaine du prieuré, puis de la principauté de Lixheim. Village français depuis 1766.

BLASON

D'azur au gril d'or accompagné de trois abeilles du même.

Les trois abeilles sont un rappel du nom de la localité ; le gril est l'emblème de saint Laurent, patron de la paroisse.

A VOIR

- Vestiges gallo-romains

- Église de la Nativité de la Vierge 1878

- Église Saint-Laurent XIX^{e} siècle : ancien chœur XIV^{e} siècle ; mobilier XVIII^{e} siècle, buffet d'orgue XVIII^{e} siècle

L'église

Hangviller

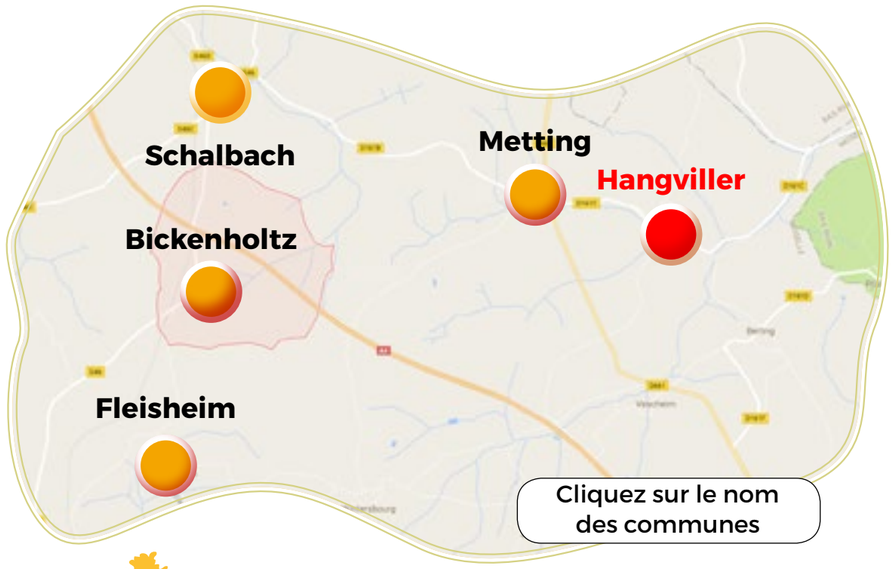
SURNOM

Die Schwitzer (Schweizer)
=
les Suisses

Après les destructions et les malheurs de la Guerre de Trente ans, beaucoup de colons suisses, de religion calviniste, s'établirent dans ce village qui était paroisse luthérienne de 1556 à 1649, ensuite filiale de Wintersbourg.

Réf. Dusanus, Volkshumor

L'église - L'école - Restaurant Wehrung



HISTOIRE

Ancien domaine de l'abbaye de Graufthal,, en Alsace, passa à la Réforme en 1556.

Hangviller a été rattachée à la France en 1661.

BLASON

Coupé de gueules au chevron ployé d'argent et d'or ù la crosse d'azur posée en pal.

Au chevron de l'ancienne famille seigneuriale de La Petite-Pierre, on a ajouté une crosse rappelant que l'abbaye de Graufthal avait des possessions dans la localité.

A VOIR

- Église luthérienne, rue de l'Église construite en 1777. Orgue classé monument historique et rénové en 2013. Albert Schweitzer y a fait un concert.

Rue des Tilleuls

Metting

SURNOM

Die Breï Büch (Breibäuche)
=
les ventres de bouillie

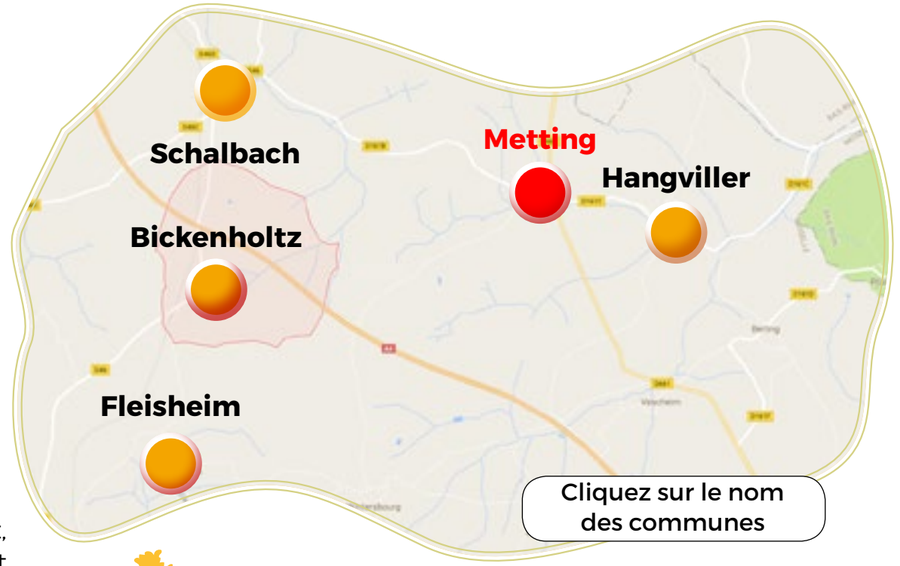
La bouillie, aliment préparé avec de la farine, du lait, assaisonné avec du sucre, du vin doux, des aromates et cuits ensemble jusqu'à ce qu'elle a une certaine consistance, e été autrefois plus répandue qu'elle ne l'est aujourd'hui. On la regardait comme excellent régal et on la servait comme telle dans tous les milieux.

La bouillie avait aussi ses détracteurs qui déclamaient contre « cette nourriture visqueuse et grossière qui fait de la colle et gonfle et obstrue les ventres «.

C'est le goût pour ce mets qui a donné aux gens de Metting le surnom de « Breï - Büch ».

Réf. Dusanus, Volkshumor

Restaurant de Peter Thomas



A VOIR

- Cimetière israélite construit en 1870
- Église Saint-Martin 1767 : clocher roman rond XII[e] siècle
- Église luthérienne, route de Schalbach construite en 1834

HISTOIRE

Le village dépendait de la seigneurie de Fénétrange-Geroldseck.

La seigneurie de Fénétrange relevait du Saint-Empire romain germanique.

Le seigneurie de Geroldseck fut l'avoué de l'abbaye de Marmoutier. Un avoué est un laïc chargé par l'évêque de défendre les droits des églises et des abbayes.

Introduction de la Réforme en 1565 ; l'église revint aux catholiques en 1685.

BLASON

Mi-parti d'argent semé de billettes d'azur, et mi-parti de sable à l'aigle contourné d'argent, becquée et membrée d'or.

Ce sont les armes des anciens seigneurs : à dextre les Fénétrange-Géroldseck, et à senestre les Nassau-Sarrewerden.

Rue Principale

Schalbach

Vue panoramique - La grotte - Restaurant Kettmann

HISTOIRE

Village de Lorraine dans la seigneurie de Fénétrange.

Introduction de la Réforme en 1563.

Diane de Dommartin y construisit une nouvelle église en 1604.

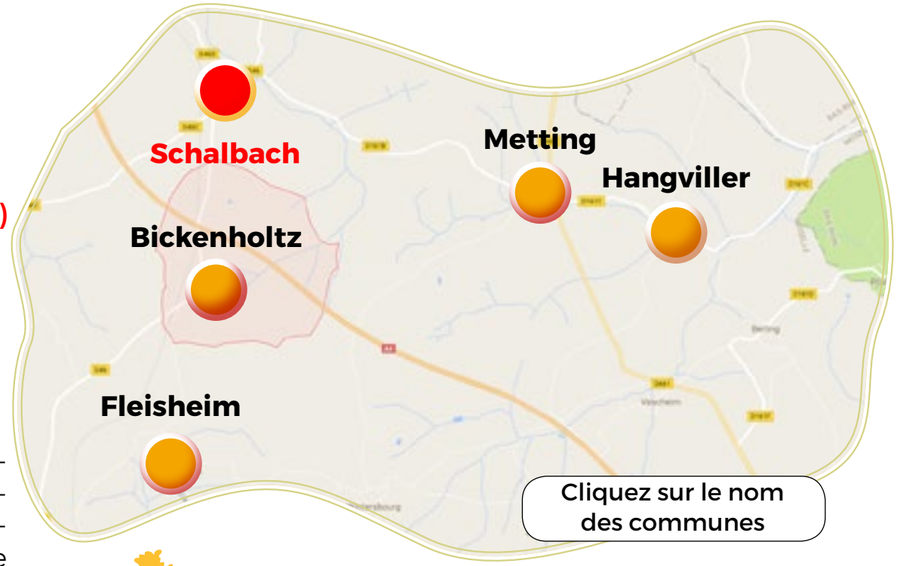
SURNOM

Die Stänbeck (Steinböcke)
=
les bouquetins

Le bouquetin a les mêmes habitudes et mœurs que le chamois; tous les deux appartiennent à une espèce voisine de notre chèvre domestique. Son existence dans nos régions n'est plus prouvée depuis Charlemagne. Il ne s'agit donc pas d'un vrai bouquetin, mais plutôt d'un bouc ou d'une chèvre.

Jadis, le terme de « Steinbock « était couramment employé dans le langage rustique pour désigner, soit une chèvre stérile ou de peu de rendement, soit un vieux bouc sans valeur ou, au figuré, pour caricaturer un homme barbu, mal soigné, procédurier, vindicatif ou entêté.

Réf. Dusanus, Volkshumor
Le Reichsland, p. 990



BLASON

D'azur à la fasce ondée d'argent, surmontée d'un ours rampant d'or.

Les comtes de Fénétranges étaient seigneurs du lieu, d'où la fasce. Elle est ondée pour évoquer un ruisseau (Bach). Enfin l'ours est l'emblème de saint Gall, patron de l'église.

A VOIR

- Vestiges gallo-romains : sarcophage, statues, villa
- Église Saint-Gall 1760, agrandie en 1829
- Église luthérienne, rue Principale construite entre 1839 et 1841
- Synagogue construite en 1802, aujourd'hui aliénée

Le cimetière israélite

Aulnois-sur-Seille

Le pont frontière

HISTOIRE

L'occupation du site remonte à la Préhistoire. Une nécropole mérovingienne a été mise à jour au début du XXe siècle. Les premières mentions du village apparaissent au XIIe siècle..

Au Moyen Âge, le pont d'Aulnois su la Seille revêt une importance capitale et son passage était assujetti à un droit de péage. Le village appartient au ban de Delme, un domaine épiscopal comprenant en outre les villages d'Alaincourt, Craincourt, Fossieux, Lemoncourt, Manhoué, Puzieux et Xocourt. À la fin du XIVe siècle, le ban est engagé par l'évêque de Metz, Raoul de Coucy, au duc de Lorraine.

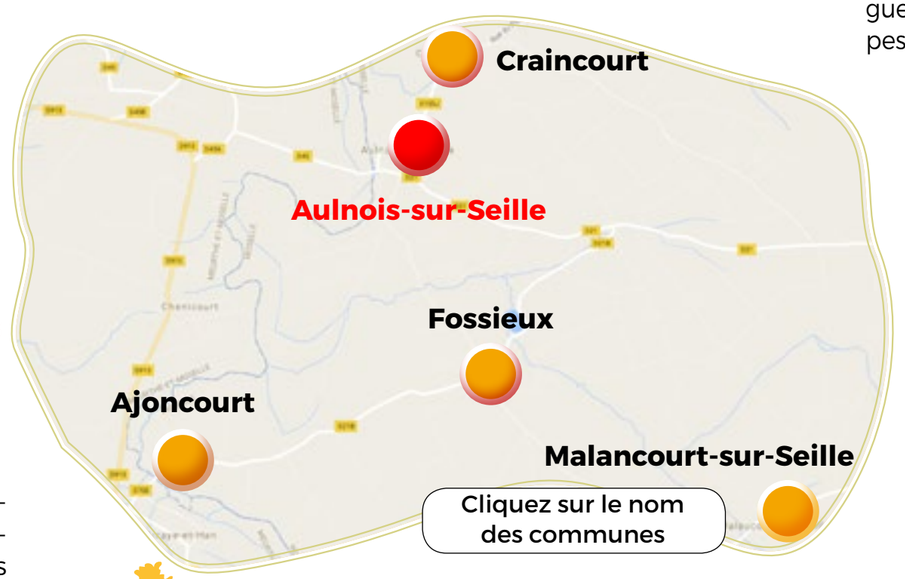
Siège d'une maison forte depuis le XIVe siècle (et non au VIIIe siècle comme l'indique certaines sources), le fief d'Aulnois relevait du marquisat de Pont-à-Mousson, qui souffrit beaucoup des rigueurs de la guerre de Trente Ans et subit la guerre, la famine et la peste. En 1635, Aulnois est en grande partie détruit.

SURNOM

Lés fihhes meusés d' Anôs
=
les fiers museaux d' Aulnois

Par plaisanterie, on donne aussi ce nom à la figure humaine; la qualification « fier « a ici la signification de hautain. Dans les environs d'Aulnois, on prétend que les gens de ce village, bouffis d'orgueil et de vanité, se dressent et en toutes occasions se donnent un air supérieur.

Réf. Evangile des Ivrognes (Version d'Attilloncourt)



BLASON

D'argent à la fasce de sable, au lion léopardé, de gueules en chef.

Ce sont les armes des plus anciens seigneurs d'Aulnois-sur-Seille au Moyen âge.

A VOIR

- Église Sainte-Croix
- Le château réhabilité pour accueillir un ensemble scolaire
- La chapelle de Malte

La Seille

Ajoncourt

La Grand'Rue - Auberge E. Chevreux

HISTOIRE

Village de l'ancien duché de Lorraine : Dépendait en 1594 de la prévôté d'Amance (bailliage de Nancy) ; puis en 1751 du bailliage de Nomeny. En 1411, Charles II, à la prière des habitants et de Jean d'Aunoy, seigneur en partie d'Ajoncourt, prit ce village sous sa protection et sauvegarde, moyennant une redevance d'un resal d'avoine et d'une poule par feu, payable au célerier d'Amance. Cette terre qui est qualifiée dans quelques titres de fief ancien des ducs de Lorraine avait pour seigneur en 1664 Christophe du Buchet,

Ajoncourt était une seigneurie de la famille du Buchet au XVI^{e} et XVII^{e} siècle. En 1765, Ajoncourt est cité dans les registres paroissiaux comme hameau du village voisin d'Arraye-et-Han. La commune ne possède pas d'église et relève en effet de la paroisse d'Arraye-et-Han.

Cette commune fut un poste-frontière allemand entre 1871 et 1914 et entre 1940 et 1944.

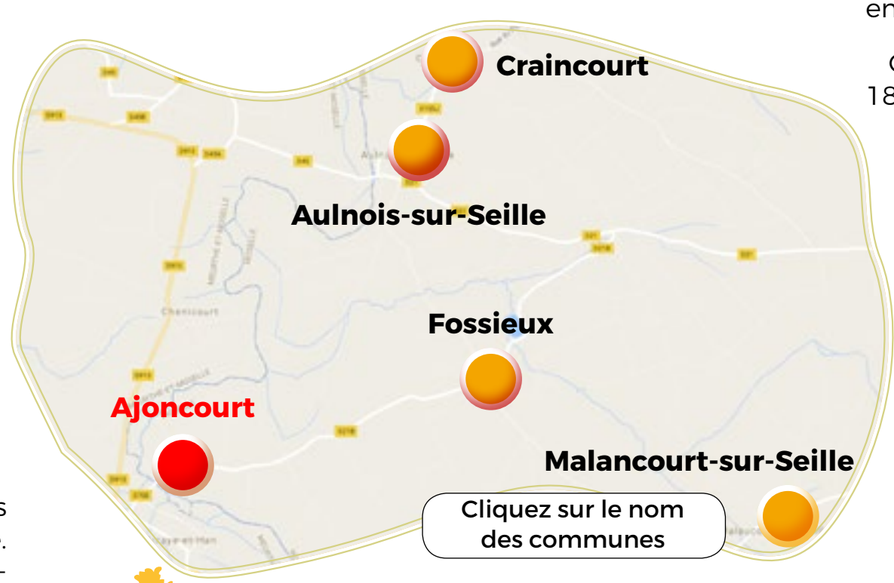
SURNOM

Lés bandits d' Ajoncôt
=
les bandits d' Ajoncourt

C'est le seul village du bailliage de Nomény qui depuis 1411 se gouvernait d'après les coutumes de Lorraine. Cette situation particulière est peut-être à l'origine du sobriquet dont sont affligés les habitants d'Ajoncourt.

Il est permis de conjecturer que cette injurieuse exagération soit due à l'esprit combatif et agressif des jeunes gens de ce village qui, autrefois, ne reculaient devant rien lorsqu'il s'agissait de provoquer les rivaux non-lorrains du voisinage ou de se venger des injures ou outrages subis.

Réf. L'Evangile des Ivrognes (Version d'Attilloncourt)



A VOIR

- Vestiges d'un château médiéval portail gothique, armoiries XVII^{e} siècle.

BLASON

D'azur à quinze billettes d'or, cinq, quatre, trois, deux et un.

Armes de la famille du Buchet, qui a possédé la seigneurie d'Ajoncourt aux XVIe et XVIIe siècles.

Rue Principale

Craincourt

Craincourt, en 1914-1918, après un bombardement

HISTOIRE

Village du ban de Delme, plus tard de la seigneurie de Nomeny. Craincourt possédait un château fort dévasté pendant la guerre de Trente Ans.

La commune a subiut d'importantes destructions en 1914-1918.

De 1790 à 2015, Craincourt était une commune de l'ex-canton de Delme.

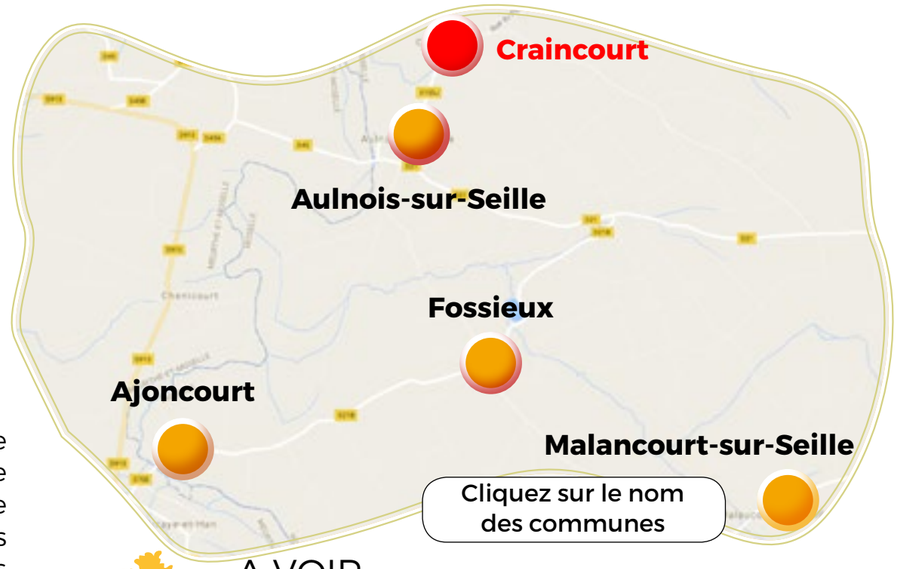
SURNOM

Lés lâhhes pètes de Crincot
=
les larges pattes de Craincourt

Dans l'ancien temps, les cultivateurs et vignerons de ce village ne portaient pas de sabots, mais une sorte de savates avec de fortes semelles en bois de hêtre ou de charme, sans talons. Ces chaussures qu'on nomma dans la région messine aussi « grons d'chîn « étaient longues et évasées sur le devant, laissant des espaces vides d'où sortaient les doigts de pied.

Le port des dites chaussures, ressemblant bien à des pattes d'animal, est à l'origine du sobriquet conféré par les voisins aux gens de Craincourt.

Réf. Evangile des Ivrognes (Version de Vic)



BLASON

D'argent à deux lions léopardés de gueules.

Armes de l'ancienne famille seigneuriale.

A VOIR

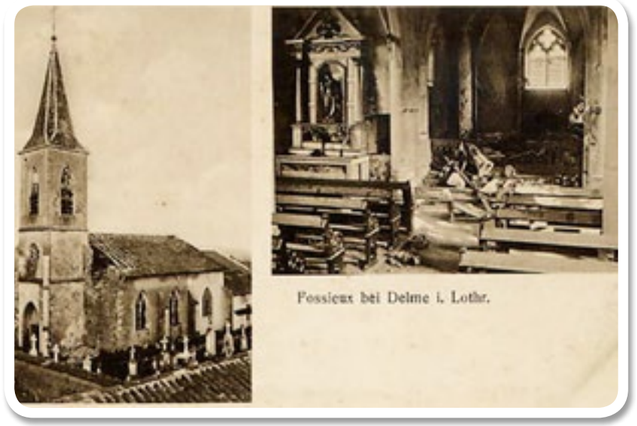
- Château de Craincourt XVI[e] siècle, transformé XVIII[e] siècle : portail aux armoiries datant de 1728, dépendances. À découvrir lors des journées du patrimoine car il appartient à un particulier

- Ancien moulin d'Envie

- Église Saint-Martin gothique XV[e] siècle, restaurée après 1920

L'église Saint-Martin

Fossieux



L'église, en 1914-1918, après un bombardement

HISTOIRE

Village du ban de Delme, divisé en deux seigneuries : Lorraine et évêché, réunies au XV^e siècle. En 1347, Liétard de Fossieux fit hommage au duc de Lorraine pour sa maison forte. La seigneurie relevait des Gournay au XV^e siècle, puis des Grand-Faulx.

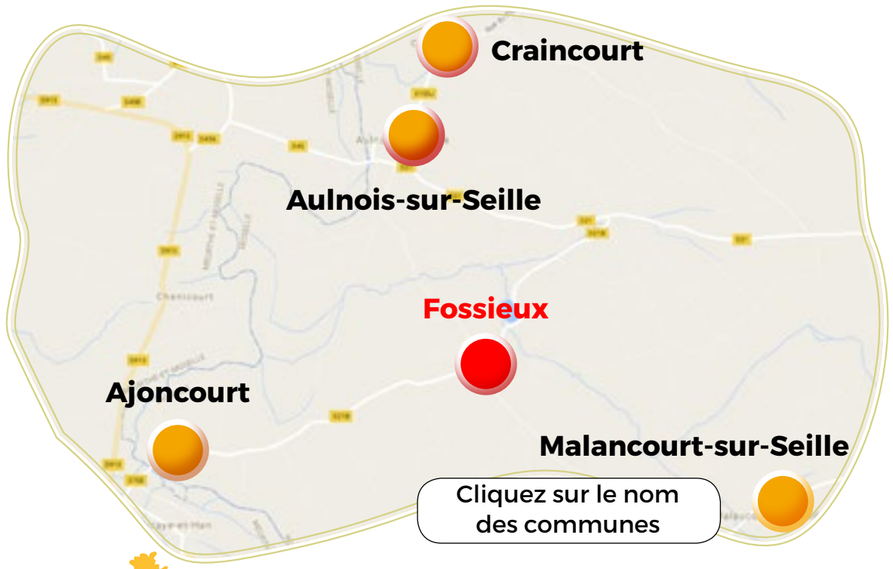
De 1790 à 2015, Fossieux était une commune de l'ex-canton de Delme

SURNOM

Lés r'têhhous d'chires d'Foussieus
=
les rempailleurs de chaises de Fossieux

Il parait qu'avant 1870, quelques « hartads « (= petits cultivateurs) de la localité se connaissaient bien dans tous les travaux de vannerie. Pendant la saison morte, ils s'occupaient aussi de regarnir de paille le fond des chaises qu'on leur apportait du voisinage.

Réf. Evangile des Ivrognes (Version d'Attilloncourt)
Zéliqzon, Dictionnaire, p. 587



A VOIR

- Ancienne chapelle des Templiers, aujourd'hui église paroissiale

- Ruines de l'ancien village de Doncourt, détruit par les Suédois durant la guerre de Trente Ans.

- Église Sainte-Marguerite gothique XIII^e siècle

BLASON

D'argent à la fasce d'azur, accompagnée en chef de deux glands de gueules et en pointe d'un dragon de même.

La fasce d'azur constitue les armes de la famille d'Amance-Bioncourt, les plus anciens seigneurs connus de Fossieux. Les glands rappellent que la paroisse relevait de l'abbaye de Longeville-lès-Saint-Avold, et le dragon est l'emblème de sainte Marguerite, patronne du village.

L'église Saint-Martin

Sommaire Revue 52

Malancourt-sur-Seille

SURNOM

Lés bètèyeurs de Malâcot
=
les batailleurs de Malaucourt

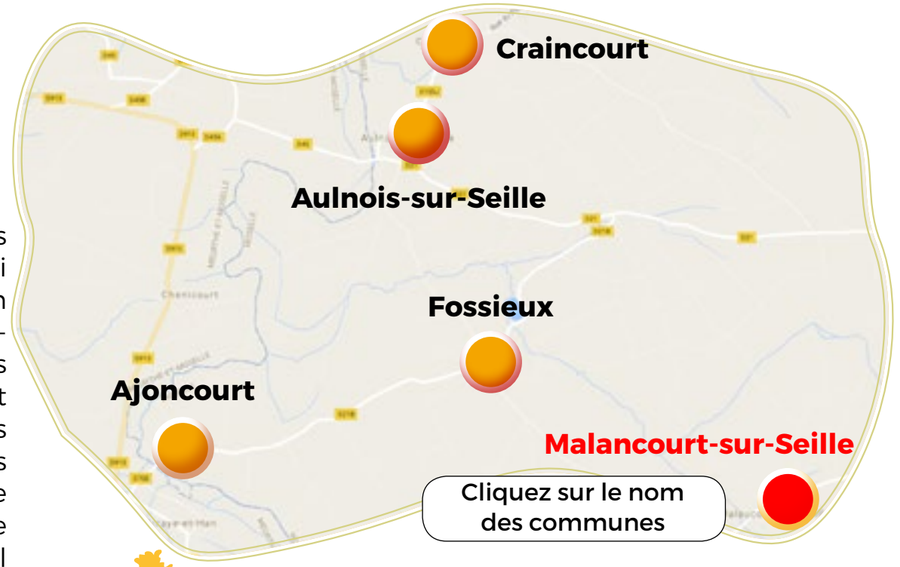
Autrefois, les jeunes gens d'ici avaient la réputation d'être rudes et d'humeur belliqueuse. Ils veillaient jalousement sur les filles nubiles de leur village qu'ils considéraient comme leur propre bien. Gare au jeune homme du dehors qui se permettait de vouloir courtiser une fille de Malaucourt; il devait s'attendre à recevoir un châtiment exemplaire.

Aussi, les galants des environs prenaient-ils toujours la précaution de se faire accompagner par des camarades costauds de leur village. Malgré tout, il en résultait de véritables rixes et des pugilats sanglants, nécessitant quelquefois l'intervention de la police locale ou des gendarmes de Delme.

De nos jours, ces rixes appartiennent au passé, et seul le surnom des gens de ce lieu rappelle encore qu'on les craignait comme batailleurs.

Réf. Evangile des Ivrognes (Version d'Attilloncourt)

Grand'Rue dévastée lors de la guerre de 1914-1918



A VOIR

- Église Notre-Dame 1769 : pietà du XVIe siècle

HISTOIRE

On trouve le présence de la commune pour la première fois en 828 sous Malodicurtis. Le nom changea ou cours dun temps malacuria ou Saulnoix (1482), Mallaucourt (1427), Malacourt (1477), Mallecuria (XVe siècle), Mallacourt (1600), Malocourt (1801), Mallhofen (1915-1918 et 1940-1944).

Malaucourt-sur-Seille était un village de l'évêché de Metz, de la chatellerie de Vic.

De 1790 à 2015, Malaucourt-sur-Seille dépendait de l'ex-canton de Delme.

BLASON

De gueules à deux lames d'or en sautoir, accompagnées en pointe d'une fleur de lys du même, à la fasce ondée d'argent brochant sur le tout.

Armes du prieuré de Silmont (Meuse) dont relevait la paroisse de Malancourt. La fasce ondée symbolise la Seille.

Vue générale

Les sociétés d'histoire

Le souvenir français

Joseph Derhan (1902-1944)

Montigny-Autrefois

Histoire du château de Courcelles

Les Amis du Vieux Plappeville

Victor Robert (1898-1999)

Villages lorrains

Le château des ducs de Lorraine

Les livres des Sociétés d'Histoire

LE SOUVENIR FRANÇAIS

Joseph Derhan
Alias
Capitaine Lecoq

Mort pour la France

(1902 - 1944)

Joseph DERHAN fait partie de cette cohorte d'hommes et de femmes que rien ne prédestiner à un destin héroïque.

Pourtant, la grande Histoire viendra frapper à la porte de ce modeste ouvrier.

Né le 22 décembre 1902 à Rombas (Moselle), il se marie en 1929 avec Marie JAGER. Le couple emménage à Mondelange et très vite un enfant prénommé Vincent voit le jour.

En 1940, la Moselle redevient allemande. Mais, alors que l'annexion de 1871-1918 était en droit suite au Traité de Francfort, l'annexion de 1940 est une annexion de fait. L'occupant hitlérien se montre intransigeant : la Moselle est englobée au Reich. A chacun de s'y soumettre sans délai. Résister dans ce contexte relève de la gageure.

Pourtant, dès 1941, à l'initiative de Joseph DERHAN, se met en place un groupe de résistants gaullistes au sein des usines du nord-mosellan. Pour se reconnaître, les membres du groupe reçoivent un billet avec un chiffre et les lettres ELHB (Elsass-Lothringen Heimat Bund : Ligue de la Patrie d'Alsace-Lorraine).

Le « Parti de Gaulle » compte une quarantaine d'hommes, tous ouvriers, et une femme. La moyenne d'âge est de 34 ans.Sur leur lieu de travail, les résistants ralentissent volontairement la cadence ou sabotent les chaînes de montage Surtout, grâce à la proximité de la frontière avec la Meurthe-et-Moselle, le groupe sert de filière de passage pour les prisonniers évadés ainsi que pour les jeunes Mosellans réfractaires au Reicharbeitsdienst (service de travail obligatoire) et à l'incorporation de force dans la Wehrmacht.

Chaque mois, le domicile du couple REININGER à Moyeuvre sert de point de rassemblement pour les réunions clandestines du groupe. Soupçonnant la présence d'une taupe, Joseph DERHAN nomme son successeur en la personne d'Augusta REININGER. Pour l'occupant, une femme peut paraître plus inoffensive.

Volontairement le groupe ne mène pas d'actions violentes, préférant attendre le débarquement allié pour passer à la vitesse supérieure. Il n'en aura malheureusement pas la possibilité.

En effet, le 3 janvier 1944, Joseph DERHAN est arrêté et emmené au Fort de Metz-Queuleu. Les autres membres suivront. Le commandement du camp est assuré par le SS Georg HEMPEN. Lui et ses sbires mènent des interrogatoires musclés (au moins 36 patriotes y périssent). Joseph DERHAN est torturé et meurt à Queuleu le 15 janvier 1944. Sur son acte de décès, l'occupant indique : « arrêt cardiaque suite à une angine douteuse ». Le lieu est aussi volontairement erroné : 42 Adolf-Hitler-Strasse. Comment avouer que l'on garde au secret les opposants du Reich, sinon en utilisant une adresse d'apparence anodine. En vérité, il s'agit du siège de la Gestapo messine.

Les membres survivants du groupe seront transférés en Allemagne à Zweibrücken et Bayreuth. Le Volksgerichtshof (tribunal du Peuple) de Bayreuth se réunit du 7 au 13 novembre 1944. Huit peines de mort sont prononcées, les

autres inculpés se voient infliger des peines de prison allant de 10 à 2 ans. Paul HILT, responsable du groupe pour ILLANGE (dans la région de Thionville), est exécuté à MUNICH quelques jours avant la Libération. Grâce à l'avancée des Alliés, les autres condamnations à mort ne seront pas effectives. Joseph DERHAN est reconnu « Mort pour la France » en 1951.

En 1993, à l'initiative de la municipalité de Mondelange de l'époque, une rue prend le nom de Joseph DERHAN. Dans ses remerciements, Vincent DERHAN écrit : « c'est à nos jeunes que cette plaque commémorative rappellera que la paix n'est pas gratuite, mais également qu'elle est le prix de nombreux sacrifices ».

Préparant le Concours de la Résistance à la fin des années 90, j'ai eu la chance d'échanger longuement avec Vincent DERHAN. Alors que je soulignais l'héroïsme de son père et combien son abnégation totale allant jusqu'au sacrifice suprême en faveur de la libération de notre région devait être un modèle, M. DERHAN me souligna a contrario les difficultés qu'avaient rencontrées sa famille après le décès de son père. Sa mère, devenue précocement veuve, obligée de trouver un travail et lui, adolescent, voyant sa scolarité perturbée. Un contrechamp intime rarement évoqué dans les ouvrages publiés sur cette période.

Nicolas HONECKER
Président du comité de Mondelange

Un clic pour aller sur le site

www.le-souvenir-francais.fr

Le spécialiste de vos fêtes de fin d'année

La Cour des Cols
whisky vins spiritueux
03 87 35 82 89
www.lacourdescols.fr
Whisky, Vins, Spiritueux,
Initiation à la Dégustation,
Soirée dégustation originale
et/ou personnalisable...

Bertrand BARTHEL
Maître Designer Art Floral
Trophée d'Or International
Josée Fleurs
03 87 63 45 70 06 08 03 52 07
25, rue Franiatte - 57950 MONTIGNY-LES-METZ
www.josee-fleurs-montigny.fr

MONTIGNY-AUTREFOIS

Histoire du château de Courcelles

Situé sur un emplacement autrefois appelé le «Camp de l'Empereur», en référence à la présence des troupes de Charles Quint qui y auraient stationnés pendant le siège de METZ (Novembre 1552 – Janvier 1553).

Il est intéressant de rappeler que le village de MONTIGNY situé non loin de METZ se réduisait à quelques maisons, un couvent et une petite église situés dans l'actuel centre.

Au sud le hameau de St PRIVAT avec notamment le ferme fortifiée de la HORGNE lieu où se tient Charles V dit Charles-Quint avec son état-major jusqu'à ce que celui-ci lève le siège le 1° janvier 1553.

Si nous ne connaissons pas la date exacte de construction, sans doute avant 1712 par Charles Joseph de COURCELLES et sa femme Barbe BESSER dont la famille possédait la seigneurie de MONTIGNY au XVII° siècle.

Conseiller secrétaire du Roi ; grand voyer en la généralité de Metz Charles Joseph de COURCELLES (+ 1712) époux de Barbe BESSER qui passe ensuite en héritage à sa fille Barbe de Courcelles, épouse de Arnold de VILLE baron libre du St Empire.

Château et parc furent vendus en 1748 à Mathurin Antoine GOUSSAUD, seigneur de Villers-Laquenexy, par Anne Barbe de Courcelles, veuve d'Arnold de Ville, baron libre du Saint-Empire, seigneur des deux Moldaves et autres lieux.

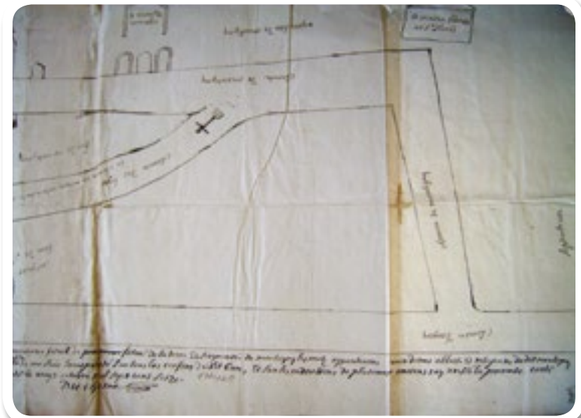
L'acte de vente du 1° avril 1748 nous parle d'une

"Maison de maître et une autre de jardinier avec les jardins, tant en vergers que potagers et dépendances telles qu'en a jouy jusqu'à présent M. l'intendant de Metz".

Et en fin d'acte :

"Dans laquelle vente sont compris six orangers, un trumeau de glace de cheminée, miroir et autres glaces qui sont dans l'appartement occupé par monsieur Sieur l'intendant".

"La seigneurie vouerie du dit Montigny", nous dit encore l'acte de vente "faisait partie de toute ancienneté de la haute, moyenne et basse justice du dit lieu, pour raison de quoi Madame la Baronne de Ville a droit de faire élection de maire et autres gens de justice conjointement avec la Dame abbesse dudit Montigny en lui apportant le tiers de toutes les amendes ....." et appartenait aux Besser depuis la fin du XVII°siècle.



Plan de 1716

De 1762 à 1815, le château fut revendu à plusieurs reprises.

En juillet 1762 Dame Barbe SAMSON, douairière de feu Mathurin Antoine Goussaud, vendit sa seigneurie de Montigny à Jean Baptiste Ignace CHASTEL de VILLEMONT, moyennant la somme de 24.000 livres.

"Écuyer Trésorier principal de l'extraordinaire des Guerres à Metz, seigneur d'Oriocourt, résidant rue derrière la Grande Maison (paroisse de Saint-Martin pour luy et pour dame Françoise Pauline du Pasquier de Dommartin son épouse"

Elle se composait d'un grand jardin fermé d'une :

"Vive haye à l'entrée duquel il y a à droite deux remises, une écurie et un grenier au-dessus et à gauche un logement pour le jardinier et des écuries pour les bestiaux, le tout couvert d'ardoises ; au milieu du jardin il y a un grand pavillon couvert d'ardoises avec un petit canal à la droite. Il y a attenant le dit pavillon une fontaine qui prend sa source près de la Croix de Montigny où il y a un réservoir, laquelle source qui est comprise en la présente vente, appartient totalement à madame venderesse, passe au travers de plusieurs corps le long de la chaussée et dudit jardin qui a le sieur Hillaire au midy, le sentier communal au couchant, deux grands chemins au levant et au septentrion et contient dans sa totalité, y compris les bâtiments, la quantité de dix huit arpents ou quasi et seize verges de terrain sis à la haute Montigny près dudit Metz"

Le 17 avril 1776 dame PASQUIER de DOMMARTIN, veuve de J.B. Ignace Chastel de Villemont vendit sa propriété de Montigny à Laurent LECOMTE d'HUMBEPAIRE, écuyer, receveur de finances à Metz, seigneur de Grosyeux, demeurant rue du Lancieu, paroisse Saint-Martin, pour 24000 livres tournois dont 17.000 pour les immeubles et 7.000 pour les meubles meublant

Ayant fait de mauvaises affaires, "à la requête du sieur Joseph Maline, huissier au bureau des finances de Metz, cy place Saint-Louis, paroisse épiscopale, en qualité de syndic des créanciers unis, de Laurent Lecomte d'Humbepaire", il

fit vendre le 4 juin 1791 la propriété aux enchères. Celle-ci fut adjugée pour 32.550 livres tournois à Mathieu Sébastien Louis MICHELET cy devant chevalier seigneur de Vatimont)

En 1815 il est acheté par Pierre Charles de BAUDINET de COURCELLES, capitaine du régiment du Bourbonnais dont le père était seigneur de COURCELLES (M & M), sans rapport avec la famille de COURCELLES, constructeur du château (et première mention du mot “château“ dur un acte notarié).

Celui-ci, par contrat de mariage dressé par Maître Mathieu, notaire à Metz, donna en dotation à son fils Victor, à l'occasion de son mariage avec Émilie Sophie BOUCHOTTE, le 18 février 1824 à Metz, la propriété de Montigny. Celle-ci comprenait :

Tombe de son beau-père Alexandre Louis Le Musnier de Moulineuf au cimetière Litaldus à Montigny

“le château, y compris les six glaces qui y sont placées, les six orangers verts, l'ameublement de deux chambres, un vaste jardin et dépendances dans partie duquel il a fait construire les bâtiments nécessaires à l'établissement d'une sucrerie actuellement en pleine activité, avec magasins, écuries, manèges et autres usoirs, tous les ustensiles de cuivre et fer, chaudrons, cuves et cuvelles, instruments aratoires, mécaniques, bestiaux, matières premières et tous autres objets mobiliers servant à la sucrerie”.

Pierre Charles Baudinet de Courcelles se

“réservait le pavillon construit à la limite de la grille ainsi qu'un jardin qui devra être clos. Attendu que l'entrée de ce pavillon est dans l'intérieur de la grille du château, il a été expressément convenu que cette entrée sera reportée à l'extérieur de la grille, au frais de menait Sr de Courcelles, père à la première réquisition de mondit Sr de Courcelles son fils”.

“Il est encore observe qu'il existe dans le mur de séparation de la cour d'entrée du château avec le jardin du dit pavillon, un corps montant qui distribue l'eau d'une fontaine (la fontaine des Joncs) dans le jardin du pavillon et dans la cour du château au moyen d'un robinet placé de chaque côté”.

“Ce corps et ce robinet, notamment celui donnant sur le jardin du pavillon seront maintenus à l'effet de fournir une fontaine pour le propriétaire du pavillon. Mais il n'aura droit d'user de cette fontaine que pour son usage journalier. Il ne pourra en recueillir l'eau que dans un vase à porter à la main et sera tenu de tenir constamment son robinet fermé sans pouvoir en aucun temps laisser à l'eau un cours continuel ni temporel. En conséquence, la pierre creuse placée dans le jardin pour recevoir l'eau qui découlait de la fontaine sera supprimée à la première réquisition de M. de Courcelles fils, etc... ”

Outre son fils Victor, il laissait à sa mort, une fille Thérèse Charlotte. Ceux-ci vendirent le pavillon à Rose Élisabeth Grosjean de Metz en 1827.

Jusqu'en 1949, la propriété restera dans la famille Baudinet de Courcelles, habitée par Gustave de Courcelles et son fils Henri de Courcelles tous nés au château

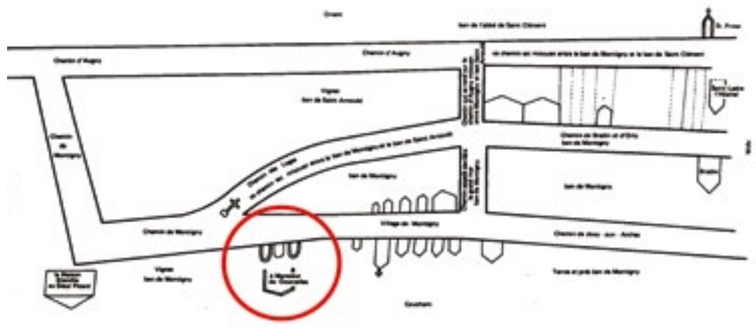
LA FAMILLE DE BAUDINET DE COURCELLES

Elle est fort ancienne et bien connue en Lorraine. Son origine se trouve dans la région de Nancy. Ses armoiries lui furent données par François Ier. Le titre complet est de Baudinet, baron de Courcelles, seigneur de Bémont et de Flin.

Pierre Charles de Baudinet de Courcelles acheta le château en 1815.

Il descendait de Jean Baudinet qui fut anobli par lettres patentes du duc de Lorraine du 6 août 1702 et dont le fils, Jean Joseph devint seigneur de Courcelles-sur-Nied. Il fut le premier à ajouter à son nom patronymique celui de cette seigneurie.

Ce capitaine du régiment du Bourbonnais, né à Metz en 1758, était fils du seigneur de Courcelles, en Meurthe et Moselle. Après avoir participé aux campagnes d'Amérique de 1781-1784 et de 1792-1794

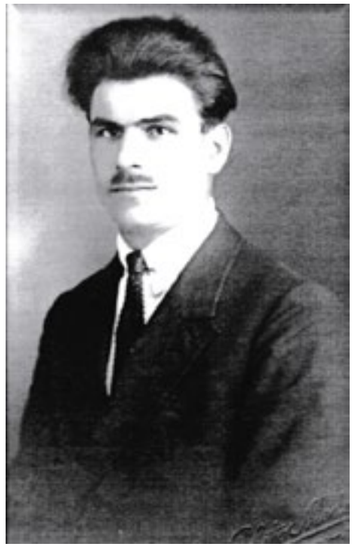


Croquis du plan de 1716

Pierre Charles de Baudinet né le 14 août 1758 à Metz, décédé à Montigny lès Metz le 04 octobre 1828 devait épouser Alexandrine Madeleine Charlotte Le MUSNIER de MOULINEUFSa carrière militaire : Enseigne au régiment provincial de Nancy le 21 septembre 1774, rang de sous-lieutenant dans celui de Bourbonnais le 8 décembre 1776, lieutenant le 19 mars 1780. Passé en Amérique avec le corps de Rochambeau. Capitaine le 22 mars 1786. Démissionna le 15 juin 1792, en invoquant sa mauvaise santé et émigra à Bingen (Pennsylvanie). Il rentra en France en France le 25 août 1792 à cause d'une maladie grave et servit comme aide de camp des commandants des 3° et 4° divisions militaires du 1er octobre 1792 au 17 août 1793 puis dans la garde nationale jusqu'à la Restauration. Mort à Montigny les Metz le 4 octobre 1828.

LES AMIS DU VIEUX PLAPPEVILLE

Victor ROBERT (1898-1999)



Né le 13 décembre 1898, Victor Robert a passé son enfance dans une maison au cœur du village, aujourd'hui, 7 place Viansson Ponté.

Sa scolarité à Plappeville jusqu'à l'âge de 14 ans (1912) ne fut pas très brillante, voire plutôt difficile car il était très timide, a-t-il reconnu lui-même. En 1910, à 12 ans, il faisait déjà partie de la société de musique du village : « La Lyra », en tant que trompette-piston.

Son souhait aurait été d'être mécanicien, la voiture commençait à se développer à cette époque. Malheureusement, il n'y avait qu'un seul garage à Metz. Il ne deviendra jamais mécanicien mais travaillera avec son père dans la vigne jusqu'à ses 18 ans (1916) ; son père, Pierre, lui apprend aussi à aimer Plappeville.

Comme beaucoup de Mosellans et d'Alsaciens, il est enrôlé de force dans l'armée allemande et envoyé sur le front russe. En 1918, il profite du retrait des troupes allemandes pour se cacher et s'évader ; il s'engage dans l'armée française pour, dit-il, «racheter» son passage parmi les Allemands.

Revenu à Plappeville en 1919, il prend la direction de la société de musique de Plappeville « la Lorraine ». Il donnait des leçons aux enfants du village le dimanche matin après la messe chez Blattmann (ancien Caveau Lorrain) où se trouvait un piano. Il s'inscrit au conservatoire, participe comme musicien trompettiste aux concerts donnés au Théâtre de Metz. Il est nommé sous-chef à l'Harmonie Municipale de Metz sous les ordres de Monsieur Narbonne, lui aussi Plappevillois.

Marié le 30 septembre 1929 à Suzanne Frisch de Saulny, il fait construire une maison en 1932, située aujourd'hui au 13 rue Général de Gaulle.

En 1940, sa famille est expulsée vers la Dordogne à Périgueux où il passe toute la période 1939-1945. À la fin de la guerre, il revient à Plappeville et travaille comme comptable civil dans l'armée à l'Arsenal de Metz (boulevard Paixhans).

À l'heure de la retraite, à 65 ans, il effectue un travail remarquable d'historien local, de chroniqueur impressionnant et cela jusqu'à ses 100 ans. Avec une grande modestie, il a dépeint la vie et le cadre des Plappevillois à la belle époque.

Outre un travail de recherche rigoureux, c'était aussi un poète inspiré qui a passionnément célébré son village dans de nombreux poèmes. Onze de ceux-ci ont permis aux « Amis du Vieux Plappeville » de rééditer ce recueil « Mon village ».

En 1975, il y a 40 ans, Victor Robert a été l'un des membres fondateurs de l'association « Les Amis du Vieux Plappeville ».

Nous présentons un extrait de ce recueil.

LE FAUCHEUR

« Les Ronceaux »

dessins de Tiam

inspirait à Victor ROBERT, ce poème :

Le coq chante, l'homme s'éveille
Mais encore la nuit sommeille
Et la vie pressentant le jour
De mille chants fête son retour

L'homme d'un bond se dégage du lit
S'habille, sort et dans le ciel lit
Le ciel, ce grand livre que l'Eternel
Met à la disposition des mortels

La nuit rampe encore sur la terre
Mais là-haut le ciel est clair
Déjà le scintillement des étoiles s'estompe
Dans une blanche lumière sortie des ombres

D'un regard infaillible et sûr
L'homme voit dans ce livre de la nature
Que pour l'instant, le ciel dans sa clarté
Est favorable au travail projeté

C'est l'époque où l'herbe fleurie, odorante et mûre
Doit, de son sacrifice, payer à la nature
Le droit à la vie pour d'autres créatures

L'homme, ce paysan aux multiples métiers
Cet être vigoureux aux muscles d'acier
De son clou décroche la faux préparée la veille
Un instrument simple mais qui fait merveille

A sa ceinture accroche la corne munie de sa pierre
Puis, ainsi harnaché, une pensée en guide de prière
A l'endroit où bientôt il se sera rendu
Au pré où tantôt, l'herbe sera étendue

Puis sa pensée le guidant
Sous ses loques grelottant

Dans la campagne qui s'anime
Vers son travail il s'achemine

L'homme suit la sente familière
Sans voir ni pierre ni taupinière
Déjà tout à son travail, ne prête pas d'attention
Aux chants annonciateurs de rénovation

C'est en vain que la ronce cherche à le retenir de ses ongles acérés
Ou que l'aubépine le taquine de ses dards enflammés
Que les branches touffues, lourdes de rosée
Lui caressent le visage de leurs feuilles glacées

Impassible il poursuit son chemin
Dans la fraîcheur de ce matin
Ne fait-il pas partie intégrante
De cette nature exubérante

Enfin à son but le voici arrivé
D'un coup d'œil il embrasse le pré
Où les fleurs multiples, lourdes de rosée
Penchent la tête comme des condamnées

Il dépose son attirail
Sa veste et son chandail
Puis prenant la faux en main

11 passe la pierre sur le chanfrein
Sans plus attendre il entame le pré
Engage le fer dans l'herbe odorée Telle d'une horloge balancier
Il avance en un rythme régulier

A chaque fauchée c'est mille brindilles
Qui, surprises par le tranchant de l'outil
S'inclinent devant leur destin
Et viennent s'aligner en andins
Bientôt les andins s'alignent à leur tour
Comme les colonnes d'une grande tour
Dont la voûte paradoxale
Serait à l'horizontal

De tout ceci le faucheur n'y prend garde
Que lui importe de ceux qui regardent

Seule, la satisfaction du devoir accompli
Ainsi que le travail bien fait lui suffit

Cependant, tout en travaillant, il a l'impression indéfinissable
Que quelque chose de grand, d'immatériel, d'incommensurable
Emplit l'air qu'il respire, l'entoure, le pénètre
Que Dieu lui-même envahit tout son être

Il ressent une impression de légèreté, de grandeur
Tout son être est imprégné de force et de douceur
Son cerveau enregistre comme dans un livre
Toutes ces sensations de la joie de vivre

C'est alors que se redressant
Il est saisi d'admiration
Et viennent à son entendement
Ses précédentes sensations

Un vaste puits de lumière l'environne
Dont les parois transparentes
Sont de brume scintillante
Le tout formant une vaste couronne

Une lumière intense
Brillante et dense
Dont la source n'étant nulle part
Semble surgir de toute part

C'est un monde surnaturel
Sur un sol instable, irréel
Où les arbres semblent voguer
Dans des flots éthérés

Tout n'est que pureté, beauté, grandeur
L'homme se sent imprégné de cette splendeur
Son être est à tel point transformé
Qu'il se sent prêt à s'envoler

Alors il laisse tomber son arme
Et avec peine retient ses larmes
Tans son émotion est intense
Devant cette beauté immense.

VILLAGES LORRAINS

Le château des Ducs de Lorraine

Le pays de Sierck, ancienne dépendance de l'archevêché de Trèves, devint une possession du duché de Lorraine au XI[e] siècle sous le règne de Gérard d'Alsace. Le château-fort existait déjà à cette époque, mais on ne connaît pas précisément la date de sa construction, peut-être sur un ancien oppidum. Les seigneurs de Sierck, appartenant à l'ancienne chevalerie lorraine, furent gouverneurs du château et de la ville, et les ducs de Lorraine et leur cour y vinrent régulièrement du XI[e] au XVII[e] siècle.

Pendant cette longue période le château subit sièges, destructions, reconstructions, remaniements au gré de l'évolution de l'art militaire et des clauses imposées par les traités successifs. La reconstruction entreprise au XV[e] siècle par Arnold VI de Sierck, également bâtisseur du château de Mensberg (château de Malbrouck) à Manderen, lui donna sa physionomie actuelle. Les affrontements entre le royaume de France et le duché de Lorraine pendant la guerre de Trente Ans aboutirent à son occupation par les troupes françaises sous les ordres de Condé en 1643, peu après le siège victorieux de Thionville, annonçant sa perte définitive pour le duché.

En 1661 en effet, le traité de Vincennes rendit ses duchés à Charles IV de Lorraine, amputés toutefois de quelques prévôtés dont celle de Sierck. Le château y perdit sa fonction résidentielle, ses superstructures furent arasées et il devint une simple place forte à la frontière du royaume de France.

Le site du château

Dans la partie supérieure de cette vue verticale récente on identifie le château avec son emprise ovoïde et ses remparts, inscrit dans une sorte de V formé par les rues. Dominant la confluence de la Moselle et du ruisseau de Montenach, le site de promontoire qu'il occupe est encore plus nettement repérable sur l'extrait du « Plan du Château et Bourg de Sierck pour servir au Projet de 1746 » (exposé dans une salle du château). La terrasse sommitale du château située à environ 200 mètres d'altitude, est dominée à quelque distance au sud-ouest par la colline de l'Altenberg (337 m).

Le plan du XVIII[e] siècle permet en outre de mesurer l'extension de la cité qui s'est développée en contrebas du château, en bordure de Moselle et sur les rives du ruisseau de Montenach, à l'abri d'une enceinte fortifiée jalonnée de portes. Du côté de la Moselle, l'arrière des bâtiments dont la façade ouvre sur la grande rue, se confond avec elle. La comparaison des deux documents montre que si les fortifications du château sont toujours en place aujourd'hui, celles de la ville, ayant perdu leur intérêt défensif, ont disparu – à la fin du XVIII[e] siècle, donnant à l'agglomération des possibilités nouvelles d'agrandissement, et aux maisons, d'ouverture vers la rivière. Un quai fut alors construit sur la berge de la Moselle et une nouvelle route tracée pour faciliter la circulation.

À la découverte du château

Les remparts et les grosses tours que nous découvrons du côté nord du château sont des constructions du XV[e] siècle qui, à l'initiative d'Arnold VI de Sierck, ont remplacé le châ-

teau primitif du Xe ou XIe dont il ne reste pratiquement rien.

La tour du Guet et la tour de la Redoute qui s'élèvent à l'extrémité nord-ouest de l'enceinte (à droite sur la vue d'ensemble du château) offrent de superbes vues sur le bourg de Sierck et la vallée de la Moselle :

- vers l'amont, en contrebas au pied du château, l'église paroissiale et la tour des sorcières qui faisait partie de l'enceinte de la ville ; à l'arrière-plan, dans l'axe de la rivière, le village de Contz-les-Bains, en rive gauche au nord-ouest de Sierck ;

- en face, toujours sur la rive gauche de la Moselle, au nord de Sierck, la colline du Stromberg domine la boucle du méandre encaissé que décrit la vallée.

Au sommet du Stromberg, on peut apercevoir une corniche rocheuse trouant la végétation arbustive qui a remplacé la vigne autrefois largement présente sur ces pentes : il s'agit d'une ancienne carrière où l'on exploitait à ciel ouvert les calcaires dolomitiques du Muschelkalk (Trias). Ils étaient transportés par téléphérique jusqu'au bord de la rivière, puis par péniches vers les usines sidérurgiques lorraines. C'est aussi du haut de cette butte qu'à l'occasion des fêtes de la Saint-Jean, depuis le XIVe siècle, les habitants de Contz ont coutume de précipiter une roue enflammée vers la Moselle.

Si l'essentiel du château actuel date du XVe siècle, quelques éléments sont plus récents. Le sud et l'ouest de l'enceinte furent remaniés au XVIIe siècle : après la perte de Sierck par le duc de Lorraine, les remparts qui subsistaient après le démantèlement ordonné par Louvois furent fortifiés par Vauban (1673) et la tour du Réduit, dite tour Schall, bâtie à la même époque en avant des murailles, sur les instructions du duc d'Enghien afin de défendre les rues bordant le ruisseau de Montenach.Cette tour, reliée au château par un passage fortifié, donne accès au chemin de ronde de la ville. L'édifice, couvert d'une toiture plate, possède une architecture intérieure remarquable sur trois niveaux offrant différentes possibilités de défense, en particulier celle de couvrir par des tirs de canons les remparts du XVIIe siècle.

Les seuls bâtiments visibles aujourd'hui à l'intérieur de l'enceinte ont été construits ou réaménagés par l'armée française au XVIIIe siècle : la poudrière, avec son toit de chaume pour éviter les problèmes en cas d'explosion, le magasin à vivres et le pavillon des officiers.

La terrasse sommitale du château procure elle aussi de jolies vues sur le bourg et un panorama élargi, notamment vers le nord et les frontières. Sur le cliché placé à la une de ce numéro, on peut apercevoir à l'arrière plan en rive droite, après le coude de la Moselle, le village d'Apach, dernière commune française avant l'Allemagne. Sur l'esplanade, les bourrelets visibles au sol marquent l'emplacement des décombres des anciens remparts médiévaux et il ne reste qu'un pan de mur pour évoquer la résidence seigneuriale détruite en 1643. Cet agréable espace engazonné offre un lieu propice aux diverses activités festives organisées chaque année par l'Association du Château des Ducs de Lorraine.

Pour joindre le site cliquez sur la revue ci-dessus

Villages Lorrains
23, boulevard Albert Ier
54000 NANCY

Les sociétés d'histoire vous proposent leurs livres

Le Lancaster de Marly

11 €

Il était 21 h 40 durant cette nuit du 24 au 25 février 1944 quand le Lancaster JB604 fut attaqué par un chasseur de nuit allemand.

Touché de plein fouet, le bombardier britannique commença à perdre de l'altitude.

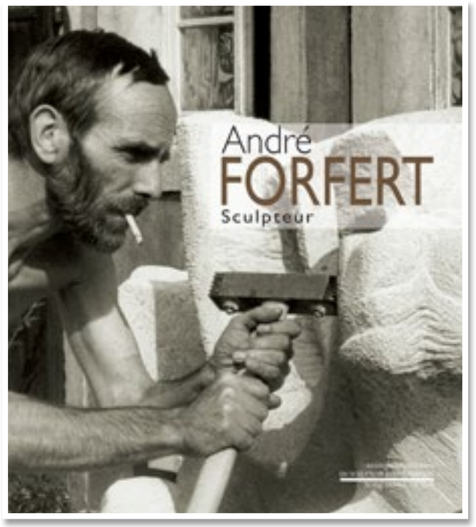
Le lieutenant Vernon Jones et quatre des membres de son équipage n'avaient plus que huit minutes à vivre…

C'est l'histoire de ce crash dramatique sur la ville de Marly que nous vous proposons de découvrir ici.

Patrick BOUSOUET-SCHNEEWEIS Dessins : HECTOR

Editions : OREP

André FORFERT Sculpteur



30 €

André Forfert, né à Metz le 16 Septembre 1938, décédé à Metz le 15 Janvier 2012, laisse à ceux qui l'ont connu le souvenir de ses yeux clairs scrutant profondément ses interlocuteurs, avec qui il partageait, dans l'enthousiasme, ses élans créateurs. Son atelier était ouvert à tous, pour y discuter autour d'un café. Il s'intéressait à chacun et ses talents de conteur magnifiaient les moindres épisodes de la vie quotidienne. Ce goût de l'humain lui a d'ailleurs donné l'énergie nécessaire pour se battre pendant des années, afin que le taux de fluor excessif présent dans l'eau dans quelques villages en Meuse, soit enfin ramené à des doses correctes, sauvant ainsi les dents de générations d'enfants.

Au lycée Fabert de Metz, où il a enseigné pendant une dizaine d'années, il a libéré la créativité de ses élèves qui reconnaissent encore aujourd'hui l'impact qu'a eu cet artiste sur leurs choix de vie.

André Forfert s'est approprié avec passion tous les matériaux : bois, marbre, pierre de Jaumont ou d'Euville, granit, basalte, fer, aluminium, bronze. Cherchant sans relâche la meilleure concrétisation de ses idées, il a exploré de multiples techniques : dessin, gravure, lavis, moulage , soudure, vitrail…Il s'est attaqué à différents formats, du monumental (mur du Conseil Régional à Metz, ou du Service de Neuroradiologie à l'hôpital Central de Nancy) au plus petit, comme les médailles en bronze de 5cm de diamètre, réalisées pendant plusieurs années consécutives, dont les motifs illustrent les évolutions et progrès des techniques médicales qu'il suivait avec un immense intérêt.

Qui sait reconnaître le travail d'André Forfert dans les enseignes corporatives de la place Saint Louis, les abeilles face à la cathédrale, certaines grilles à Metz ou à Moulins-lès-Metz , quelques fontaines à Plappeville et ailleurs? Ces réalisations, pierre de Jaumont ou métal s'intègrent magnifiquement dans le paysage urbain. La sculpture monumentale, intitulée « Le Volcan » a pu être récemment édifiée sur une des belles places de la ville de Montigny-lès-Metz. L'association AMIS DU SCULPTEUR ANDRE FORFERT (A.S.A.F.) a imprimé un parcours des œuvres à découvrir à Metz et dans les environs immédiats. Il est possible de se procurer ce document à l'Office du Tourisme.

A partir du 22 octobre jusqu'au 4 décembre 2016, le Château de Courcelles à Montigny-lès-Metz accueillera durant ces 5 semaines une exposition entièrement dédiée à André FORFERT.

Hélène Dagrenat

Cet ouvrage sera disponible au Château de Courcelles pendant l'exposition

ou auprès de l'association :

AMIS DU SCULPTEUR ANDRE FORFERT (A.S.A.F.)

2 rue du général Pougin - 57950 Montigny-lès- Metz

03 87 56 97 62 ou 03 87 62 54 20

Editions : Serge Domini Editeur

Les sociétés d'histoire vous proposent leurs livres

L'incroyable histoiredu sergent York

13,50 €

MOSELLE RIVER PRODUCTION est une jeune maison d'édition née de la passion de Jean-Pascal Speck et Pascal Moretti pour l'Histoire des 2 dernières guerres mondiales.

D'importantes traces de ces deux guerres encore visibles dans le département de la Moselle (57) et plus largement en Lorraine ont contribué à renforcer leur volonté de raconter des morceaux d'histoire choisis dans la Grande Histoire. Non pas en historiens ou théoriciens, mais plutôt en passeurs, ils souhaitent encourager le devoir de mémoire. Ils fixent alors un objectif : permettre au plus large public d'accéder à la connaissance, voir à la compréhension de faits historiques liés aux 2 guerres. La bande dessinée leur semble le médium idéal. Combiner narration et images, c'est toucher à la curiosité des plus grands comme des plus jeunes.

De nombreuses recherches et débats permettent d'écrire les scénarios avec pour mot d'ordre de ne pas trahir la vérité historique. Autour de chaque projet de bande dessinée, une équipe se mobilise avec un illustrateur, un directeur artistique, un comité d'histoire, un coordinateur de projet. Souvent des intervenants extérieurs comme des traducteurs ou historiens apportent leur contribution. Un comité de lecture se constitue pour apporter toutes corrections formelles ou historiques.

MOSELLE RIVER PRODUCTION tente de diffuser ses ouvrages auprès des librairies, des bibliothèques et médiathèques, auprès des offices de tourisme et sur les lieux de visites de certains sites de guerre.

Internet est également un moyen de diffusion et de

contact pour acquérir les bandes dessinées réalisées :

Moselle River PRODUCTION
MOSELLE RIVER Production
50 route du Crève Coeur
57100 THIONVILLE

www.moselleriver.org
+33 03 82 88 53 65

Dans la même collection

13,50 €

Recettes du terroir

L'omelette des lamentations

Les ingrédients

Temps de préparation : 15 minutes
Temps de cuisson : 15 minutes

Ingrédients (pour 5 personnes)

- 10 oeufs extra frais
- 120 g de lardons fumés
- 2 oignons de taille moyenne
- 1 poivron vert
- 12 champiugnons de Paris
- 120 g de gruyère rapé
- 10 tomates cerises
- sel fin de cuisine
- poivre blanc moulu

La recette

- Peler et découper l'oignon en petits morceaux.
- Découper le poivron, de la même manière.
- Faire dorer le tout à la poêle.
- Rajouter les lardons un peu plus tard.
- Puis, les champignons finement coupés, à feu vif.
- Lorsqu'ils sont grillés, battre les oeufs.
- Saler et poivrer.
- Les ajouter dans la poêle, en baissant le feu.
- Une fois l'omelette bien prise, saupoudrer généreusement de gruyère râpé.
- Couper en deux les tomates cerises.
- Les rajouter en formant un joli décor.

La recette est proposée par un fidèle lecteur

Il vous conseille d'accompagner ce plat avec un pinot noir de Moselle (vin de DORNOT produit par M. BERT) ou d'une bière blonde des brasseurs de Moselle.

Les plantes
La bourrache

Borrago Officinalis (Borraginacées)

NOMS COMMUNS :
Bourrage, Langue de boeuf.

UN PEU D'HISTOIRE :

Les vertus magiques de cette plante ne s'exercent que lorsqu'elle est utilisée fraîche. Portez-en sur vous en la renouvelant pour affronter en vainqueur les risques de la vie.
« La bourrache peut dire, et c'est la vérité : Je soulage le coeur, j'enfante la gaieté ».

Ces deux vers de l'École de Salerne résument l'usage que les Anciens faisaient de la plante : ils la disaient propre à chasser la mélancolie. Mais quelle est-elle, cette gaie luronne?

Au Moyen Age déjà, le Grand Albert la disait "génératrice de bon sang"; dans l'Italie du XVI^{e} siècle, Matthiole la recommandait contre les défaillances du coeur, pour rafraîchir les fiévreux et pour calmer leur délire.

DESCRIPTION :

La Bourrache est une plante annuelle à racine fusiforme, noirâtre, épaisse, tendre et charnue. La tige, qui peut atteindre 50 centimètres, est cylindrique, dressée, charnue, un peu ailée, rameuse au sommet, couverte de poils rudes. Les feuilles, alternes, sont très grandes, ovales, sinueuses sur les bords, plus ou moins ridées comme la tige, elles sont couvertes de poils. Les fleurs, bleues, quelquefois blanches ou rosées, s'épanouissent de mai à septembre. Un peu penchées, elles sont formées de cinq pétales soudés autour d'étamines formant un cône au centre. Le fruit est composé de quatre akènes brun noirâtre.

USAGES :

La Bourrache est diurétique, sudorifique, dépurative. Ces trois principes la font recommander comme dépuratif de printemps contre les dermatoses, l'eczéma, l'herpès et les autres maladies de peau.
Ses propriétés sudorifiques sont les bienvenues chaque fois qu'il est nécessaire de transpirer, en cas de grippe, de rhume, de bronchite, de rougeole, de fièvre de plus, elle calme très bien la toux.

- DERMATOSE, ECZÉMA, HERPÈS,
- FIÈVRE, GRIPPE,
- BRONCHITE, TOUX,
- RHUME.

Promenade dans les rues de Metz

animée par Claude SPITZNAGEL

Une promenade récréative aux mélanges d'histoire, de petite histoire et de légendes pour découvrir la ville de Metz sous un nouvel angle. Le charme du passé et le régal des yeux sont au rendez-vous.

Vendredi 25 mars 2017

à la découverte de la ville de Metz

Parcours (durée 90 minutes) :

Rue Serpenoise
En Bonne-Ruelle
Rue des Clercs
Rue du Petit-Paris

Lieu de rendez-vous :

à 19 heures

A la Cour des Cols
1 bis rue Taison
57000 METZ

Tout débute par une dégustation d'un vin de Pays.

Tarifs :

Adulte : 10,00 €
Couple : 17,00 €
Enfants de plus de 12 ans : 5,00 €

Réservations :

Claude SPITZNAGEL
Tél : 06 07 26 12 82
cspitzna@modulonet.fr

Sommaire Revue